



**HAL**  
open science

## Les Indiens et l'Indépendance du Pérou

Julie Said

► **To cite this version:**

| Julie Said. Les Indiens et l'Indépendance du Pérou. Littératures. 2012. dumas-00935111

**HAL Id: dumas-00935111**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00935111v1>**

Submitted on 23 Jan 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Les Indiens  
et  
l'Indépendance  
du  
Pérou**

Année 2011-2012

Septembre 2012

Directrice de recherche: Mme Almudena Delgado

Université Stendhal, Grenoble 3



**Déclaration anti-plagiat**  
Document à scanner après signature  
et à intégrer au mémoire électronique

**DECLARATION**

1. Ce travail est le fruit d'un travail personnel et constitue un document original.
2. Je sais que prétendre être l'auteur d'un travail écrit par une autre personne est une pratique sévèrement sanctionnée par la loi.
3. Personne d'autre que moi n'a le droit de faire valoir ce travail, en totalité ou en partie, comme le sien.
4. Les propos repris mot à mot à d'autres auteurs figurent entre guillemets (citations).
5. Les écrits sur lesquels je m'appuie dans ce mémoire sont systématiquement référencés selon un système de renvoi bibliographique clair et précis.

NOM : Said ..... PRENOM : Julie .....

DATE : 20/03/2012 ..... SIGNATURE :

Mise à jour avril 2012

# Introduction

Dans ce travail nous allons essayer de déterminer quel est le rôle des Indiens pendant la guerre émancipatrice du Pérou. Rappelons que l'Amérique espagnole se soulève contre la métropole au XIXème siècle afin d'obtenir son Indépendance. Les aborigènes forment la majorité de la population du continent, bien que les Noirs et les métis soient une autre composante majoritaire de l'Amérique. Les Blancs sont donc minoritaires et pourtant ce sont eux qui contrôlent le continent, les Créoles vont d'ailleurs se révolter parce que les Péninsulaires ont plus de droits qu'eux, et ce conflit va entraîner une guerre de plusieurs décennies. En 1808, avec l'invasion de la Péninsule par Napoléon, des Juntas vont se former dans les colonies américaines, et c'est à partir de là que commence la guerre, qui ne finira qu'en 1824 avec la bataille d'Ayacucho. Étant donnée l'étendue de cette guerre, nous pouvons nous demander pour quel camp (indépendantiste ou royaliste) vont se décider les Indiens. Nous verrons également pourquoi ils décident de s'impliquer dans ce conflit qui, en principe, concerne les Blancs (la vision traditionnelle est qu'il s'agit d'une guerre entre Créoles et Péninsulaires et que les autres «races» ne sont pas concernées). Nous savons que certains indigènes se sont «adaptés» au système colonial alors que d'autres ont passé des siècles à se rebeller contre les envahisseurs européens, et nous allons voir qu'une fois de plus les aborigènes vont se diviser. Certains vont choisir le camp espagnol, et d'autres vont préférer le camp indépendantiste. Nous allons tenter d'expliquer pourquoi ils participent, et ce qui les décide à collaborer avec l'un ou l'autre des adversaires. Nous allons donc voir comment réagissent les aborigènes du Pérou, une zone fortement peuplée d'indigènes, en raison de l'ancien Empire Inca. Le Pérou est une région où la population indienne a toujours été très importante, et l'arrivée des Espagnols ainsi que la victoire de ces derniers sur les Incas n'y a rien changé.

Ce travail vise à étudier l'implication du peuple indigène dans la guerre d'Indépendance du Pérou, nous nous intéresserons donc au rôle que les aborigènes jouent dans ce conflit. Le Pérou étant la zone qui reste loyale le plus longtemps à l'Espagne, il est intéressant de voir quelle est la participation des Indiens dans ce processus. Cependant nous constaterons tout au long de notre étude que bien que les indigènes forment la majeure partie de la population, les références quant à leur participation ne sont guère nombreuses et restent toujours assez vagues. Il est donc légitime que nous nous interroguions sur les raisons qui motivent ce manque de références, les indigènes ont-ils réellement peu participé au conflit ou les historiens ont-ils «malencontreusement» oublié cette partie de la population en écrivant l'histoire? À moins que la documentation sur ce sujet ne soit si rare qu'il devienne difficile de parler de leur participation. Ou peut-être n'intéressent-ils tout simplement pas assez. Il est important de souligner que, à l'époque de l'Indépendance comme à la nôtre, les Indiens ne sont que rarement sujets d'étude, les chercheurs s'intéressent surtout aux civilisations précolombiennes ainsi qu'aux périodes de découverte, de conquête et de colonisation. Par

ailleurs, n'oublions pas de préciser que la documentation dont nous disposons a été écrite par des Européens, qu'ils soient péninsulaires ou créoles, nous auront donc un point de vue «occidental» quant au déroulement de cette guerre. En effet, nous n'avons pas trouvé de documents écrits par les Indiens et, en ce qui concerne les études menées sur ces derniers, il convient de remarquer qu'elles sont d'une part fort peu nombreuses, et d'autre part qu'elles ne concernent pas la période qui nous intéresse. Nous pouvons nous interroger sur ce phénomène, les aborigènes n'ont-ils rien écrit sur ce qui s'est passé durant cette période décisive? Leurs écrits ont-ils été perdus, détruits? Intentionnellement ou accidentellement?

Nous chercherons à comprendre pourquoi et comment les Indiens participent au conflit, c'est-à-dire s'ils participent en raison de leurs principes personnels ou s'ils attendent un bénéfice quelconque en retour. Il conviendra également de déterminer quel camp (espagnol ou américain) choisissent les aborigènes péruviens, et comment ils aident leurs alliés (en tant que soldats, messagers, guides, etc). Rappelons également que les guerres d'Indépendance de toute l'Amérique hispanique sont des conflits que les aborigènes n'ont pas déclenchés, ces guerres sont au contraire partie de l'élite. En effet, c'est au sein de la communauté créole qu'a pris naissance la révolte, et elle s'est ensuite répandue parmi les différentes classes de la société. Cependant, les Créoles sont minoritaires sur le sol américain, et, ayant pleinement conscience d'avoir besoin de «main d'œuvre», ils n'hésiteront pas à se servir du reste de la population afin de mener à bien cette guerre, leur guerre, et ainsi se libérer du joug espagnol. Les Indiens étant les «propriétaires légitimes» de ces terres, ils connaissent très bien le terrain, ce qui rend service aux deux camps. Comme nous l'avons déjà dit, nous allons centrer notre étude sur la zone qui correspond à l'actuel Pérou. Rappelons que les Incas étaient installés dans les Andes et que la population indienne a donc toujours été très forte dans cette zone, et c'est pourquoi il nous semble intéressant d'analyser les agissements des aborigènes dans cette partie de l'Amérique aujourd'hui encore fortement peuplée d'Indiens.

Marie-Cécile Benassy-Berling nous apprend, dans son article sur la vision de l'Amérique latine en France, publié dans *Caravelle*, que ce n'est qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle que l'Europe, et dans ce cas-là, la France, a commencé à s'intéresser au «Nouveau Monde». Quelques travaux sur l'Indépendance font alors surface, mais nombreux sont les protagonistes qui, dans un premier temps, ne sont même pas mentionnés (tels que Hidalgo), quant aux autres, c'est le cas de Morelos par exemple, ils sont mentionnés de manière assez succincte. En outre, on y décèle la présence de nombreuses erreurs, tant au niveau des dates (l'entrevue de Guayaquil est placée en 1824) que des prénoms (O'Higgins est appelé Ambrosio). L'auteure commente donc tout au long de son article quelques uns des travaux qui ont été publiés au XIX<sup>ème</sup> siècle et elle nous montre que l'Histoire de l'Amérique n'est alors guère connue en France, et que les travaux ne sont pas très nombreux et encore moins exhaustifs, alors que sur les États-Unis les études sont assez nombreuses et beaucoup plus complètes<sup>1</sup>. Nous ne pouvons que constater, et déplorer, que deux cents ans plus tard le problème reste fondamentalement le même, bien que désormais l'Indépendance soit beaucoup plus connue,

---

<sup>1</sup>: Marie-Cécile BENASSY-BERLING, "Notes sur quelques aspects de la vision de l'Amérique Hispanique en France pendant la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle", *Caravelle*, 1992, n°58, p.39-48, in *L'Image de l'Amérique latine en France depuis cinq cents ans*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1992.

les Indiens restent un sujet assez peu étudié. Les études menées sur ces derniers concernent principalement les périodes précolombienne et coloniale, mais dès que nous arrivons à l'émancipation, il semblerait que cette partie de la population disparaisse, les références se faisant assez rares. Pour l'époque qui suit l'Indépendance il est vrai que la situation est quelque peu identique, bien que depuis quelques temps des travaux paraissent sur les indigènes. Ces études sont généralement plus contemporaines et il semble que l'on assiste au «réveil» des Indiens, dont on entend un peu plus parler ces dernières décennies, avec l'apparition de ce que l'on appelle l'indigénisme. Nous pouvons nous demander si dans quelques années (voire quelques dizaines d'années), les travaux sur les Indiens ne seront pas plus courants et la documentation plus abondante. Certaines parties de l'histoire ne sont pas très étudiées et il serait fort intéressant d'en connaître les raisons.

Nous pouvons donc constater que notre sujet n'est pas un sujet très étudié, nous allons voir que nos sources n'en parlent qu'occasionnellement et sans jamais donner beaucoup de détails. Aucune source d'époque ne parle uniquement des Indiens, ils ne sont mentionnés que de temps à autre dans les témoignages, ainsi que dans les ouvrages qui se veulent historiques (aussi bien ceux de l'époque que ceux qui datent de quelques années plus tard). Pour ce qui est des travaux plus récents, le problème reste le même, les aborigènes font encore rarement l'objet d'études. Cependant nous pouvons remarquer que dernièrement les travaux sur les Indiens se font plus nombreux, il semblerait que certains historiens aient décidé de s'intéresser au sort de ce peuple. Il convient en outre de préciser que certains auteurs, nous pensons notamment à Christian Rudel, ont publié des travaux assez contemporains, ils s'intéressent aux Indiens de nos jours. Donc, même si nous pouvons dire que les études sur les Indiens commencent à être un peu plus nombreuses, elles ne concernent toujours pas la période de l'Indépendance. Nous n'avons trouvé qu'un seul article qui recoupe exactement notre sujet, celui publié par Abdón Yaranga Valderrama et intitulé "El papel de las comunidades indígenas en la guerra de la Independencia del Perú"<sup>2</sup>. L'auteur nous raconte comment les indigènes participent à la guerre d'Indépendance du Pérou sous la forme de *montoneras*. D'autres articles se rapprochent de notre thème, comme par exemple celui d'Henri Favre sur «Bolívar et les Indiens»<sup>3</sup>, mais nous pouvons voir que ce type de travaux est encore peu fréquent. Nous pouvons supposer que cela est dû au fait que le conflit qui nous intéresse est généralement considéré comme un conflit entre Blancs, les Créoles se rebellent contre les Péninsulaires afin de s'émanciper de la métropole, et les autres habitants (Indiens, Noirs, métis) ne seraient donc pas concernés.

Afin de voir comment et pourquoi les Indiens ont participé à la guerre émancipatrice, après un bref rappel du déroulement de l'émancipation au Pérou, nous expliquerons pourquoi les deux adversaires ont besoin des Indiens, et comment ils s'arrangent pour que ceux-ci collaborent. Cependant, bien que Créoles et Péninsulaires fassent tout pour convaincre les

---

<sup>2</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, "El papel de las comunidades indígenas en la guerra de la Independencia del Perú", in edición preparada por GIL NOVALES, Alberto, *Homenaje a Noël Salomon. Ilustración española e independencia de América*, Barcelona, Universidad autónoma de Barcelona, 1979, p.217-240.

<sup>3</sup>: Henri FAVRE, "Bolívar et les Indiens", Cahiers de l'Herne, p.272-285, in dirigé par TACOU, Laurence, *Simón Bolívar*, Paris, Edition de l'Herne, 1986.

indigènes de collaborer avec eux, nous parlerons également des raisons qui poussent les aborigènes à s'impliquer dans cette guerre. Ensuite, nous commenterons la vision que nous donnent les auteurs de l'époque émancipatrice, ainsi que ceux qui suivent cette période, et nous verrons que les aborigènes sont généralement méprisés et décrits comme des «sauvages», bien que dans certains cas, quand cela sert à leurs alliés, les Indiens puissent se montrer très efficaces et se révéler d'une aide précieuse. Puis nous commenterons les révoltes indigènes, qui sont nombreuses. Nous parlerons des représailles que subissent les Indiens à chaque fois qu'ils se soulèvent contre les autorités espagnoles, mais aussi des troupes indigènes, pour voir comment elles sont organisées et qui les composent. Pour finir avec les rébellions indiennes nous parlerons des caciques qui mènent les grandes révoltes. Les chefs indigènes sont en effet des membres importants des communautés indiennes, bien qu'ils aient aussi beaucoup servi les Espagnols dans leur système colonial. Enfin, nous parlerons du véritable rôle des Indiens dans cette guerre d'Indépendance, et nous verrons qu'ils ont de nombreuses missions, diverses et variées, et qu'aucun des deux camps ne pourraient se passer de ses alliés aborigènes.

Néanmoins, avant de commencer notre analyse, il nous faut revenir sur quelques points. Nous parlerons donc dans un premier temps des concepts d'histoire et d'historiographie, nous donnerons quelques définitions et nous commenterons certaines notions importantes (telles que le temps, les causes ou encore l'historien). Puis nous parlerons des sources primaires utilisées pour mener à bien notre analyse. Nous commenterons les ouvrages du XIXème siècle qui nous ont permis de répondre aux questions que nous nous posons sur le rôle des Indiens, mais il nous faudra différencier ces sources. En effet, nous sommes face à plusieurs catégories d'auteurs, certains sont des témoins de la guerre émancipatrice, d'autres des participants, et d'autres encore des «historiens», ce qui signifie qu'ils ne sont pas contemporains des événements. Il faudra aussi différencier les royalistes des indépendantistes, les témoignages de l'époque sont écrits par des participants, ils appartiennent donc à l'un des deux camps, ce qui signifie que leurs récits ne sont pas objectifs. Les auteurs sont aussi de différentes nationalités, il est logique qu'il y ait des Espagnols et des Hispano-américains, mais nous verrons également que quelques Européens se sont immiscés dans le conflit, en participant ou seulement en écrivant sur les événements. Cependant, il faut remarquer que les auteurs de l'époque sont subjectifs, il nous faudra attendre le XXème siècle pour avoir de véritables ouvrages historiques objectifs sur la guerre d'Indépendance hispano-américaine.

# **Partie I:**

# **Méthodologie**



Nous allons donc commencer notre travail par quelques réflexions sur la méthodologie adoptée. En effet, notre sujet étant un thème historique, nous nous devons d'avoir quelques notions sur l'Histoire et l'historiographie avant de commencer notre analyse. Nous allons donc voir comment est née l'Histoire, et comment elle a évolué au cours des siècles. Nous apprendrons qu'au début elle appartenait plutôt au domaine littéraire, mais peu à peu elle est devenue plus scientifique. Nous parlerons des notions importantes de l'Histoire, telles que l'historien, sans qui il ne peut y avoir d'Histoire, ou encore du temps. Nous parlerons également des différents courants historiographiques qui ont fait évoluer cette science. Il est important pour nous de comprendre le travail de l'historien, surtout la critique des documents utilisés pour «faire» l'Histoire, car c'est en partie ce que nous devons faire avec nos documents afin de réaliser notre analyse.

Ensuite nous commenterons nos sources, nous étudierons les documents que nous avons utilisés pour réaliser l'analyse afin de répondre à notre sujet. Nous séparerons les protagonistes de ceux qui n'ont pas participé à la guerre d'émancipation du Pérou, mais aussi ceux qui sont contemporains des événements qui nous intéressent et ceux qui ne le sont pas. Les protagonistes sont les auteurs de témoignages sur ce conflit, ils ont vécu ce qu'ils racontent, ils ne sont donc pas objectifs. Par conséquent il nous faudra séparer les royalistes des indépendantistes afin de constater les différences dans leurs écrits selon le parti pris. Pour le reste des auteurs, il faudra également voir s'ils sont objectifs, et, dans le cas contraire déduire quel camp ils défendent. Les auteurs ont des nationalités assez variées (ils sont généralement Espagnols ou Hispano-américains, mais il y également quelques Européens), et nous pouvons nous demander si cette nationalité influence l'auteur dans ses opinions politiques. Il est important de connaître les auteurs afin de savoir quelles sont leurs opinions politiques, ce qui pourra nous aider à déterminer le parti qu'ils prennent s'ils sont subjectifs.

Cette partie sera donc consacrée aux notions dont nous aurons besoin pour notre analyse ainsi qu'à mieux connaître nos auteurs. Elle nous aidera afin d'approfondir l'analyse de notre sujet.

# Chapitre I: Histoire et historiographie

Avant de commencer notre étude sur les sources utilisées pour réaliser ce travail, il est important de définir quelques mots clés, comme “histoire” ou encore «historiographie». Nous allons donc parler de ce qu’est l’Histoire, ainsi que l’historiographie, puis nous parlerons de l’évolution du concept d’Histoire, quand et comment il est apparu et comment il s’est développé pour devenir ce que nous connaissons aujourd’hui. Nous étudierons également les notions indispensables à l’étude historique, telles que «historien», «fait historique», ou encore «temps».

## 1. Définitions

### a) L’Histoire

Le DRAE (Diccionario de la Real Academia Española) nous dit que l’Histoire est une

“narración y exposición de los acontecimientos pasados y dignos de memoria, sean públicos o privados”<sup>4</sup>.

Nous voyons ici que l’Histoire raconte les événements passés qui valent la peine d’être connus, mais nous pouvons nous demander comment sait-on qu’un fait mérite de passer à la postérité et de ne pas tomber dans l’oubli le plus total? Qui décide de quels événements doivent être transmis aux générations futures et lesquels ne sont pas dignes d’être mentionnés? Nous pouvons donc supposer que l’Histoire cherche à expliquer ce qui s’est passé, mais il y a certains événements qui sont passés sous silence, oubliés et mis au placard pour des raisons que nous ignorons, même si nous pouvons imaginer que certains faits nous sont cachés pour des raisons bien précises. Cependant ce n’est pas la seule définition possible, la RAE nous dit aussi que l’Histoire est la «disciplina que estudia y narra estos sucesos»<sup>5</sup>. Ici l’Histoire est une discipline qui relate. Remarquons qu’elle ne fait qu’étudier et raconter mais elle n’a aucune influence sur les événements puisqu’ils sont passés, néanmoins nous pouvons supposer qu’elle n’est pas toujours objective bien que ce soit son but. Rappelons que l’impartialité est une des notions clés de l’Histoire, elle se doit de raconter de manière

---

<sup>4</sup>: REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1992, p.786.

<sup>5</sup>: REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1992, p.786.

objective ce qui s'est déroulé, sans qu'aucune opinion personnelle n'apparaisse. L'intégrité de cette science repose sur la vérité des faits et l'impartialité totale des historiens qui la transmettent et l'étudient.

Mais l'Histoire peut aussi être la "obra histórica compuesta por un escritor"<sup>6</sup>, c'est-à-dire toute l'œuvre (historique) écrite par un seul et même auteur. Elle représente également le

"conjunto de los sucesos o hechos políticos, sociales, económicos, culturales, etc., de un pueblo o de una nación"<sup>7</sup>.

Nous avons ici une définition de l'Histoire collective, c'est-à-dire qu'elle nous raconte les événements dans son ensemble, sans forcément nommer ou prendre en compte les acteurs (les plus importants sont généralement nommés, mais la plupart ne sont que mentionnés comme un groupe, comme, nous le verrons plus loin, sont souvent décrits les Indiens et leurs actions durant les guerres émancipatrices). L'Histoire, afin d'être plus «abordable», moins «compliquée», est souvent abordée dans son ensemble afin de comprendre ce qui s'est passé et pourquoi, mais cela reste une vision assez générale qui ne prend guère en compte les petits détails et autres anecdotes sans grande importance. L'essentiel étant de relater les grandes lignes et de comprendre les grands événements historiques. Enfin, la dernière définition que nous donne la RAE de l'Histoire est un

"conjunto de los acontecimientos ocurridos a alguien a lo largo de su vida o en un período de ella"<sup>8</sup>,

c'est-à-dire que l'Histoire est ici plus personnelle, nous avons vu avant qu'elle est généralement collective, c'est-à-dire qu'elle nous raconte les faits arrivés à un groupe de personnes, mais cela ne veut pas dire qu'elle ne peut pas être individuelle. Pensons par exemple aux biographies des grands hommes (les Libertadores par exemple), certains historiens se sont centrés sur la vie d'une seule personne afin de mieux comprendre une période donnée. Cependant il existe des biographies de personnes beaucoup moins célèbres mais qui ont quand même joué un rôle important à un moment donné. «L'histoire n'est pas ainsi une mémoire individuelle, mais collective»<sup>9</sup>, nous dit Georges Lefebvre, nous avons là deux notions essentielles, celle de "mémoire" ainsi que l'idée de collectivité, l'Histoire concerne tout le monde et non pas une personne, elle permet de se rappeler ce qui s'est passé, les événements antérieurs. L'Histoire se focalise parfois sur une partie de la société et pas sur son ensemble.

Dans sa *Teoría del saber histórico*, José Antonio Maravall nous indique que l'Histoire peut avoir trois définitions possibles, elle peut être "los hechos acontecidos", la "noticia de estos hechos" ou encore la "ciencia de lo acontecido"<sup>10</sup>. Nous constatons donc que l'Histoire englobe un grand nombre de choses, depuis des faits, jusqu'à une science. L'Histoire est donc

---

<sup>6</sup>: REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1992, p.786.

<sup>7</sup>: REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1992, p.786.

<sup>8</sup>: REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1992, p.786.

<sup>9</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.19.

<sup>10</sup>: MARAVALL, José Antonio, *Teoría del saber histórico*, Madrid, Revista de Occidente, 1967, p.14.

«la función de narrar el pasado»<sup>11</sup>. Mais Maravall ne se satisfait pas de la définition de «relato de hechos pasados»<sup>12</sup>, ni de celle qui définit l'Histoire comme une simple documentation sur le passé. Ce n'est pas non plus les informations d'il y a longtemps, ce n'est pas parce qu'un fait s'est passé il y a longtemps qu'il fait parti de l'Histoire.

Il y a deux théories assez opposées quant à la définition de l'Histoire, l'une nous dit que c'est une «compilación objetiva de hechos» alors que la deuxième nous la définit comme un «producto subjetivo de la mente del historiador»<sup>13</sup>. Comme nous pouvons le constater, ces deux théories (les plus répandues) sont à la fois opposées et incomplètes puisque la première oublie l'interprétation qui doit être déduite des faits, alors que la seconde nous montre une Histoire subjective puisque faite par l'historien. La première se centre sur le passé et la seconde sur le présent. L'Histoire est plus un mélange de ces deux théories, une recompilation de faits interprétés par l'historien.

Marie-Paule Caire-Jabinet quant à elle nous définit le terme d'Histoire comme à «double sens puisqu'il désigne à la fois l'événement et le récit»<sup>14</sup>. Le mot histoire au seul sens d'historique n'arrive qu'à la Renaissance. Toutes les civilisations ont une histoire et veulent la conserver puisque c'est «la mémoire de son passé»<sup>15</sup>. Au début ce sont plus des légendes qu'une véritable histoire au sens où nous l'entendons aujourd'hui,

«l'histoire ne naît que lorsqu'une distance et une volonté critique s'établissent»<sup>16</sup>.

La définition de l'Histoire est donc complexe puisqu'elle comprend les faits qui se sont déroulés, le récit de ces événements ainsi que la science qui étudie ces faits.

## b) L'historiographie

Quant à l'historiographie, il convient là aussi de rappeler sa définition. Toujours selon le DRAE, l'historiographie est l'«arte de escribir la historia»<sup>17</sup>. Cette définition ne donne pas vraiment l'impression que l'historiographie soit une science, mais plutôt un art sujet aux changements selon qui l'écrit et comment il veut l'écrire. Cette définition ne fait pas bien ressortir le côté impartial et sérieux que doit revêtir l'historiographie en tant que science, au même titre que l'Histoire. Mais c'est aussi l'

“estudio bibliográfico y crítico de los escritos sobre historia y sus fuentes, y de los autores que han tratado de estas materias”<sup>18</sup>,

c'est-à-dire que l'historiographie vise à “vérifier” la fiabilité des auteurs qui écrivent sur l'Histoire, ainsi que celle de leurs sources. Les historiens vont donc faire l'objet d'une

<sup>11</sup>: MARAVALL, José Antonio, *Teoría del saber histórico*, Madrid, Revista de Occidente, 1967, p.16.

<sup>12</sup>: MARAVALL, José Antonio, *Teoría del saber histórico*, Madrid, Revista de Occidente, 1967, p.18.

<sup>13</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.39.

<sup>14</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.5.

<sup>15</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.6.

<sup>16</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.6.

<sup>17</sup>: REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1992, p.786.

<sup>18</sup>: REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1992, p.786.

enquête précise afin de déterminer l'objectivité de celui-ci, ou dans le cas contraire sa partialité. L'historiographie a donc pour but de vérifier l'impartialité des historiens ainsi que de vérifier la fiabilité de leurs propos afin de transmettre une Histoire totalement objective et dépourvue de quelques jugements de valeur que ce soient. L'historiographie étudie les personnes qui étudient l'Histoire. La dernière définition que nous donne la RAE de l'historiographie est la suivante: «conjunto de obras o estudios de carácter histórico»<sup>19</sup>. L'historiographie regroupe l'ensemble des écrits historiques, c'est-à-dire que l'historiographie est composée d'Histoire, les deux sciences sont indissociables l'une de l'autre, l'historiographie ne pourrait exister sans l'Histoire.

Maravall nous cite Dilthey selon qui l'historiographie «aplica el patrón metódico más riguroso para la comprobación de cada hechos»<sup>20</sup>, autrement dit l'historiographie vise à vérifier que l'Histoire soit «correcte», que la méthode utilisée soit la bonne et que les faits racontés soient exacts. L'historiographie est indispensable car

«una errónea interpretación de la forma lógica de la física y de sus métodos de observación y de experimentación han ocasionado graves consecuencias en la concepción de la Historia»<sup>21</sup>,

autrement dit, sans études historiographiques, il y a de fortes probabilités pour qu'il y ait des erreurs qui seraient dues aux méthodes peu fiables utilisées. L'historiographie s'intéresse donc autant aux historiens qu'à l'Histoire, c'est «l'ensemble des travaux des historiens d'une période, ou sur un thème ou un sujet donné», ou encore «le travail de l'historien»<sup>22</sup>, on emploie alors le terme d'«historiographe» à la place d'historien. L'historiographie vise à

«comprendre comment s'est écrite l'histoire, comment et pourquoi elle a progressivement acquis ses instruments»<sup>23</sup>.

Ce terme d'historiographie ou histoire de l'histoire apparaît au XIX<sup>e</sup> siècle. Elle désigne

«l'art d'écrire l'histoire, la littérature historique, [...] les œuvres historiques d'une époque, [...] ou encore la réflexion des historiens sur cette écriture de l'histoire»<sup>24</sup>.

L'historiographie vise à réfléchir sur les pratiques de l'Histoire et sur le lien passé/présent<sup>25</sup>. Selon Nicolas Offenstadt, l'historiographie

«œuvre [...] à situer les historiens dans leur temps, dans les lieux qui les forment et qu'ils habitent dans la pratique de leur métier»<sup>26</sup>,

nous voyons donc que l'Histoire dépend des historiens.

---

<sup>19</sup>: REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1992, p.786.

<sup>20</sup>: MARAVALL, José Antonio, *Teoría del saber histórico*, Madrid, Revista de Occidente, 1967, p.24.

<sup>21</sup>: MARAVALL, José Antonio, *Teoría del saber histórico*, Madrid, Revista de Occidente, 1967, p.30.

<sup>22</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.5.

<sup>23</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.9.

<sup>24</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.9.

<sup>25</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.7.

<sup>26</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.3.

## 2. Les débuts de l'Histoire

Comme nous pouvons nous en douter, l'Histoire n'est pas apparue comme par magie du jour au lendemain, elle est présente dans la société depuis longtemps. Nous allons donc voir comment est apparue cette notion d'Histoire et comment elle a évolué au fil du temps. Sánchez-Albornoz va par exemple nous parler de crise de la conception de l'Histoire<sup>27</sup>, ce qui veut dire que l'Histoire ne signifie pas la même chose au Moyen Âge que maintenant par exemple, elle a évolué au fur et à mesure que la société se transformait. Nous allons voir que les grandes étapes de l'étude historique sont l'Antiquité ainsi que la Renaissance<sup>28</sup>.

### a) L'Antiquité

Comme de nombreuses autres sciences, l'Histoire trouve son commencement dans l'Antiquité, et plus particulièrement en Grèce. Hérodote (Vème siècle avant J-C) est considéré comme le premier historien, il raconte le passé sous forme de récit. Thucydide (V-IVème siècle avant J-C), son successeur, s'intéresse plus au présent<sup>29</sup>, mais son récit est un peu plus scientifique que celui d'Hérodote car il vise l'objectivité par la critique, c'est la méthode historique occidentale, qui prétend à la clarté et à la rigueur. Quant à Hellanicos de Mytilène, il est le premier à réaliser une chronologie. Ensuite c'est Polybe (IIème siècle avant J-C), un Grec qui vit à Rome, qui reprend le flambeau, suite à cela, ce seront les Romains qui nous fourniront les grands historiens tels que Tacite, Suétone, Tite-Live, ou encore Salluste<sup>30</sup>.

Les historiens grecs écrivent l'Histoire chronologiquement, et ils se préoccupent également du style littéraire. Néanmoins ils ne se contentent pas seulement de raconter un récit tels des écrivains, leurs œuvres se veulent explicatives et éducatives. Ils commencent à chercher les causes et sélectionnent les faits racontés selon ce que ceux-ci peuvent apporter. Les historiens grecs se soucient de la véracité de ce qu'ils racontent, mais les moyens sont rares, il n'y a pas d'archives, pas de formation, l'Histoire n'est encore qu'un genre littéraire. Néanmoins des bibliothèques commencent à se constituer, ainsi que des groupes d'enseignants qui recherchent, mais aussi forment des élèves. Ce ne sont pas encore des historiens mais plutôt des grammairiens ainsi que des philologues. La philologie va d'ailleurs être une des origines de la critique historique. A cette époque la diffusion est difficile, les manuscrits sont peu nombreux et ils contiennent de nombreuses fautes, défaut inaliénable au travail de scribe<sup>31</sup>.

---

<sup>27</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, Madrid, Ediciones Júcar, 1974, p.28.

<sup>28</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.19.

<sup>29</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.11.

<sup>30</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.6-8.

<sup>31</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.36-38.

Hérodote envisage l'Histoire comme universelle, les conflits concernent tout le monde. Selon Polybe le fait historique peut modifier la conception de l'Histoire. Lui aussi envisage l'Histoire comme universelle, et le modèle est l'Empire Romain. Polybe cherche le sens de l'Histoire et trouve des «cycles», les sociétés naissent, mûrissent, vieillissent et meurent afin de laisser la place à d'autres. Polybe envisage donc l'Histoire comme une science puisqu'elle a une loi qui la régit et qui permet de prévoir ce qui va arriver, comme le font les sciences expérimentales. Mais sa conception de l'Histoire n'a pas beaucoup de partisans dans l'Antiquité. Avec les Romains, l'Histoire ne progresse pas beaucoup, les récits ne sont pas exacts historiquement parlant, et certains sont incomplets. Selon certains, Tite-Live serait le plus grand historien de toute l'Antiquité. Cependant il ne cherche pas à expliquer, et ses ouvrages sont remplis de rhétorique<sup>32</sup>.

## b)Le Moyen Âge

Au Moyen Âge, la religion est très présente, même en Histoire, et le passé est un modèle pour le présent<sup>33</sup>. Le christianisme occupe donc une place importante en Histoire puisque c'est une religion qui se veut historique. Le christianisme est ouvert sur le passé mais aussi sur l'avenir. La civilisation occidentale se base donc sur ces trois sources (grecque, romaine et chrétienne)<sup>34</sup>. Le Moyen Âge (V-XV<sup>ème</sup> siècle) écrit beaucoup d'histoire, mais celle-ci reste très liée à la religion, c'est pourquoi les travaux historiques de cette époque ont longtemps été méprisés, il n'aurait aucun intérêt quant à sa production historique. L'histoire médiévale sert à illustrer la religion et la morale, c'est pourquoi elle a mauvaise réputation, surtout qu'à partir du XV<sup>ème</sup> siècle les historiens commencent à démontrer les nombreuses erreurs qui ont été commises par les historiens de cette époque<sup>35</sup>.

Du V au XII<sup>ème</sup> siècle ce sont les religieux qui écrivent l'histoire, mais à partir du XII<sup>ème</sup> siècle les laïcs s'intéressent à l'Histoire. Les croisades vont également remettre au goût du jour les récits historiques et le pouvoir royal «commande» des livres d'histoire officielle. Les religieux ont donc un rôle important au Moyen Âge, et étant donné le taux d'analphabétisme, les premières productions historiques sont faites par et pour eux<sup>36</sup>. L'histoire est interprétée par rapport à la religion<sup>37</sup>, et les hagiographies occupent donc une place importante.

Dès le Moyen Âge les historiens voient l'importance du temps, même si cela reste dans une optique religieuse. A partir du IV<sup>ème</sup> siècle ils essayent de mettre en place une chronologie, et au XI<sup>ème</sup> siècle apparaît l'utilisation de surnoms et de numéros pour les rois, dans le but de les classer avec plus de facilité. Cette utilisation deviendra systématique en France au XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>38</sup>. La critique des textes devient elle aussi plus systématique à partir

---

<sup>32</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.38-40.

<sup>33</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.11.

<sup>34</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.8.

<sup>35</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.11-12.

<sup>36</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.24.

<sup>37</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.28.

<sup>38</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.20.

du XII<sup>ème</sup> siècle, les historiens commencent à établir l'authenticité de leurs documents en les comparant avec d'autres contemporains, cependant le problème du manque de documentation reste d'actualité<sup>39</sup>. A partir des XIV et XV<sup>ème</sup> siècles, la critique devient plus efficace, les siècles d'avant n'avaient pas les outils pour la réaliser. Les auteurs deviennent alors plus méthodiques (division en chapitres, en paragraphes, notes, illustrations, table des matières)<sup>40</sup>.

Plusieurs genres historiques font également leur apparition, les annales et les chroniques se contentent de décrire les événements, alors que les textes d'histoire cherchent à imiter les historiens de l'Antiquité par la rhétorique. Au XII<sup>ème</sup> siècle le goût pour l'Histoire se développe, mais c'est au XIII<sup>ème</sup> siècle que va s'opérer une transformation majeure: la disparition progressive du latin au profit du français. Néanmoins le français a quelques inconvénients, comme le fait d'être beaucoup moins «universel» que le latin. Les commandes vont elles aussi devenir plus courantes. Les croisades remettent au goût du jour les récits plus épiques, même si moins véridiques historiquement parlant<sup>41</sup>, elles «renouvellent l'intérêt pour l'histoire»<sup>42</sup>. Jusqu'au XII<sup>ème</sup> siècle l'histoire est donc religieuse, mais apparaît progressivement une Histoire écrite en français, même si le public reste encore très restreint (mais laïc cette fois-ci), constitué essentiellement d'aristocrates. Au fil des siècles ce public deviendra un peu plus large<sup>43</sup>. Au XIII<sup>ème</sup> siècle la plupart des auteurs écrivent en français et commencent à abandonner les vers au profit de la prose.

Au Moyen Âge, les annales et les chroniques sont donc nombreuses, mais ce sont généralement des récits anecdotiques, sans aucune réflexion philosophique. A partir du V<sup>ème</sup> siècle, ces genres sont en déclin, et aux IX<sup>ème</sup> et X<sup>ème</sup> siècle, ces travaux deviennent même très brefs. Au XII<sup>ème</sup> siècle, la situation commence à s'améliorer, et le XIII<sup>ème</sup> siècle voit naître saint Thomas d'Aquin. Les chroniqueurs s'aident de la philosophie historique chrétienne pour rédiger leurs travaux. Ils rédigent généralement une Histoire universelle, c'est-à-dire qu'ils commencent à la création du monde, pour finir à leur époque. Cependant, il convient de remarquer que les événements historiques influencent les historiens médiévaux<sup>44</sup>. A l'époque médiévale l'Histoire est donc universelle, mais les sujets principaux changent selon le contexte. Le modèle monastique (pour écrire l'Histoire) ainsi que l'impérial (ou royal) laissent la place au modèle dynastique, et apparaît également le modèle féodal. Au XII<sup>ème</sup> siècle les religieux commencent à rédiger ce qui deviendra plus tard les autobiographies, et au XIII<sup>ème</sup> siècle certains chroniqueurs n'écrivent plus en latin<sup>45</sup>.

Les Papes et les Souverains sont les protagonistes de nombreuses disputes pour accéder au pouvoir. Ils veulent dominer le monde chrétien, les Empereurs s'allient donc aux religieux pour gouverner et ils essaient de s'attirer les faveurs du Pape. De grands États commencent alors à se former. Les annalistes et chroniqueurs médiévaux sont assez crédules,

---

<sup>39</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.9.

<sup>40</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.21.

<sup>41</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.22-23.

<sup>42</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.30.

<sup>43</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.29-30.

<sup>44</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.42.

<sup>45</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.43-45.



et leurs travaux ne valent pas ceux de l'Antiquité, Antiquité qu'ils admirent<sup>46</sup>. La méthode médiévale n'est pas très scientifique, puisque les historiens se basent sur ce qui leur paraît vraisemblable, et les sciences naturelles leur font également défaut. Les manuscrits sont rares à cette époque, et souvent inexacts. De plus l'Histoire n'est pas une matière enseignée à l'Université, la philosophie de l'Histoire est donc établie par des religieux, ce qui veut dire qu'elle se base sur la foi. Les sciences naturelles vont commencer à se développer, et certains chercheurs ont alors des ennuis parce que leurs observations ne correspondent pas à certains faits de la Bible. C'est pour cela que beaucoup d'historiens hésitent avant de faire la critique de l'Histoire. Néanmoins la philologie progresse, les religieux souhaitent avoir une Bible plus correcte car les copies contiennent de nombreuses erreurs qui rendent la compréhension plus difficile. Charlemagne ordonne donc la constitution d'une Bible selon celle de saint Jérôme, c'est ainsi qu'au XIII<sup>ème</sup> siècle un texte corrigé fait son apparition, bien que lui aussi contienne encore quelques fautes<sup>47</sup>.

### c) L'Époque Moderne

La Renaissance (XV<sup>ème</sup>-XVII<sup>ème</sup> ou XVIII<sup>ème</sup> siècles) va apporter de nombreux changements, l'Europe se modernise et de grandes découvertes sont réalisées. L'Antiquité est redécouverte, mais apparaît également l'âge classique<sup>48</sup>. La Renaissance comprend donc trois points essentiels, la redécouverte de l'Antiquité, les progrès des sciences, mais aussi l'agrandissement du monde (au profit de l'Europe)<sup>49</sup>. Le Moyen Âge est critiqué pour ne connaître que l'Antiquité latine (le grec était peu parlé), et de manière inexacte, mais également parce que la méthode historique était pratiquement inexistante. La Renaissance va donc rompre avec la tradition médiévale, et la culture devient maintenant élitiste, alors qu'au Moyen Âge elle était en partie populaire<sup>50</sup>, ce qui ne fait qu'accentuer les différences sociales. De la redécouverte de l'Antiquité découle le fait que l'Histoire revienne aux formes les plus pratiquées, qui conduiront à l'Histoire pragmatique ou encore explicative<sup>51</sup>. Les grands progrès dans certains arts accentuent la discontinuité avec la période précédente. La Renaissance voit également naître les sciences naturelles, les grandes découvertes (avec l'extension territoriale que celles-ci entraînent), mais surtout la Réforme. Les mathématiques se développent ainsi que l'astronomie. Au XVII<sup>ème</sup> siècle, les sciences naturelles continuent leurs progrès, la science expérimentale découvre certaines de ces règles, et Descartes formule la philosophie de la science. Le progrès scientifique entraîne la transformation des idées philosophiques, les hommes veulent désormais connaître le monde, l'aménager et le dominer<sup>52</sup>.

---

<sup>46</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.42-43.

<sup>47</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.44-45.

<sup>48</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.49.

<sup>49</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.52.

<sup>50</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.50.

<sup>51</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.57.

<sup>52</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.51-52.

Les grandes découvertes sont le point le plus important de la Renaissance. Le commerce pousse les navigateurs à trouver de nouvelles routes qui seraient plus rentables pour aller en Asie ou en Afrique (car les musulmans sont les intermédiaires des grandes routes commerciales). Les Portugais sont les premiers à tenter l'expérience, et Vasco de Gama atteint l'Inde en 1498 en passant par le cap de Bonne-Espérance. L'empire colonial portugais commence donc à se construire grâce aux colonies africaines. Aux XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècles, la découverte que la terre est ronde avait révolutionné les sciences. Cette découverte entraîne l'hypothèse qu'il serait possible d'atteindre les pays de l'est en allant vers l'ouest, et c'est ainsi que Christophe Colomb arrive en Amérique le 12 octobre 1492. Ces découvertes ont pour conséquences de nombreux voyages, les Occidentaux veulent s'aventurer dans ces «Nouveaux Mondes» afin d'y trouver des richesses<sup>53</sup>. Les Européens conquièrent le monde et l'exploitent afin de s'enrichir. C'est d'ailleurs dans ce but que les indigènes sont exploités, et que plus tard on emploiera également des esclaves noirs, quand les autochtones ne suffiront plus. Le commerce maritime se développe, ce qui apporte des capitaux en Europe, capitaux qui serviront par la suite à la modernisation de l'industrie, au XVIII<sup>ème</sup> siècle la machine fait son apparition. Cette exploitation du monde provoque un enrichissement, ainsi qu'une forte augmentation de la population européenne<sup>54</sup>. Avec ces grandes découvertes, on découvre de nouvelles civilisations. Cependant ces civilisations ne captivent pas tout de suite, et il faut attendre le XVII<sup>ème</sup> siècle pour que celles-ci intéressent<sup>55</sup>.

La Renaissance voit également s'étendre les grands États (la France, l'Angleterre et l'Espagne). Aux XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles les souverains se battent les uns contre les autres, pour la conquête de certaines régions européennes, comme l'Italie. Ces nombreux conflits donnent naissance à la politique européenne. Les grands États veulent disposer d'historiens, pour des raisons pragmatiques mais aussi pour la propagande (en écrivant sa biographie, le souverain montre sa puissance). Avec l'enrichissement du pays, l'Histoire s'étend car l'historien s'intéresse désormais à l'économie et aux faits sociaux. De plus la méthode historique change<sup>56</sup>. L'enrichissement permet le développement de l'Histoire puisque cela permet la constitution de collections, de compagnies savantes, ainsi que l'apparition de l'Histoire dans l'enseignement. Mais tout cela ne s'est mis en place que lentement<sup>57</sup>. La culture dépend donc de la richesse, bien que la richesse ne dépende pas de la culture. C'est-à-dire qu'un pays doit avoir un certain niveau économique pour pouvoir développer sa culture, alors que la culture n'est pas nécessaire pour s'enrichir. L'Histoire a elle aussi besoin d'argent pour se développer<sup>58</sup>.

Quant à la Réforme, autre changement important de la Renaissance, elle est due au renouveau de la Bible, ainsi qu'au désir d'améliorer l'organisation de l'Église<sup>59</sup>. La Réforme, favorisée par l'imprimerie, veut renouveler l'Église afin de revenir aux bases de la religion. Néanmoins, il convient de remarquer qu'elle ne pensait pas rompre avec le christianisme,

---

<sup>53</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.53-54.

<sup>54</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.55.

<sup>55</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.58.

<sup>56</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.56-57.

<sup>57</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.58.

<sup>58</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.62.

<sup>59</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.58.

mais le rénover. Contrairement à tous ceux qui, avant les réformistes, avaient tenté d'améliorer le christianisme, les protestants ne sont pas vaincus, mais ils ne vont pas non plus réussir à vaincre les catholiques. Les deux adversaires vont finalement se résigner à coexister. L'évolution de l'Histoire est donc en rapport direct avec l'évolution des civilisations<sup>60</sup>, car chaque civilisation dépend des autres<sup>61</sup>.

L'Histoire est un exercice pratiqué depuis longtemps, mais en tant que science pas tellement, les premières chaires ne sont créées qu'au XVIIème siècle en Angleterre, mais elles ne durent pas, et il faudra attendre encore un siècle pour qu'il y ait un nouvel essai. Offenstadt définit l'Histoire comme «l'écriture du passé»<sup>62</sup>, qui a évolué et est devenue un métier. Elle n'a donc pas toujours été «disciplinaire»<sup>63</sup>. C'est au XIXème siècle que l'Histoire deviendra une science à proprement parler, à la fin de l'Illustration, et cette apparition tardive a pour conséquence que sa critique n'apparaisse que bien plus tard<sup>64</sup>. Tous les grands historiographes du XIXème siècle ont écrit sur la méthode historique, le XIXème siècle est donc le siècle de l'historiographie, et les Allemands en sont les principaux auteurs<sup>65</sup>. L'historiographie allemande et anglo-saxonne sont les plus importantes. En France à partir du XVIIIème siècle on essaye d'intégrer l'histoire à l'enseignement<sup>66</sup>. Au XIXème siècle la conception de l'Histoire est plus libérale<sup>67</sup>, mais l'histoire médiévale reste peu étudiée<sup>68</sup>.

Le récit historique a des fins pratiques, ce qui explique la préférence pour un sujet plutôt qu'un autre, c'est ce qu'on appelle l'Histoire pragmatique. Cependant l'Histoire peut aussi être désintéressée, telle que l'écrivait Plutarque, et certains historiens visent à l'éducation. L'historien peut également se servir de l'Histoire pour faire une apologie. Cependant selon certains l'Histoire pragmatique s'éloigne du vrai but de l'Histoire, car «sa tâche est de ressusciter le passé dans sa vérité»<sup>69</sup>. Cette déviation qui conduit à un passé inexact peut être involontaire. Il y a donc deux Histoires, la pragmatique et l'artistique. La seconde est plus un récit qu'une véritable science historique, la littérature a donc une certaine influence. L'Histoire a d'ailleurs été considérée comme un genre littéraire et c'est pourquoi pendant un temps ce furent les professeurs de lettres qui l'enseignèrent. Jusqu'à ce qu'arrive la Révolution<sup>70</sup>.

A partir du XVIIIème siècle un changement se produit, la raison s'impose et on aperçoit l'idée de transformation continue de l'humanité, appelée par Auguste Comte «l'âge métaphysique»<sup>71</sup>, mais cette conception ne durera pas, arrive Kant et sa philosophie critique. Un peu plus tard, au XIXème siècle, Auguste Comte critiquera lui aussi sa vision d'alors. Le

---

<sup>60</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.59.

<sup>61</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.61.

<sup>62</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.6.

<sup>63</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.6.

<sup>64</sup>: MARAVALL, José Antonio, *Teoría del saber histórico*, Madrid, Revista de Occidente, 1967, p.25-26.

<sup>65</sup>: MARAVALL, José Antonio, *Teoría del saber histórico*, Madrid, Revista de Occidente, 1967, p.21.

<sup>66</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.5.

<sup>67</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.27.

<sup>68</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.32.

<sup>69</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.21.

<sup>70</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.23.

<sup>71</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.31.

positivisme va faire son apparition avec son concept mathématique de cause à effet<sup>72</sup>. Le XIX<sup>ème</sup> siècle va également apporter l'idée d'évolution, de changement perpétuel. Karl Marx élabore la théorie du matérialisme historique, élaboré grâce à l'observation qu'il réalise en Angleterre sur l'évolution socio-économique de celle-ci. Cette philosophie de l'Histoire représente le triomphe du capitalisme et de l'industrie mécanique et de leurs conséquences socio-idéologiques (l'apparition d'un prolétariat révolutionnaire et des doctrines socialistes).<sup>73</sup>

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, une certaine «professionnalité» apparaît, l'historien et son travail se définissent plus clairement, et la méthode de travail aussi. L'Histoire commence à se regrouper par thème ou par période, et se développe de manière plus professionnelle (enseignement, revues, etc)<sup>74</sup>. Nous pouvons remarquer que lorsqu'un nouveau courant apparaît, les autres ont alors tendance à se faire oublier. Le XIX<sup>ème</sup> siècle est également le début de l'archéologie, ce qui élargit le domaine de l'historien. Il comprend maintenant l'architecture et l'archéologie. De nouvelles institutions sont également créées, ce qui donne un nouveau cadre aux études. Les Archives nationales françaises sont organisées, et l'on recense également les sources. L'Histoire française vise à montrer l'unité nationale ainsi que l'identité française, elle devient essentielle dans l'enseignement, et les lycéens la voient prendre une place importante dans leur programme, ce qui est un changement important. Cette période est également «une génération d'autodidactes»<sup>75</sup>, l'Histoire est certes enseignée à l'école mais les historiens de l'époque ont trouvé une méthode sans cette structure. Le rapprochement entre Histoire et nation devient évident, «tous les historiens européens recherchent dans leurs racines la justification de leur foi nationale»<sup>76</sup>. Les historiens français veulent fonder une méthode, mais sans prendre en compte les autres pays, alors que la méthode historique se rénove en Allemagne. Les historiens s'appuient sur des documents originaux, et ils se posent de nouvelles questions, ils s'occupent également des documents peu étudiés jusqu'alors et abordent sous de nouvelles perspectives ceux qui étaient déjà connus. Ils veulent écrire «une histoire totale»<sup>77</sup>. Le peuple devient le centre de l'étude, car il a un rôle essentiel dans l'Histoire, c'est lui qui fonde la nation. L'Histoire est donc plus libérale puisqu'elle n'est pas envisagée d'un point de vue aristocratique. On revient au Moyen Âge pour y trouver les origines de la Nation française. Tous les documents sont pris en compte, et la vie quotidienne est elle aussi décrite, l'Histoire politique n'est plus le cœur de l'étude historique. Le côté humain est important car l'humanité est «l'explication essentielle de l'histoire»<sup>78</sup>.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, en France, les écrivains se mettent à écrire des récits sur l'Histoire, ce sont des écrivains romantiques qui recherchent un «certain exotisme du passé»<sup>79</sup>. Autrement dit, les auteurs vont s'inspirer de l'Histoire, du passé, pour écrire leurs œuvres. Ils enquêtent sur les anciennes traditions afin de reconstituer l'Histoire locale. Des sociétés

---

<sup>72</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.31.

<sup>73</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.33.

<sup>74</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.5-6.

<sup>75</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.68-70.

<sup>76</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.70.

<sup>77</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.71.

<sup>78</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.71.

<sup>79</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.66.

(savantes, historiques, etc) naissent un peu partout, où se mêlent profanes (généralement des bourgeois, des aristocrates ou encore des ecclésiastiques) et spécialistes. L'Histoire est donc présente dans le domaine littéraire et artistique. Les écrivains sont nombreux à s'inspirer de l'Histoire pour leurs romans, comme le font Dumas, Hugo ou encore Musset. Mais ce n'est que de l'inspiration, c'est-à-dire que tout ce qui est raconté n'est pas véridique historiquement parlant. Ces romans font naître la vocation d'historien à de nombreuses personnes. Une époque plaît particulièrement: le Moyen Âge<sup>80</sup>.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, contrairement au XVIII<sup>ème</sup>, l'Histoire se centre sur l'Histoire nationale, et la Révolution Française a donc son importance, ainsi que le Moyen Âge. L'Histoire sert également à justifier les opinions, les historiens prennent parti, ils défendent une cause. Au cours de ce siècle, deux courants historiographiques s'opposent, la lecture contre-révolutionnaire (le complot des minorités), et la lecture révolutionnaire. Les ouvrages consacrés à la Révolution sont assez subjectifs, ils défendent un point de vue, c'est-à-dire qu'il n'y a pas vraiment d'objectivité historique. Néanmoins ces œuvres ont beaucoup de succès, ce qui montre que l'Histoire contemporaine est appréciée. L'Histoire médiévale est elle aussi remise au goût du jour, ce qui incite à restaurer certains monuments<sup>81</sup>. Ces deux Histoires (médiévale et contemporaine) ont beaucoup de succès car elles sont considérées comme l'Histoire des origines.

L'Histoire universelle reprend de l'importance, même si l'Histoire de France est essentielle. L'Histoire parle également de la vie quotidienne, de politique, d'économie et de social. De plus, les étudiants sont maintenant formés. Numa Denis Fustel de Coulanges et Hippolyte Taine sont deux des grands historiens français du XIX<sup>ème</sup> siècle. Selon ces deux hommes l'Histoire doit être abordée de façon rationnelle, et la méthode utilisée doit être celle des sciences naturelles<sup>82</sup>. Fustel de Coulanges a une méthode assez rigoureuse, selon lui il faut lire beaucoup de documents et de différentes sortes afin d'avoir une vue plus complète des événements<sup>83</sup>. Il est contre la lecture que font les Allemands, dont les «théories historiques sont en parfait accord avec leur patriotisme»<sup>84</sup>. Les documents doivent être abordés sans a priori, afin de ne pas les adapter à ce qu'on voudrait qu'ils soient, Fustel de Coulanges nous dit: «le patriotisme est une vertu, l'histoire est une science; il ne faut pas les confondre»<sup>85</sup>.

L'Allemagne est admirée pour sa production intellectuelle, et les Français y vont souvent à la fin de leurs études afin d'assimiler une bonne méthode. La méthode allemande est en effet considérée comme une vraie science, et ce modèle est très influent en France. Cependant ce point de vue va changer, et l'Allemagne n'est désormais plus un modèle pour les historiens français. L'enthousiasme pour le pays voisin s'affaiblit, et la production française devient plus importante. Le système allemand est maintenant jugé trop rigide<sup>86</sup>.

---

<sup>80</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.66-67.

<sup>81</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.67-68.

<sup>82</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.72-73.

<sup>83</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.74.

<sup>84</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.75.

<sup>85</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.75.

<sup>86</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.80.

L'Histoire va se remplir de discours idéologiques, les crises provoquent l'engagement des intellectuels qui prennent parti. Le début de la sociologie, ainsi que le socialisme influencent également les historiens de l'époque.

De grandes écoles sont fondées pour former les nouvelles générations, et dans certaines l'Histoire occupe une place essentielle. Des sociétés spécialisées se créent également, le public est de plus en plus varié et s'intéresse à l'Histoire, qui est généralement locale ou nationale. La France s'efforce également de se tourner vers l'extérieur, des écoles françaises sont d'ailleurs fondées à l'étranger, comme par exemple l'École des Hautes études hispaniques fondée à Madrid en 1909. On s'intéresse aux archives, on publie des catalogues d'archives et d'éditions. La question scolaire devient essentielle et l'Histoire occupe une place de plus en plus importante dans l'enseignement. Elle doit former à aimer la nation<sup>87</sup>. Cependant les historiens se centrent sur des documents et en oublient certains, et la vie quotidienne n'est plus un sujet historique. La France essaye de former un grand nombre d'historiens afin de «faire» l'Histoire. L'enseignement subit donc des réformes, et l'Histoire contemporaine est maintenant étudiée. Une nouvelle génération d'historiens arrive, ils veulent se baser, comme leurs homologues allemands, sur une méthode scientifique. Léopold von Ranke est l'historien allemand le plus important<sup>88</sup>, il reproche à ses collègues de prendre parti, de ne pas être très objectifs, alors que lui vise à la vérité. Il définit d'ailleurs l'Histoire ainsi: «l'Histoire, c'est ce qui s'est réellement passé»<sup>89</sup>. L'historien doit se baser sur des documents qu'il aura préalablement cherchés et critiqués, il faut également distinguer la source narrative du document d'archives. L'école méthodique accorde une grande importance à la formation des historiens, la spécialisation (grâce à la thèse) est donc nécessaire<sup>90</sup>.

Le XIX<sup>ème</sup> siècle voit également naître la génération positiviste, qui est assez nationaliste. C'est un siècle qui s'interroge donc sur la nation, ainsi que sur la méthodologie. Les historiens veulent être fidèles aux événements, contrairement à la génération précédente qui était romantique. Dans les années 1880, de nombreuses écoles se fondent, et cette génération fonde la méthode historique qu'utiliseront les générations futures. De nombreux progrès sont réalisés, et le XIX<sup>ème</sup> est le siècle de l'Histoire, comme le XVIII<sup>ème</sup> était celui de la philosophie<sup>91</sup>. Les historiens veulent établir une méthode et fonder une Histoire nationale<sup>92</sup>, l'historiographie française veut donner une fonction à l'Histoire, «celle de dire et de fonder la nation»<sup>93</sup>.

Nicolas Offenstadt se pose la question quant au rôle de l'Histoire, surtout dans des sociétés comme la nôtre où les «producteurs d'histoire»<sup>94</sup> sont nombreux, c'est ce qu'il appelle «des sociétés fortes consommatrices de passé»<sup>95</sup>. Selon lui, l'évolution est encore plus

---

<sup>87</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.75-77.

<sup>88</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.78.

<sup>89</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.79.

<sup>90</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.79.

<sup>91</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.81-82.

<sup>92</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.83.

<sup>93</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.112.

<sup>94</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.4.

<sup>95</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.4.

importante depuis 1960, les étudiants et les enseignants d'Histoire sont de plus en plus nombreux et la technologie (en particulier Internet) permet d'accéder au savoir plus facilement. L'Histoire est une science réflexive, c'est-à-dire que les historiens s'interrogent sur les techniques employées, mais aussi sur eux-mêmes. L'historiographie n'est donc pas que « l'histoire des idées sur l'histoire »<sup>96</sup>, elle doit aussi prendre en compte les historiens, leurs pratiques et leurs contextes, c'est-à-dire qu'il faut aussi prendre en compte la société dans laquelle ils vivent. Dans certains pays l'historiographie est considérée comme une matière à part, bien qu'elle fasse partie de l'Histoire, mais les recherches et les enseignements sont séparés de l'histoire.

Après le matérialisme et le positivisme du XIX<sup>ème</sup> siècle, le XX<sup>ème</sup> siècle revient à la métaphysique, avec Bergson. Bergson est contre le déterminisme géographique et historique<sup>97</sup>. Cela signifie que les conditions géographiques ne sont pas déterminantes, elles ne sont que des possibilités entre lesquelles l'homme va choisir. C'est ce que l'on appelle le «possibilisme». Les géographes ont l'habitude d'avoir des facteurs déterminants pour savoir où vont habiter les hommes (tels que l'eau), mais d'autres facteurs peuvent également intervenir (risque d'inondation, etc). C'est le déterminisme contre le libre-arbitre<sup>98</sup>. Selon la métaphysique, l'Histoire n'est pas due aux individus, mais à une force plus universelle qui est composée par ces individus. La métaphysique reflète en fait le désir de l'homme de rationaliser les espoirs qu'il a pour l'avenir. L'homme veut rationaliser l'Histoire afin de croire en une providence<sup>99</sup>.

Quand un événement historique a lieu, il se transforme en cause. Il est donc important pour l'historien de savoir ce qui s'est réellement passé, comment l'ont vécu les contemporains, et comment se l'imaginent les hommes quelques années après. Les hommes réagissent d'après la conception contemporaine qu'ils se font d'un événement, cet événement est donc la cause de ce qui va suivre. Le rôle de l'homme en Histoire est donc essentiel<sup>100</sup>. La transformation des idées scientifiques a elle aussi un rôle. Les vérités mathématiques deviennent relatives, la conception des lois des sciences naturelles est donc proche des constantes que recherche l'Histoire sociologique, puisqu'elles aussi sont relatives. C'est-à-dire qu'on ne peut prévoir ce qui va se passer exactement, mais on peut supposer que certains événements auront lieu<sup>101</sup>.

### 3.L'historien

---

<sup>96</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.4.

<sup>97</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.315.

<sup>98</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.316.

<sup>99</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.319.

<sup>100</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.317.

<sup>101</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.318.

Un des piliers de l'Histoire est l'historien puisque c'est lui qui écrit l'Histoire, nous allons donc voir à partir de quels documents est faite cette Histoire, et nous parlerons ensuite du travail de l'historien qui étudie ces sources afin de nous relater les événements passés en toute objectivité.

#### a) Ses sources

Nous avons vu que la principale difficulté de l'historien médiéval est la documentation. Au début les sources viennent essentiellement de la religion, mais peu à peu apparaissent des sources plus laïques. Les archives sont elles aussi utiles aux historiens<sup>102</sup>, mais la conservation de celles-ci pose problème, il n'y a pas de classement et de nombreux documents se perdent. Les bibliothèques quant à elles sont peu fournies, les manuscrits sont longs à recopier et c'est une opération assez onéreuse. L'invention de l'imprimerie au XV<sup>ème</sup> siècle permettra une plus grande diffusion des livres. De plus la plupart des ouvrages sont religieux et ils ne sont pas bien conservés<sup>103</sup>. Les historiens médiévaux se basent également sur les témoignages et la tradition orale, ils cherchent à différencier les périodes en se basant sur les grands événements. Ils sont critiqués pour leurs sources (récits, traditions, etc) mais elles étaient rares à l'époque<sup>104</sup>. De plus ce n'est qu'au XI<sup>ème</sup> siècle qu'apparaît la distinction entre sources narratives et documents diplomatiques<sup>105</sup>.

Au XVIII<sup>ème</sup> siècle l'Histoire consistait à quelque chose de tout à fait contraire à la sélection de documents, ils réalisaient «la compilación de la mayor cantidad posible de datos irrefutables y objetivos»<sup>106</sup>, c'est-à-dire que tout fait était considéré important et donc conservé, ce qui a eu pour résultat «un océano de datos»<sup>107</sup>, dans lequel se perdaient les historiens. Les données trouvées dans les documents ne prennent du sens qu'avec le travail de l'historien qui élabore le sens de ces faits<sup>108</sup>, le matériel sur lequel travaillent les historiens a donc son importance. Le processus de sélection des documents est important puisqu'il peut faire «changer» l'Histoire, en omettant certaines données, le point de vue peut changer, un élément important peut ainsi être omis<sup>109</sup>.

Les sources sont de plus en plus nombreuses à chaque nouvelle découverte de documents. L'Histoire se construit à partir d'hypothèses qui doivent ensuite être vérifiées par les faits, la découverte de documents est une aide précieuse pour vérifier ces hypothèses<sup>110</sup>. L'Histoire a commencé par être un récit, «le récit de ce qui subsiste du passé, non pas de tout le passé»<sup>111</sup>, elle se base sur les documents, les preuves qui restent, certaines périodes ne sont donc pas aptes à être «relatées» puisque les documents qui restent sont peu nombreux, voire

<sup>102</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.13-14.

<sup>103</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.16.

<sup>104</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.19.

<sup>105</sup>: CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008, p.15.

<sup>106</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.20.

<sup>107</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.20.

<sup>108</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.22.

<sup>109</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.24.

<sup>110</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, p.48-49.

<sup>111</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.17.



inexistants pour certaines. Au début les faits historiques ont une transmission orale, mais ils sont vite déformés, et se transforment en légendes et en mythes, Lefebvre nous dit d'ailleurs que «les premiers historiens [...] furent probablement des poètes»<sup>112</sup>. L'Histoire naît donc à partir de l'invention de l'écriture puisque cela suppose l'apparition des documents sans quoi on ne peut écrire l'Histoire<sup>113</sup>. Ensuite on rédigea des annales et des chroniques pendant plusieurs siècles.

#### b) Son travail d'investigation

Les historiens ne sont pas là pour construire ce que l'Histoire doit être, Ranke, dans les années 1840, nous dit que l'historien doit «sólo mostrar lo que realmente aconteció»<sup>114</sup>, c'est-à-dire qu'il n'a aucune influence sur ce qu'il raconte, il doit uniquement raconter les faits. Carr quant à lui nous dit que «la historia consiste en un cuerpo de hechos verificados»<sup>115</sup>, c'est-à-dire que les événements relatés par les historiens doivent être prouvés, autrement dit il faut un travail d'investigation pour contrôler que tout ce qui est raconté est véridique. Les historiens trouvent les faits dans des documents qu'ils vont ensuite étudier pour en tirer les conclusions qui s'imposent. L'Histoire a deux sens pour Carr: «la investigación llevada a cabo por el historiador» ainsi que «la serie de acontecimientos del pasado que investiga»<sup>116</sup>. Nous voyons donc bien l'importance de l'historien sans qui il n'y aurait pas d'Histoire, celui-ci enquête et une fois son travail terminé, il écrit l'Histoire, qui est formée par les faits passés. L'Histoire est donc à la fois l'enquête de l'historien, mais également ce sur quoi il enquête, c'est-à-dire les faits qui se sont déroulés. L'historien reconstitue les événements passés, l'Histoire est construite à partir d'un processus de reconstitution, qui passe par la sélection et l'interprétation. En écrivant l'Histoire, l'historien la «fait»<sup>117</sup>.

«En general puede decirse que el historiador encontrará la clase de hechos que busca. Historiar significa interpretar»<sup>118</sup>

nous dit également Carr, c'est-à-dire que les historiens trouvent ce qu'ils cherchent, ils interprètent les documents qu'ils ont trouvé parce qu'ils ont cherché ce qu'ils voulaient. Carr remet quelque peu en cause l'objectivité de l'historien, étant donné que celui-ci choisit et interprète ces documents, il est possible qu'il soit influencé par ses opinions, et qu'il influence le lecteur par son Histoire.

Parfois l'Histoire d'une époque n'est pas très bien comprise par les générations postérieures à cause des croyances ou des agissements de l'époque, par exemple par rapport à

---

<sup>112</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.17.

<sup>113</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.18.

<sup>114</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.11.

<sup>115</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.12.

<sup>116</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.29.

<sup>117</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.30.

<sup>118</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.32.

la religion. L'historien doit se mettre à la place de ceux qu'il étudie afin de mieux les comprendre, mais cela peut parfois être compliqué<sup>119</sup>. Edward Hallett Carr nous informe que:

«la función del historiador no es ni amar el pasado ni emanciparse de él, sino dominarlo y comprenderlo, como clave para la comprensión del presente.»<sup>120</sup>

Autrement dit, l'historien a pour but de comprendre les événements passés afin de comprendre le présent, car le passé a une influence sur les faits actuels. Mais le fait de considérer l'historien comme «hacedor de la historia»<sup>121</sup> implique que l'Histoire n'est pas objective puisqu'elle est faite par l'historien, et chacun la raconte selon son point de vue. «Los hechos de la historia no son nada, y la interpretación lo es todo»<sup>122</sup>, une fois de plus nous voyons le rôle primordial de l'historien sans qui les faits ne sont rien puisqu'ils n'ont pas de sens, l'historien «fait» l'Histoire. L'objectivité de l'historien est essentielle, celui-ci se doit de vérifier l'exactitude de ce qu'il raconte, mais il ne doit omettre aucun détail qui serait important pour la compréhension des événements. L'interprétation de l'historien doit être fidèle à ce qu'il s'est réellement passé<sup>123</sup>.

Le travail de l'historien est long et difficile, et peu reconnu par les autres sciences, l'historien, tout comme son sujet d'étude, est souvent méprisé<sup>124</sup>, alors qu'il doit avoir une formation des plus complètes et complexes pour pouvoir exercer sa profession correctement, Claudio Sánchez-Albornoz nous explique à ce sujet:

«La formación del historiador exige el dominio de múltiples lenguas y letras, de la crítica y de la metodología históricas y de las mil ciencias auxiliares de la Historia: la geografía, la diplomática, la paleografía, la cronología, la filología, la filosofía, el arte, el derecho, la economía, etc.»<sup>125</sup>

Nous constatons donc que le travail d'historien requiert beaucoup de connaissances, car l'Histoire contient et se base sur d'autres sciences.

Les méthodes de l'investigation historique évoluent en même temps qu'augmentent les sources<sup>126</sup>. Les témoignages dont se servent les historiens doivent faire l'objet d'une enquête. Cette investigation des sources apparaît cependant assez tardivement. Une grande transformation va s'opérer quand l'Histoire et l'érudition vont se rapprocher. Tous les documents, témoignages, toutes les sources doivent être l'objet d'une critique, critique qui n'est apparue que tardivement en Histoire. Cette critique a évolué au fil du temps et la critique historique a vraiment pu se former avec l'enrichissement qui a permis la création d'archives, de bibliothèques, etc<sup>127</sup>. L'Histoire ne prétend pas se rappeler de tous les faits, «l'histoire est

---

<sup>119</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.32.

<sup>120</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.34.

<sup>121</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.35.

<sup>122</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.36.

<sup>123</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.37.

<sup>124</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, p.24.

<sup>125</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, p.25.

<sup>126</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, p.35.

<sup>127</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.34-35.

bel est bien un choix»<sup>128</sup>. C'est-à-dire que c'est le récit de certains faits, les plus importants, mais pas de tous. C'est le résultat d'une sélection de l'historien.

#### 4. Les faits historiques

Nous avons vu l'importance des historiens en tant que «faiseur» d'Histoire, mais ils travaillent sur les événements passés, qui sont appelés faits historiques, ces faits historiques sont essentiels à l'Histoire puisqu'ils constituent l'Histoire. Carr s'interroge à propos de ces faits historiques, il nous explique que:

«nuestro razonamiento topa con el obstáculo de que no todos los datos acerca del pasado son hechos históricos, ni son tratados como tales por el historiador. ¿Qué criterio separa los hechos históricos de otros datos acerca del pasado?»<sup>129</sup>

Nous avons là une des questions primordiales de l'Histoire, quels faits peuvent être considérés comme historiques? Et pourquoi? Il est vrai que tout le passé ne forme pas l'Histoire, il faut savoir faire la différence entre le passé et le passé historique, c'est-à-dire ce dont se souviendront les générations futures. C'est là le travail de l'historien qui doit faire la part des choses entre ce qui est considéré un fait historique et ce qui ne l'est pas.

Il y a des faits basiques, c'est un peu la matière première de l'historien plus que de l'Histoire. C'est l'historien qui décide de quels faits sont historiques et lesquels ne le sont pas, mais ces faits, une fois disposés d'une certaine façon, peuvent influencer l'opinion<sup>130</sup>, tout comme ils influencent celui qui les étudie<sup>131</sup>. L'Histoire résulte donc d'une sélection des événements qui nous sont parvenus (cela élimine donc les documents qui se sont perdus au fil du temps) par les historiens qui choisissent parmi ces données lesquelles pourront être qualifiées de faits historiques. Les historiens influent sur la vision que nous avons d'une époque en ne nous faisant connaître qu'une partie des faits qui se sont déroulés, ils ne nous relatent que ce qu'ils considèrent important, oubliant ainsi une partie de l'Histoire qui pourrait être décisive<sup>132</sup>. Les faits historiques ont donc une influence les uns sur les autres. Avant les historiens pensaient qu'il n'y avait qu'une seule cause à chaque événement, mais les faits historiques ont en toujours plusieurs, ce qui implique que toute explication est incomplète. L'Histoire est donc imparfaite<sup>133</sup>.

---

<sup>128</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.18.

<sup>129</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.13.

<sup>130</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.14-15.

<sup>131</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.12.

<sup>132</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.18.

<sup>133</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.26.

L'ignorance est essentielle, afin que l'historien sélectionne les données qui deviendront des faits historiques<sup>134</sup>. L'Histoire est composée de «hechos rigurosos»<sup>135</sup>, mais les données ne parlent pas d'elles-mêmes. Les faits ne sont pas racontés de la même façon par tous, il faut donc tenir compte des opinions de l'historien qui les a écrits<sup>136</sup>, l'interprétation diffère selon le point de vue de l'auteur, son opinion politique, ses tendances religieuses, etc. Il faut donc également étudier l'historien avant d'étudier son œuvre. «La relación entre el historiador y sus datos es [...] de intercambio»<sup>137</sup>, nous voyons bien l'importance tant de l'historien que des faits, les deux sont liés et se complètent, le premier explique le second, et le second est indispensable au premier. Carr nous explique que chacun est nécessaire à l'autre et que les deux sont indissociables. Sa définition de l'Histoire serait donc la suivante:

«un proceso continuo de interacción entre el historiador y sus hechos, un diálogo sin fin entre el presente y el pasado.»<sup>138</sup>

Cette définition nous montre bien la relation entre l'historien et les faits.

Les faits historiques ne peuvent être compris que dans le cadre de leur société, ce qui explique qu'il est parfois difficile de comprendre des événements passés, ce qui conduit aux anachronismes<sup>139</sup>. Selon les positivistes, il faut d'abord enquêter sur les faits et ensuite en tirer des conclusions, il faut avoir les données avant de les étudier<sup>140</sup>. «El historiador es necesariamente selectivo»<sup>141</sup>, c'est lui qui choisit quels sont les faits qui vont "faire" l'Histoire.

## 5. Les causes

Très vite, l'Histoire ne se contente plus seulement de raconter ce qui s'est passé, mais elle en cherche les causes, elle veut comprendre pourquoi c'est arrivé. Claudio Sánchez-Albornoz nous définit l'Histoire comme «la ciencia de los "porqués"»<sup>142</sup>, l'Histoire vise donc à expliquer, à trouver les causes de ce qui s'est passé, elle ne s'intéresse pas seulement au déroulement des faits, mais aussi à l'explication des causes. L'historien doit comprendre ce pourquoi et ordonner les faits selon la façon dont ils se sont déroulés. Cette explication, cette réponse au «pourquoi» est donc une tâche essentielle de l'historien<sup>143</sup>. L'Histoire ne peut pas

---

<sup>134</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.19.

<sup>135</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.21.

<sup>136</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.30.

<sup>137</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.39.

<sup>138</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.40.

<sup>139</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.19.

<sup>140</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.12.

<sup>141</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.16.

<sup>142</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, p.39.

<sup>143</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, p.54-56.

se contenter d'être "una mera enumeración, un mero relato de una serie de hechos"<sup>144</sup>. Sánchez-Albornoz nous définit l'Histoire ainsi:

«la Historia es la ciencia del eterno devenir, del eterno engendrar y morir. La Historia descubre los pequeños hechos [...] y los ordena y agrupa en una sucesión de causa a efecto»<sup>145</sup>.

Découvrir les causes des faits historiques est primordial au travail de l'historien<sup>146</sup>.

Georges Lefebvre nous dit que «l'histoire est le fait de l'homme», mais également, «la mémoire du genre humain»<sup>147</sup>. Ensuite l'Histoire a cherché des explications quant aux causes des faits historiques, causes qui s'établissent par un travail d'investigation<sup>148</sup>. L'Histoire est donc la conséquence de la liberté de l'homme à choisir<sup>149</sup>. Les historiens ne se contentent donc pas de raconter, mais ils veulent expliquer les faits, trouver les causes. L'Histoire pourrait donc prévoir les faits si les causes se répètent, la question se pose donc de savoir s'il existe des constantes<sup>150</sup>. Les causes se répètent, mais nous ne pouvons pas les appeler constantes, l'Histoire est imprévisible et on ne peut en tirer des lois comme en physique. Même si les causes se répètent, on ne peut prédire ce qui va se passer, les causes sont en effet trop nombreuses pour que l'on puisse toutes les prendre en compte et en déduire un résultat. Toutes ces causes ne sont que des causes secondes car chacune a elle aussi une explication. La cause première que l'homme anhèle tant à trouver serait en relation avec l'Histoire universelle, «la conception d'une histoire universelle a marché de pair avec celle d'une cause première»<sup>151</sup>. Ensemble elles forment la «philosophie de l'histoire»<sup>152</sup>, expression de Voltaire. L'Histoire doit avoir un sens, ce n'est pas seulement une suite d'événements. L'explication historique a longtemps été liée à la religion, et l'idée d'une Histoire universelle a mis du temps à surgir, alors que la première philosophie de l'Histoire a été mise au point par le christianisme. Cette philosophie est encore présente de nos jours, même si elle a «perdu du terrain» avec les grandes découvertes, la découverte de «nouveaux mondes» et de nouvelles civilisations a sérieusement remis en cause cette philosophie<sup>153</sup>.

Nous avons déjà parlé de deux formes d'Histoire, la pragmatique et l'artistique, mais il en existe également une troisième: l'explicative. Cette Histoire consiste à

«disposer des séries de faits dans l'ordre même du temps, de manière qu'elles s'expliquent par la succession de leur apparition: cette histoire est tout à la fois chronologique et explicative; ou bien encore, le problème est de grouper les faits qui concernent une époque déterminée de manière à mettre en rapport l'influence que ces faits contemporains ont exercée les uns sur les autres.»<sup>154</sup>

<sup>144</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, p.58.

<sup>145</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, p.58.

<sup>146</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, p.59.

<sup>147</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.16.

<sup>148</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.24.

<sup>149</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, p.18.

<sup>150</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.23-24.

<sup>151</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.28.

<sup>152</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.28.

<sup>153</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.29-30.

<sup>154</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.26.

Le lien de cause à effet n'est qu'une «simple constatation de bon sens»<sup>155</sup>. Il n'y a pas vraiment de «technique» pour découvrir les causes, on ne peut pas réaliser d'expérience pour trouver les causes des faits historiques, l'Histoire ne s'occupe que des événements passés. L'historien se trouve devant un ensemble de causes probables et c'est à lui d'évaluer quelles pourraient être les causes les plus importantes.

Dans son *Ensayo sobre historiología*, Claudio Sánchez-Albornoz nous explique l'évolution de tout historien qui, au cours de sa carrière remet en question sa méthode de travail<sup>156</sup>. Il définit l'Histoire comme:

«una ciencia que no está regida por leyes inquebrantables, pero que contribuye a formar la conciencia comunal de las naciones e incluso de la humanidad mediante el buceo en el examen de las causas- de los porqués- de los acontecimientos que han constituido su trama.»<sup>157</sup>

L'Histoire est donc une science en évolution permanente. Il est important de bien connaître son passé, car ce passé constitue notre identité.

## 6. Le temps

L'Histoire nous relate les faits passés, la notion de temps est donc une notion importante. Dans son *¿Qué es la historia?*, Carr nous dit que «nuestra respuesta [...] refleja nuestra posición en el tiempo»<sup>158</sup>, autrement dit, l'Histoire ne sera pas racontée de la même façon par un contemporain que par quelqu'un de postérieur qui n'aurait pas vécu l'événement en question. Notre point de vue dépend bien évidemment de l'époque à laquelle nous vivons, mais aussi de notre «position» dans le temps par rapport aux faits rapportés, c'est ce que nous allons voir dans nos documents, les protagonistes n'ont pas le même point de vue que les historiens.

«Le temps est en soi un objet d'études»<sup>159</sup>, les sociologues disent que le temps d'un individu est étroitement lié à celui de la société. Chaque civilisation a donc sa conception particulière du temps, qui se dirige vers une fin, un but précis, la conception chrétienne par exemple va vers le jugement dernier. A l'époque moderne, la conception du temps évolue et est plus tournée vers le futur, en partie à cause des nouvelles technologies, et l'Histoire devient donc moins importante. Mais le passé reste quand même une source d'enseignement, d'exemples. Les Lumières et la Révolution Française apportent de grands changements en ce

---

<sup>155</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.27.

<sup>156</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, p.11.

<sup>157</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, p.17.

<sup>158</sup>: CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967, p.11.

<sup>159</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.10.

qui concerne la conception du temps, le temps plus moderne envisage le futur, le progrès, c'est une évolution qui avance et laisse derrière elle le passé<sup>160</sup>.

L'historisme ou historicisme est le fait d'étudier les sociétés. Cette notion a été très débattue au XIX<sup>ème</sup> siècle. L'historisme n'a pas de lien avec le présent, c'est «une pratique de l'histoire pour elle-même»<sup>161</sup>, elle ne fait que raconter les faits, sans autre but. Nietzsche l'a beaucoup critiqué, pour son «excès d'histoire»<sup>162</sup>, il est contre Hegel, il ne croit pas à l'objectivité. Mais «l'historisme désigne parfois la méthode historique classique, l'objectivisme»<sup>163</sup>. L'historisme est souvent critiqué pour son relativisme, c'est-à-dire que «tout phénomène demeure situé dans son époque»<sup>164</sup>. L'historisme donnera lieu au matérialisme historique ainsi qu'au positivisme d'Auguste Comte. Au XX<sup>ème</sup> siècle, les changements (l'apparition du capitalisme, la chute de l'URSS), amènent une réflexion sur l'Histoire, qui serait arrivée à sa fin. Le temps moderne serait donc arrêté dans «l'économie capitaliste libérale, de préférence associée à la démocratie»<sup>165</sup>, c'est comme si l'Histoire était finie.

Quant au régime d'historicité, il vise à

«repérer la place et l'importance respectives qui sont accordées aux trois temps, à une époque donnée, dans une société spécifique»<sup>166</sup>.

Nous avons-là un concept essentiel, celui des trois temps, le passé, le présent et le futur. L'Histoire s'intéresse certes au passé, mais l'historien appartient au présent, et comme nous l'avons vu, à notre époque beaucoup de sociétés sont tournées vers l'avenir, les trois temps sont donc liés les uns aux autres. Il existe trois régimes d'historicité, chacun se centrant sur un temps: le régime ancien, le régime moderne et le nouveau régime.

Le temps, pour l'historien, est donc

«un outil de classification, un enjeu de rangement pour élaborer les cadres de sa recherche»<sup>167</sup>,

c'est pourquoi la chronologie est si importante, elle «consiste à classer les événements dans l'ordre du temps»<sup>168</sup>.

«Il faut rendre compte du changement par des découpages et des articulations pertinentes, savoir identifier les ruptures»<sup>169</sup>.

Il existe deux types de périodes, les refroidies (celles dont on hérite, qui sont déjà construites, «toutes faites», comme «la quadripartition histoire antique, médiévale, moderne et

---

<sup>160</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.11-12.

<sup>161</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.12.

<sup>162</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.13.

<sup>163</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.13.

<sup>164</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.13.

<sup>165</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.14.

<sup>166</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.15.

<sup>167</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.17.

<sup>168</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.18.

<sup>169</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.18.

contemporaine»<sup>170</sup>) et les vives (celles que nous devons construire). Ces périodes déterminées portent à débat quant à leurs dates de début et de fin, qui peuvent être remises en question<sup>171</sup>. Il existe également trois sortes de temps, le temps long (le «cadre géographique et matériel»<sup>172</sup>), un temps moyen (en rapport par exemple avec l'économie) et un temps court (les événements politiques). Au début cette division en trois temps n'était là que pour structurer l'étude historique, mais elle finira par devenir une théorie<sup>173</sup>. Comme nous pouvons donc le voir, le temps est une notion essentielle pour l'historien, le parallèle entre le passé et le présent est souvent présent puisque l'un (l'historien) appartient au présent et l'autre (les faits) appartient au passé, ils font donc partie de deux temps différents mais liés l'un à l'autre, le passé sert à expliquer le présent, et le présent interprète et explique le passé.

## 7. Une science?

De nombreux historiographes s'interrogent pour savoir si l'Histoire est une science, bien que tous répondent que oui, effectivement, l'Histoire est bien une science, il y a néanmoins quelques doutes qui persistent. L'Histoire, selon les œuvres de méthodologie, est une science, ce qui implique des méthodes d'investigation ainsi qu'un système de construction logique. Mais cela peut aussi être un phénomène culturel<sup>174</sup>. Mais Maravall ne semble pas être d'accord avec ces théories. L'Histoire, comme toutes les autres sciences, évolue au fil du temps, malgré les erreurs, qui peuvent être utiles<sup>175</sup>. Avec l'évolution des sciences apparaît l'idée que peut-être les faits sont eux aussi soumis à des lois que l'on pourrait découvrir grâce à l'observation. C'est ainsi qu'Auguste Comte crée la sociologie, dont l'Histoire fait maintenant parti.

«On doit découvrir par l'observation historique dans le passé certaines lois, certaines constantes de la vie des hommes en société»<sup>176</sup>.

L'Histoire est bien une science dans le sens de connaissance, mais incomplète, car elle ne peut aspirer à être une science expérimentale. Elle ne peut pas observer les faits, elle ne les connaît qu'à travers les documents, qui sont des témoignages, c'est-à-dire subjectifs. De plus un individu peut modifier le cours de l'Histoire sans qu'on puisse l'expliquer, c'est la notion de génie. L'Histoire ne peut pas non plus prévoir ce qui va se passer parce que cela dépend des individus, sur lesquels elle n'a aucun contrôle. Néanmoins nous constatons l'existence de

---

<sup>170</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.18.

<sup>171</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.18-19.

<sup>172</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.21.

<sup>173</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.21-22.

<sup>174</sup>: MARAVALL, José Antonio, *Teoría del saber histórico*, Madrid, Revista de Occidente, 1967, p.16.

<sup>175</sup>: MARAVALL, José Antonio, *Teoría del saber histórico*, Madrid, Revista de Occidente, 1967, p.21-22.

<sup>176</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.32.



constantes qui peuvent supposer l'idée de prévision approximative<sup>177</sup>, l'Histoire contre-factuelle par exemple imagine «des scénarios qui n'ont pas eu lieu»<sup>178</sup>.

Un des problèmes de l'historien est qu'il ne peut observer son sujet d'étude contrairement à d'autres sciences, et les évènements ne peuvent se répéter<sup>179</sup>. Il ne peut observer directement les faits historiques, il ne peut que les étudier à partir des témoignages dont il dispose, témoignages des plus subjectifs<sup>180</sup>. Nous aurons nous aussi le même problème avec nos documents, les témoignages récoltés sur la guerre émancipatrice péruvienne ne sont que des témoignages de ceux qui ont participé, ils nous racontent leur expérience, ce qu'ils ont vécu, mais en toute partialité, alors que les ouvrages ayant un peu plus de recul par rapport aux événements sont en général plus objectifs. L'Histoire est une science humaine qui vise à «l'étude des sociétés dans le temps»<sup>181</sup>, ce qui implique que les historiens étudient l'évolution, les changements qui se produisent dans une société car ils sont éloignés de leur sujet d'étude<sup>182</sup>.

Nous voyons donc que l'Histoire et l'historiographie sont deux sciences qui se complètent, elles évoluent au fil du temps et font naître de nouvelles théories. Néanmoins il convient de constater que l'historiographie est beaucoup plus récente que l'Histoire, qui existe depuis bien longtemps, l'homme s'est pratiquement toujours soucie de raconter et de connaître son passé, même si au début cette démarche n'était pas très scientifique. Au fil du temps l'Histoire est devenue plus critique et a compris l'importance de l'objectivité, ce qui a donné l'Histoire que nous connaissons aujourd'hui. L'historiographie a beaucoup aidé à cette évolution, à ce que l'Histoire devienne plus méthodique grâce à la critique de ses méthodes. Maintenant que l'Histoire et l'historiographie sont des notions que nous avons définies un peu plus clairement, nous allons commencer à parler des sources utilisées pour réaliser notre analyse.

---

<sup>177</sup>: LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p.33-34.

<sup>178</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.17.

<sup>179</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, p.31.

<sup>180</sup>: SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, p.33.

<sup>181</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.9.

<sup>182</sup>: OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p.15.

## **Chapitre II: Les sources primaires**

Nous allons maintenant nous intéresser aux sources que nous avons utilisées pour réaliser notre analyse. Les sources primaires proviennent de la Biblioteca Nacional de España, qui a digitalisé de nombreux ouvrages, ce qui nous a amplement facilité la consultation de nombre d'entre eux. Nos sources sont pour la plupart des livres d'histoire datant du XIX<sup>ème</sup> siècle, c'est-à-dire qu'elles datent de la période d'émancipation ou de quelques années après. Certaines n'ont été publiées qu'au XX<sup>ème</sup> siècle, même si leurs auteurs ont participé à l'Indépendance. Nous pouvons donc nous demander si les points de vue ne varieront pas selon les croyances des auteurs, selon leurs camps pour ceux qui ont participé à la guerre d'Indépendance, et nous devons donc être vigilants quant à l'objectivité des événements relatés. Etant donné que la plupart des documents utilisés ont été écrits peu après la fin du conflit menant à l'Indépendance du Pérou, il est fort probable que les faits soient relatés d'une manière partielle. Il ne faudra pas oublier de contraster les différentes visions que nous trouverons dans nos documents, en général s'opposeront les visions patriotes et royalistes, chacun racontant les mêmes faits avec un point de vue différent.

L'une des principales difficultés rencontrées quant à l'utilisation de nos sources est le fait que bien peu parlent des Indiens. Il a donc fallu vérifier que les témoignages abordaient le rôle des indigènes pendant la guerre d'Indépendance péruvienne. Il a fallu examiner l'époque dont nous parlent nos auteurs, ainsi que la région, afin de vérifier que cela corresponde bien à notre sujet. La plupart du temps les zones géographiques sont mélangées, il y a très peu d'ouvrages qui parlent exclusivement d'un pays car c'est assez compliqué. En effet, étant donné le déroulement des guerres d'Indépendance hispano-américaines, ne raconter que ce qui s'est passé dans une région précise est une opération complexe. Les patriotes aussi bien que les royalistes ne se sont pas consacrés à un seul pays, les armées ont traversé les frontières des différentes Vice-royautés, Bolívar par exemple a contribué aux émancipations des Vice-royautés de Nouvelle-Grenade et du Pérou, mais aussi à celle du Haut-Pérou (Vice-royauté du Río de la Plata). Le vice-roi Abascal (vice-roi du Pérou) a tenté de freiner les avancées patriotes en envoyant des troupes dans la Vice-royauté du Río de la Plata tout en essayant de combattre les indépendantistes du Chili. Ces différenciations ne sont donc pas toujours évidentes, les frontières ne sont pas «claires» puisque le conflit ne s'est pas déroulé que dans un seul pays, et les auteurs racontent en général ce qui s'est passé dans plusieurs régions, comment peut-on parler de l'émancipation péruvienne sans parler de celle du Haut-Pérou ou encore de celles du Chili, de la Nouvelle-Grenade et du Río de la Plata, régions qui ont toutes envoyé des troupes pour aider les indépendantistes péruviens? Malgré cette difficulté, nous nous bornerons dans notre travail à l'Indépendance du Pérou, même s'il nous faudra déborder de temps en temps sur les futurs Etats voisins afin d'avoir une vision un peu plus complète qui nous permettra de mieux comprendre le déroulement des événements. Il est important de remarquer que tous ces documents ont été écrits et publiés par des Blancs, les Indiens ont

donc un rôle des plus secondaires dans tous ces témoignages et ces «récits» historiques. Il est essentiel de préciser que je n'ai trouvé aucun écrit qui aurait été rédigé du point de vue de cette partie de la population, nous pouvons nous demander si l'Histoire a passé sous silence au fil du temps les documents qui pourraient exister (parce qu'ils n'intéressent personne ou parce qu'il n'est pas important pour les élites de divulguer les témoignages de cette partie de la population?) ou s'il n'y en a tout simplement pas.

Il faut également faire la différence entre les ouvrages historiques et les recompilations de documents, Maravall nous explique que dans *Colección de documentos inéditos para la Historia de España*,

«la misma preposición “para” nos advierte ya, muy acertadamente, de la distancia a que la labor de acopio documental queda del auténtico trabajo historiográfico»<sup>183</sup>,

c'est-à-dire que nous devons bien différencier les documents qui nous sont juste «présentés», et les études historiques qui nous proposent leurs conclusions. Nous pouvons aussi constater que certains de nos documents ont été publiés en Espagne bien que le matériel de base soit américain. Les Créoles et les Péninsulaires ont chacun écrit leurs œuvres, et les publications ont été réalisées aussi bien en Amérique qu'en Espagne. Nous tenterons donc de voir si les publications réalisées en Espagne ne sont l'œuvre que des royalistes, et si celles publiées en Amérique ne sont que celles des indépendantistes.

## **1.Ceux qui ont participé aux guerres d'Indépendance**

Nous commencerons donc par parler des auteurs qui ont participé à la guerre d'émancipation du Pérou puisqu'ils nous offrent des témoignages directs de ce qu'ils ont vécu. Nous remarquerons qu'ils sont à la fois témoins et participants puisque nos auteurs se retrouvent en de nombreuses occasions dans les autres récits, mais cette fois en tant qu'acteurs. Il convient de souligner le fait qu'ils sont acteurs, ce qui signifie que leurs ouvrages ne sont que des témoignages et non pas des manuels d'histoire. Les auteurs ne sont pas des historiens, ce qui veut dire qu'il est probable que leurs écrits ne soient pas objectifs, mais plutôt qu'ils résultent de leur point de vue.

a)Les patriotes

-Bernardo O'Higgins

---

<sup>183</sup>: MARAVALL, José Antonio, *Teoría del saber histórico*, Madrid, Revista de Occidente, 1967, p.18.

Nous commencerons par un Libertador, dont la présentation sera brève. Né en 1778 au Chili et mort en 1842 au Pérou, fils d'Ambrosio O'Higgins (gouverneur du Chili et vice-roi du Pérou), il est Directeur Suprême du Chili avant de renoncer et de s'exiler au Pérou. Une fois que San Martín traverse les Andes afin de l'aider à émanciper le pays, les deux hommes vont organiser l'expédition visant à la libération du Pérou. Nous avons comme document une proclamation du Chilien s'adressant aux indigènes péruviens afin de recruter des troupes. C'est une proclamation de 1820 recueillie dans *Pensamiento político de la emancipación (1790-1825), Tomo II*, publié à Caracas, en 1985. Cet ouvrage comprend de nombreux documents officiels qui concernent l'Indépendance. Dans le document qui nous intéresse l'armée arrivée d'Argentine est au Pérou, et afin de s'assurer la victoire, il lui faut le plus de soldats possible. O'Higgins essaye donc de convaincre les aborigènes de se joindre aux patriotes et n'hésite pas pour cela à leur rappeler ce que les Espagnols ont provoqué en arrivant sur le continent. Le Libertador tente de les persuader du bien-fondé de la cause patriote en leur promettant la liberté après l'émancipation. Même s'il est vrai que O'Higgins a de bonnes intentions, nous pouvons affirmer que l'Indépendance va apporter bien peu aux indigènes.

-José Félix Blanco

José Félix Blanco est né et mort à Caracas (1782-1872). C'est un général vénézuélien qui participe aux guerres d'Indépendance et également un historien. Il étudie au séminaire où en plus de la théologie il apprend la philosophie. Il est proclamé prêtre (non sans difficultés, l'Université lui refuse le titre pour avoir été abandonné par ses parents) et s'engage dans l'armée rebelle peu après. Il combat aux côtés du général Francisco de Miranda, et il est aumônier de l'armée. Après la chute de la République il participe à la campagne de Colombie. Il participe également activement à la vie politique et il est même président en 1846. En 1876 il publie à Caracas *Documentos para la historia de la vida pública del Libertador de Colombia, Perú y Bolivia*, une recompilation de documents de quatorze tomes, ces ouvrages ne sont donc pas des témoignages puisqu'il ne raconte pas ce qu'il a vécu, ce ne sont que des documents qu'il a rassemblés. Etant donné sa formation nous pourrions nous demander si son point de vue ne serait pas influencé par la religion, mais son implication dans la lutte pour l'émancipation ne lui laisse pas beaucoup le temps de pratiquer le sacerdoce. Il est réhabilité en tant que prêtre en 1863 après avoir été «renié» parce qu'il est Maçon. A partir de 1855 il commence à rassembler des documents sur l'histoire du Venezuela, finalement ces documents concernent l'Histoire de toute l'Amérique depuis l'époque précolombienne jusqu'en 1830<sup>184</sup>. Son œuvre concerne cependant plus la Vice-royauté de Nouvelle-Grenade que les autres régions.

---

<sup>184</sup>. [http://www.venezuelatuya.com/biografias/blanco\\_jose\\_felix.htm](http://www.venezuelatuya.com/biografias/blanco_jose_felix.htm), consulté le 09/08/2012.

## -Simón Bolívar

Il est inutile de présenter le Libertador vénézuélien. Bolívar nous est maintenant plus que familier, nous ne nous attarderons donc pas sur sa biographie. Né en 1783 à Caracas et mort en 1830 à Santa Marta (Colombie) de tuberculose alors qu'il est sur le point de s'exiler, cette figure de l'émancipation américaine participe aux guerres d'Indépendance sur une grande partie du continent sud-américain. Il commence dans son pays natal puis va dans toute la Vice-royauté de Nouvelle Grenade, avant d'aller aider San Martín au Pérou. Il rencontre d'ailleurs son homologue argentin à Guayaquil en 1822 lors d'une entrevue après laquelle San Martín va se retirer et rentrer à Buenos Aires avant de finalement s'exiler en France où il finira ces jours. Le contenu de cet entretien entre les deux hommes reste encore aujourd'hui un mystère, mais le résultat est que Bolívar reste seul responsable de la libération de l'Amérique du Sud. Il participe également à la libération du Haut Pérou. Il est l'auteur de grands «projets» tels que la guerre à mort ou encore la Grande Colombie. Un de ses principaux lieutenants est le Maréchal de camp Antonio José de Sucre à qui il confie d'importantes missions (la bataille d'Ayacucho, la présidence de la Bolivie, etc). Remarquons que la Bolivie porte son nom en l'honneur du Libertador (Bolivie ou République de Bolívar) et que Chuquisaca a finalement changé de nom pour prendre celui de Sucre. Comme nous pouvons le voir, Simón Bolívar est donc une des principales figures de l'émancipation américaine, nous ne pouvons donc pas ne pas le citer comme source. Nous trouverons de nombreux documents le concernant dans plusieurs de nos ouvrages, en plus des œuvres qui lui sont entièrement consacrées. Celle qui nous intéresse, *Doctrina del Libertador*, publiée à Caracas en 1979, nous présente différents documents écrits par le Libertador (telles que des lettres ou des proclamations), mais nous nous attarderons surtout sur les décrets qu'il a promulgué, et particulièrement ceux qui concernent les Indiens. Il y en a un certain nombre en faveur des autochtones (l'égalité, la distribution de terres) bien que ceux-ci ne soient pas vraiment respectés, les indigènes vont être marginalisés de la société et leurs terres vont leur être volées, nous pouvons donc nous demander si Bolívar voulait réellement aider cette partie de la population ou si ces décrets ont juste servi à montrer sa bonne volonté.

## -Bernardo de Monteagudo

Bernardo de Monteagudo est né en 1789 (l'année de la Révolution Française) à Tucumán (Argentine) et il est mort en 1825 (à la fin de l'Indépendance hispano-américaine). Il étudie à Chuquisaca où il obtient le titre d'avocat. C'est l'un des promoteurs de la révolte de Chuquisaca de 1809, à cause de laquelle il finira en prison pour trahison après la répression menée par Nieto et Goyeneche. En 1810 il réussit à s'échapper et rejoint les patriotes à Potosí, où il se joint à Mariano Moreno et Juan José Castelli. Il dirige ensuite la *Gaceta de Buenos Aires*, et fonde son propre journal *Mártir o Libre*. En 1815 il est banni et part en Europe d'où il ne revient qu'en 1817. San Martín le nomme alors lieutenant colonel de l'Armée des Andes.

Il est l'auteur de l'Acte d'Indépendance du Chili signé par O'Higgins, et il est en faveur de l'abolition du tribut. Il fonde en 1820 *El Censor de la Revolución* à Santiago, et il participe également aux préparatifs de l'expédition qui vise à libérer le Pérou. Une fois à Lima San Martín le nomme Ministre. En 1822 un soulèvement destitue Monteagudo, il part donc à Quito où il finit par collaborer avec Bolívar suite au renoncement du Libertador argentin. En janvier 1825 Bernardo de Monteagudo est assassiné à coups de poignard, mais l'instigateur du crime restera inconnu. Néanmoins, il semblerait que certains proches de Bolívar le croyaient monarchique<sup>185</sup>.

Bernardo de Monteagudo publie en 1809 un "Diálogo entre Atahualpa y Fernando VII en los Campos Eliseos", dans lequel il imagine une conversation qui aurait lieu entre le dernier empereur Inca et le Roi espagnol une fois qu'ils se retrouveraient dans l'autre monde. Ce document a été recueilli dans *Pensamiento político de la emancipación (1790-1825)*, ouvrage publié à Caracas en 1985, et qui regroupe toutes sortes de documents qui concernent la période de l'Indépendance. Dans ce dialogue Atahualpa justifie l'Indépendance car le peuple américain doit retrouver sa liberté et s'émanciper de l'Espagne, tout comme la Péninsule l'avait fait avec les Musulmans. De plus il compare l'invasion française et la colonisation de l'Amérique. Fernando se plaint de l'illégitimité de l'action de Napoléon alors que les Espagnols ont fait la même chose en Amérique, avec de nombreux massacres et l'esclavage en plus. Monteagudo réussit grâce à ce dialogue à diffuser les idées de la révolution qui commence à germer dans l'Amérique espagnole. L'idée de faire se rencontrer les deux souverains des deux nations est une idée assez originale, sous la forme d'un récit Monteagudo défend l'Indépendance américaine et condamne les agissements des Espagnols depuis leur arrivée. Le discours final d'Atahualpa est l'une des premières proclamations indépendantistes.

-José Ildefonso Álvarez de Arenales

José Arenales est le fils du général Juan Antonio Álvarez de Arenales (un indépendantiste). Il est né à Cochabamba (Haut Pérou) en 1798 (mais il est de nationalité argentine) et il est mort à Buenos Aires en 1862. Tout comme son père il a donc participé à la guerre d'Indépendance du Pérou. En 1819 il s'enrôle dans l'armée des Andes et participe à l'expédition qui part du Chili et qui vise à libérer le Pérou, il abandonne donc ses études de géographie et de mathématiques. Il travaille sous les ordres de San Martín et participe aux deux campagnes à la Sierra du Pérou sous les ordres de son père. Il combat également au Haut Pérou, il s'enrôle même dans l'armée de la Bande Orientale pour lutter contre les Brésiliens après l'Indépendance. Il se consacre ensuite à la géographie et rédige même plusieurs ouvrages<sup>186</sup>. Ce militaire argentin arrive jusqu'au grade de colonel. Il participe également

---

<sup>185</sup>: <http://www.elhistoriador.com.ar/biografias/m/monteagudo.php>, consulté le 21/08/2012.

<sup>186</sup>: <http://www.mcnbiografias.com/app-bio/do/show?key=alvarez-de-arenales-jose-ildefonso>, consulté le 09/08/2012.

activement à la vie politique du pays, mais continue sa carrière militaire (par exemple avec la Campaña del Desierto de Rosas).

Juan Antonio Álvarez de Arenales, son père, participe aux guerres pour l'Indépendance américaine, et ce dans plusieurs pays tels que le Haut Pérou, le Pérou ou encore l'Argentine. Il combat entre autre sous les ordres du général Manuel Belgrano.

Dans sa *Memoria histórica sobre las operaciones e incidencias de la División Libertadora, a las órdenes del General Don Juan Antonio Álvarez de Arenales en su segunda campaña a la sierra del Perú, en 1821*, publiée en 1832 à Buenos Aires, il nous raconte les événements auxquels a assistés son père lors de cette guerre d'émancipation. Ce mémoire historique, nous rapporte un témoignage direct de la campagne du Pérou puisqu'il y a lui-même participé, mais nous pouvons aussi mettre en doute la véracité de ces propos puisqu'il y a participé sous les ordres de son père, il est donc probable qu'il cherche à «enjoliver» la situation pour ne pas nuire à la réputation de son père. Il conviendra donc de lire ses écrits avec beaucoup de précautions et garder un œil critique pour ne pas se laisser manipuler et nous faire une fausse idée de la situation. Cependant étant donné l'appartenance de José Arenales à l'armée rebelle, nous avons un témoignage des plus intéressants et décrit par un témoin direct.

-Gerónimo Espejo

C'est un militaire argentin qui participe aux campagnes menées par San Martín au Chili ainsi qu'au Pérou. Né en 1801 à Mendoza et mort en 1889 à Buenos Aires, il participe après l'Indépendance à la guerre contre le Brésil pour la Bande Orientale (Uruguay). Il écrit ses mémoires à propos des campagnes du général San Martín. Dans ses *Apuntes históricos sobre la expedición libertadora del Perú 1820* (publié en 1868 à Buenos Aires), il nous raconte ce qu'il a vécu durant les guerres d'émancipation. Espejo entre dans l'armée des Andes en 1816 alors qu'il n'a que 15 ans et il participe aux grandes batailles telles que Cancha Rayada, Maipú ou encore Chacabuco. Il accompagne même San Martín lors de son entretien avec Bolívar à Guayaquil. Il prend des notes tout au long des différentes campagnes réalisées par l'Armée des Andes, ce matériel lui sert par la suite à rédiger ses chroniques. Il collabore aussi avec des revues ainsi qu'avec des journaux sur l'histoire. Bien après l'Indépendance il s'exile en deux occasions en Bolivie et ensuite au Chili, mais il finit par rentrer en Argentine. Il aide Bartolomé Mitre à écrire l'histoire de San Martín. Il arrive jusqu'au grade de général, il reste donc dans l'armée après l'émancipation mais exerce aussi d'autres charges politiques.

-Manuel Antonio López

Le général Manuel Antonio López nous raconte dans son œuvre publiée à Madrid en 1919 et intitulée *Recuerdos históricos de la guerra de la Independencia Colombia y el Perú (1819-1826)* ce dont il a été témoin lors des guerres émancipatrices, il nous parle de la Nouvelle Grenade, mais aussi du Pérou. Il nous éclaire sur quelques détails comme la composition des différentes armées, mais ne présente pas les Indiens sous leur meilleur jour. C'est un indépendantiste qui a servi sous les ordres de Bolívar et Sucre.

Nous avons commenté les œuvres des acteurs indépendantistes hispano-américains, mais nous allons maintenant parler de deux patriotes européens.

-William Bennet Stevenson

William Bennet Stevenson est né en Angleterre en 1787 mais sa date de décès reste un mystère. C'est un grand voyageur ainsi qu'un peintre qui part pour l'Amérique du Sud en 1804, où il commence par visiter le Chili, mais il est fait prisonnier et envoyé au Cuzco puis à Lima (à cause de la guerre entre la Grande Bretagne et l'Espagne). Il participe aux guerres d'Indépendance en tant que secrétaire (de Thomas Cochrane entre autres), et d'après certaines rumeurs il est également espion. Il écrit ses mémoires sur les campagnes de Cochrane et San Martín au Pérou. Après avoir été témoin des événements qui conduisent à l'Indépendance de l'Amérique espagnole, il rentre en Angleterre en 1824. Il écrit plusieurs volumes qui sont traduits dans plusieurs langues<sup>187</sup>. Nous ne savons donc pas si sa participation est directe puisqu'il n'est pas soldat à proprement parler, il est possible qu'il soit espion, mais ce n'est pas sûr.

Dans les *Memorias de William Bennet Stevenson sobre las campañas de San Martín y Cochrane en el Perú*, publiée à Madrid en 1917, l'Anglais donne son avis quand il raconte, il émet des jugements, il critique les royalistes qui n'hésitent pas à voler les indépendantistes, il nous parle de «vergonzosa expedición»<sup>188</sup>, et il critique durement le comportement des soldats espagnols, comme lorsqu'il nous dit «la insolencia de los soldados españoles»<sup>189</sup>. Nous voyons donc clairement la position de l'auteur qui critique en de nombreuses occasions les Espagnols, il est clairement du côté des indépendantistes. Nous constatons la partialité de Stevenson tout au long de son œuvre, il ne cesse de faire les louanges des patriotes et de blâmer le comportement indigne des Péninsulaires. L'œuvre, très détaillée, nous raconte les conflits auxquels il a plus ou moins assisté au cours de ses années en Amérique, il nous parle non seulement du Pérou, mais aussi du Chili, et nous donne de nombreux détails sur les

---

<sup>187</sup>: [http://www.banrepcultural.org/blaavirtual/exhibiciones/america\\_exotica/biografias/williamstevenson.htm](http://www.banrepcultural.org/blaavirtual/exhibiciones/america_exotica/biografias/williamstevenson.htm), consulté le 09/08/2012.

<sup>188</sup>: STEVENSON, William Bennet, *Memorias de William Bennet Stevenson sobre las campañas de San Martín y Cochrane en el Perú*, Madrid, Editorial-América, 1917, p.50.

<sup>189</sup>: STEVENSON, William Bennet, *Memorias de William Bennet Stevenson...*, p.50.



actuations des différents protagonistes, même s'il prend clairement parti pour les patriotes. Nous le remarquons par exemple quand il nous dit:

“Por tanto, los torrentes de sangre derramados en el Perú desde el 10 de Diciembre de 1821, las privaciones y las desgracias sufridas por esta parte del Nuevo Mundo, la defección de los naturales de la justa causa de su patria, y los servicios prestados por ellos á los jefes españoles, la intervención de un ejército de Colombia para salvar al Perú de un yugo ignominioso, todos estos males tuvieron por causa el buen éxito alcanzado por la división española en la jornada dicha, puesto que sin haber obtenido una victoria decisiva, llenó, sin embargo, el objeto que la había atraído al interior de aquellos parajes.”<sup>190</sup>

Nous remarquons ici sa claire préférence pour les indépendantistes, il condamne les Péninsulaires qui n'ont apporté que mort et souffrance en Amérique, ils l'ont réduite en esclavage, l'ont exploitée dans le seul but de s'enrichir, ils sont cupides. Cependant malgré le point de vue subjectif l'œuvre reste très intéressante aussi bien pour son récit que pour les nombreux détails et les explications donnés. Les informations sont de première main puisque Stevenson est présent lors des émancipations même s'il ne combat pas.

#### -Daniel Florencio O'Leary et Simón Bolívar O'Leary

Daniel Florencio O'Leary est né en 1800 à Dublin (Irlande) et il est mort en 1852 en Colombie. Il arrive en Amérique du Sud en 1818 pour se joindre à la lutte patriote, il combat alors sous les ordres du général José Antonio Páez. O'Leary rencontre le Libertador Bolívar et plus tard il servira même sous ses ordres. Il participe à la guerre d'émancipation de Nouvelle-Grenade, et à de grandes batailles comme celle de Boyacá ou encore Pichincha, il connaît également Antonio José de Sucre. Après la mort de Simón Bolívar (en 1831), le général irlandais part en Jamaïque où il commence à classer ses archives et à rédiger ses mémoires, qui seront plus tard publiées par son fils. Il fait plusieurs voyages en Europe, et exerce plusieurs postes dans l'administration. Il meurt d'apoplexie à Bogotá<sup>191</sup>.

Les mémoires du général O'Leary ont été publiées par son fils (Simón Bolívar O'Leary) et ce sont des mémoires assez intéressantes puisqu'elles recompilent de nombreux documents dans une vingtaine de tomes. Les *Memorias del General O'Leary* (publiés en 1881 dans la capitale vénézuélienne) sont très longues, elles nous parlent en détail des événements qui se sont déroulés pendant les guerres émancipatrices, mais étant donné qu'elles ont été publiées par un fils de patriote, le point de vue est donc orienté de façon à ce que les Espagnols soient présentés comme les “méchants”, les envahisseurs qui tuent et massacrent les indépendantistes dans le but de conserver des terres qui ne sont pas à eux. Les patriotes sont couverts d'éloges, décrits comme des héros qui se battent pour la juste cause, leur patrie. Nous avons de nombreux témoignages directs qui racontent leurs expériences sur le champ de

---

<sup>190</sup>: STEVENSON, William Bennet, *Memorias de William Bennet Stevenson...*, p.176.

<sup>191</sup>: <http://www.gluu.org/proceres%20masones/Daniel%20Florencio%20O%27Leary.htm>, consulté le 10/08/2012.

bataille et qui cherchent à provoquer l'admiration des lecteurs, ce qui explique l'exagération qui est parfois présente. Il est cependant dommage que O'Leary ait essentiellement participé à l'émancipation de la Nouvelle-Grenade car ces documents sont des plus intéressants. Ces mémoires sont composés de nombreux documents détaillant les événements qui nous intéressent, mais malheureusement peu de ceux-ci concernent le Pérou, et encore moins les Indiens. Il y a, entre autre, de nombreuses lettres, comme celles du Libertador Simón Bolívar.

## b) Les royalistes

-Andrés García Camba

García Camba est un militaire espagnol qui a participé aux guerres d'Indépendance dans le camp royaliste. Nous avons un témoignage direct mais cette fois c'est un «vaincu» qui nous raconte son expérience sur le champ de bataille américain. Nous aurons donc un point de vue un peu différent, qui nous expliquera comment les royalistes ont vécu ce conflit, mais aussi comment il s'est déroulé pour eux. En effet les indépendantistes nous racontent ce qui se déroule mais de leur côté, mais il est indispensable d'avoir les deux visions, car cela nous permettra de contraster nos informations ainsi que de voir quelles sont les différences de position et d'agissement entre les deux camps qui s'opposent. Il est indispensable d'avoir les deux versions, celle des vainqueurs ainsi que celle des vaincus, afin de bien comprendre ce qui s'est passé, car ce sont souvent les vainqueurs qui écrivent l'Histoire par la suite et il se peut qu'ils «omettent» certains détails.

Andrés García Camba est né et est mort en Espagne (1793-1861), c'est aussi un homme politique en plus d'être un militaire. Il écrit ses mémoires sur la guerre d'Indépendance du Pérou. Avant de combattre sur le sol américain, il lutte contre l'invasion française de la Péninsule, et il débarque en Amérique en 1815 avec l'expédition conduite par Pablo Morillo, il combat au Haut Pérou ainsi qu'au Pérou sous les ordres du vice-roi José de la Serna. Mais le général critique durement les actions, qu'il considère trop passives, du vice-roi Joaquín de la Pezuela, García Camba participe donc à la mutinerie de Aznapuquio (qui a lieu en 1821) lors de laquelle les gradés de l'armée espagnole se rebellent dans le but de destituer Pezuela et de nommer La Serna à sa place. Il participe à de nombreuses batailles au Pérou, ce qui inclut celle d'Ayacucho, durant laquelle il est fait prisonnier, mais il a déjà publié quelques travaux avant. En 1825 il exerce plusieurs fonctions militaires aux Philippines. En 1835 il rentre en Espagne où il est chargé de quelques postes politiques tels que Ministre quand Espartero arrive au pouvoir<sup>192</sup>.

Dans ses *Apuntes para la historia de la revolución del Perú, sacados de los trabajos del Estado-Mayor del ejército de operaciones* (publié en 1824 à Lima), il nous raconte son expérience militaire au Pérou durant les années de la guerre d'Indépendance. Il nous donne

---

<sup>192</sup>: <http://www.mcmbiografias.com/app-bio/do/show?key=garcia-camba-buenaventura-andres>, consulté le 10/08/2012.

son opinion sur ce qu'il a vécu, ce qu'il pense des participants, faisant l'éloge des royalistes et leurs alliés et méprisant les indépendantistes. Dans ce travail, l'auteur nous donne son avis et émet en de nombreuses occasions des jugements de valeur, dévalorisant ses ennemis et présentant ses alliés comme des héros.

Les *Memorias del general García Camba para la historia de las armas españolas en el Perú 1809-1821*, sont une œuvre des plus intéressantes puisque le général a participé aux guerres d'émancipation. Publiés en 1916 dans la capitale espagnole, ces mémoires nous racontent avec beaucoup de détail le déroulement des différentes batailles qui ont mené à la victoire finale des patriotes. En certaines occasions il parle de lui à la troisième personne, comme s'il n'était que le narrateur sans être le protagoniste. Le général espagnol ne nous raconte pas seulement l'histoire du Pérou, mais il nous parle aussi du Río de la Plata, étant donné que l'histoire des Indépendances de l'Amérique du Sud est assez liée, il est généralement difficile de ne parler que d'un seul pays sans commenter les faits passés dans un autre Etat. García Camba recueille et nous retranscrit également quelques documents d'époque, comme par exemple des lettres. Nous avons dans cet ouvrage une certaine partialité de l'auteur qui ressort, les royalistes sont bien évidemment mis en avant alors que les patriotes sont généralement méprisés. Pour avoir vécu en personne ce qu'il nous raconte, il est vrai qu'il est difficile de raconter les faits sans laisser transparaître son opinion personnelle. Le deuxième tome de ses mémoires nous relate les faits qui se sont déroulés entre 1822 et 1825, autrement dit la fin de la guerre. Ces deux mémoires sont des récits chronologiques puisque l'auteur nous raconte les événements année par année. Il y a des références à d'autres documents de l'époque, comme des livres d'histoire ou encore des discours prononcés. Le manque d'objectivité est assez flagrant, il condamne les agissements des patriotes mais pas ceux des Péninsulaires. Néanmoins c'est un ouvrage très intéressant qui nous permet de connaître le point de vue espagnol sur la guerre du Pérou.

## **2.Ceux qui n'ont pas de participation directe**

Nous allons maintenant commenter les œuvres de ceux qui n'ont pas participé à l'Indépendance péruvienne, bien que certains soient des contemporains. Ils ne font donc que raconter le déroulement de l'émancipation selon les témoignages qu'ils ont lu, sans y avoir pris part.

### **a)Les Américains**

-José Domingo Díaz et León Amarita

José Domingo Díaz est né à Caracas en 1772 et est mort à Madrid en 1834. C'est un médecin, un journaliste, un chroniqueur, un homme politique ainsi qu'un historien vénézuélien. Il a une licence en philosophie et un doctorat de médecin chirurgien, il fait également quelques traductions, dont celle de ce document. Il fait un bref séjour en Espagne afin de perfectionner ses connaissances médicales, et de retour en Amérique il dirigera la *Gazeta de Caracas* ainsi que le *Semanario de Caracas*. C'est un royaliste, et il s'oppose donc à l'Indépendance du Venezuela, il s'exile même au Curaçao en 1813 quand Bolívar arrive au pouvoir, durant cette période il écrit des articles contre les indépendantistes. Plus tard il sera secrétaire de Gouvernement, et recevra l'ordre Chevalier d'Isabel la Catholique pour ses services rendus à la Couronne espagnole. Il est secrétaire du général Pablo Morillo, grâce à cette fonction il entre en possession de certains documents de Simón Bolívar, documents qui sont brûlés par la suite. En 1821 il s'exile à Puerto Rico et de là part pour l'Espagne alors que le Venezuela proclame son Indépendance, il finira ses jours dans la métropole<sup>193</sup>.

On sait peu de choses sur León Amarita, il a vécu dans la première moitié du XIXème siècle, c'est un éditeur et imprimeur espagnol. C'est un libéral modéré qui fonde plusieurs journaux, *El Censor* (qui a beaucoup de succès pendant le Trienio Liberal), et *El Periódico de las Damas* (une revue de mode). C'est également un *afrancesado*.

Les *Cartas al Sr. Abate De Pradt, por un indígena del la América del Sur*, publiées en 1819 dans la capitale vénézuélienne puis en 1829 à Madrid et écrites par un indigène, sont adressées à l'abbé de Pradt, dont nous parlerons plus en détail un peu plus loin. Cette œuvre comprend un avant-propos du traducteur, un de l'auteur, huit lettres (rédigées à L'Orient en 1817, ainsi que leurs notes) et également un manifeste du Venezuela adressé à l'Europe. Ces lettres défendent l'Espagne, l'auteur vise à montrer que la Péninsule a des droits légitimes sur l'Amérique, et que les rebelles ne sont que des traîtres à leur patrie. Rappelons que ces lettres sont publiées pendant la guerre, c'est-à-dire que l'on ne sait pas encore comment va finir ce conflit. L'auteur prétend nous exposer la vérité des événements, ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, il prétend à la véracité de ce qu'il dit, car il est «imparcial y estranero»<sup>194</sup>. Selon lui les colonies américaines ne sont pas en condition de devenir indépendantes, c'est-à-dire qu'elles ont encore besoin de la métropole. L'auteur défend donc clairement l'Espagne et dénonce l'attitude des indépendantistes.

-Felipe Larrazábal

Felipe Larrazábal est né à Caracas en 1816, c'est un musicien, un avocat, un journaliste ainsi qu'un homme politique. Il s'exile en Espagne pendant la guerre d'Indépendance et il n'est de retour qu'en 1830. C'est un libéral et un fervent défenseur de la

---

<sup>193</sup>: [http://200.2.12.132/SVI/prensainde/index.php?option=com\\_content&task=view&id=129&Itemid=](http://200.2.12.132/SVI/prensainde/index.php?option=com_content&task=view&id=129&Itemid=), consulté le 18/08/2012.

<sup>194</sup>: DÍAZ, José Domingo, AMARITA, León, *Cartas al Sr. Abate De Pradt, por un indígena del la América del Sur, traducidas del francés al castellano...*, Madrid, Imprenta del Editor, 1829, en la advertencia del autor.

liberté de la presse, il va jusqu'à fonder son propre journal, il lutte également pour l'abolition de l'esclavage et de la peine de mort. Il est gouverneur ainsi que député, et professeur à l'Université. Suite à quelques divergences d'opinion il part à New York, d'où il embarque pour la France, mais son bateau fait naufrage et il meurt en 1873, ce qui provoque la perte de manuscrits (de Bolívar) qu'il avait en sa possession<sup>195</sup>.

Larrazábal réunit dans son ouvrage (*La vida y correspondencia general del Libertador Simón Bolívar enriquecida con la inserción de los manifiestos, mensajes, exposiciones, proclamas, & & publicados por el héroe colombiano desde 1810 hasta 1830*), de nombreux écrits sur le Libertador Simón Bolívar, qui concernent donc plus la Vice-royauté de Nouvelle-Grenade que la zone qui nous intéresse, bien que le Pérou soit lui aussi présent dans cette œuvre. Cette œuvre est publiée à New York en 1878 et regroupe donc de nombreuses lettres écrites par Bolívar, ainsi que de nombreux autres documents officiels, comme des décrets ou encore des proclamations. Dans cet ouvrage l'auteur prétend faire une biographie du Libertador, il nous raconte la vie de Bolívar depuis sa naissance jusqu'à sa mort, dans l'ordre chronologique. L'auteur se base sur les lettres du Vénézuélien, et ne manque pas de nous montrer l'admiration qu'il lui porte.

-Carlos Calvo

Carlos Calvo est né en 1822 à Montevideo et est mort à Paris en 1906. Il est diplomate et historien. Élevé en Argentine, dans la capitale, il y fait ses études de Droit. Il est membre de la Real Academia de Historia espagnole, il publie plusieurs ouvrages de droit, mais aussi d'histoire, en espagnol comme en français.

Dans son ouvrage qui recompile de nombreux documents sur l'histoire de l'Amérique latine depuis la fin du XV<sup>ème</sup> siècle jusqu'à l'époque contemporaine, l'auteur, Carlos Calvo, nous fait part de nombreuses lettres écrites par des participants de la guerre d'Indépendance, ce sont donc des témoignages directs qu'il nous propose. Cette recompilation est publiée à peine quarante ans après l'émancipation, on peut penser que l'auteur n'a peut-être pas le recul nécessaire pour juger des événements. Il nous parle de tout le continent latino-américain. Les deux ouvrages qu'il nous propose, *Colección histórica completa de los tratados* (publié en 1825 et qui comporte dix volumes), ainsi que *Anales históricos de la revolución de la América Latina* (publié en 1824), se centrent essentiellement sur la Vice-royauté du Río de la Plata, bien qu'ils fassent tout de même allusion au Pérou. En la *Colección de tratados*, l'auteur vise à l'impartialité, il veut nous raconter l'Histoire de l'Amérique objectivement. Il veut réaliser un travail tel un véritable historien, et se défend des accusations selon lesquelles les historiens américains sont partiaux et critiquent l'Espagne pour son rôle de métropole. Calvo ne veut pas faire une œuvre en faveur de l'Espagne ou des colonies, il se veut totalement objectif. Il nous explique que, en tant que fils d'Espagnol il ne pourrait contribuer

---

<sup>195</sup>: [http://www.venezuelatuya.com/biografias/felipe\\_larrazabal.htm](http://www.venezuelatuya.com/biografias/felipe_larrazabal.htm), consulté le 19/08/2012.

au discrédit de la Péninsule, mais en tant qu'Américain il ne peut pas non plus dédaigner les pays hispano-américains pour leur Indépendance. C'est donc avec un réel désir d'impartialité que Carlos Calvo se propose de nous «raconter» l'histoire américaine. Il veut se justifier des accusations de critique à la mère patrie souffertes par les historiens américains. Dans ses annales, il tente de réhabiliter l'Amérique aux yeux des européens, et ce travail est réalisé grâce à de nombreuses investigations. Son but est apparemment atteint puisque les lecteurs sont convaincus, et l'image de l'Amérique s'améliore. De plus Calvo est également allé en Espagne afin de compléter ses recherches. Celle-ci a d'ailleurs pleinement collaboré afin de faciliter à l'auteur tous les documents dont il avait besoin, ce dont il la remercie. L'auteur, par région et par ordre chronologique (autant que faire ce peut), va donc nous raconter l'histoire américaine. Nous remarquons que Carlos Calvo vise à être un véritable historien, objectif et qui ne se laisse pas influencer par ses opinions personnelles. Nous constatons également qu'il tente de résoudre les différends qui existent entre Espagnols et Américains.

-Miguel Luis Amunánegui

Amunánegui est né en 1828 à Santiago (du Chili) et y est mort en 1888. Il est historien et également homme politique. C'est un professeur affilié au parti libéral qui publie quelques articles historiques dans une revue ainsi que plusieurs ouvrages, dont un glorifiant la souveraineté du Chili. Il combat l'analphabétisme, et sera même député et ministre (de l'Intérieur, de l'Education et des Relations Extérieures) en diverses occasions, il est en faveur de la laïcité de l'Etat et aussi pour que les femmes puissent accéder à l'Université et obtenir des diplômes, au même titre que les hommes. Il meurt de pneumonie<sup>196</sup>. Miguel Luis Amunánegui nous livre un ouvrage dédié au héros de l'Indépendance chilienne *Camilo Henríquez* (publié en 1889 à Santiago). Dans les passages qui nous intéressent, l'historien explique pourquoi les Indiens ont de bonnes raisons pour s'allier aux rebelles, même si tous ne l'ont pas fait. L'auteur chilien nous fait donc une biographie de Henríquez.

-Saturnino Vergara et Miguel Leonidas Scarpetta

Leonidas Scarpetta est né en 1828 et est mort en 1893. Saturnino Vergara est mort en 1893 mais nous ne savons pas quand il est né. Ils ont publié plusieurs livres ensemble. Dans leur *Diccionario biográfico de los campeones de la libertad de Nueva Granada, Venezuela, Ecuador i Perú: que comprende sus servicios, hazañas i virtudes* (publié à Bogotá en 1879), les deux auteurs se sont proposés un but très précis: faire une rapide biographie de la plupart des patriotes qui ont participé aux guerres émancipatrices. Leur propos est donc clairement de

---

<sup>196</sup>: <http://www.uchile.cl/portal/presentacion/historia/grandes-figuras/otras-figuras-ilustres/8012/miguel-luis-amunategui> et <http://www.memoriachilena.cl/temas/dest.asp?id=intelectualesmigueluisamunategui>, consultés le 10/08/2012.

faire une œuvre sur les patriotes, et le point de vue est donc orienté dans cette direction, ils mettent en avant les prouesses réalisées par les indépendantistes pendant la guerre, ils les montrent courageux et vaillants, qui n'hésitent pas à se sacrifier pour leur cause. L'objectivité n'est donc là non plus pas très présente. Mais il est vrai que c'est une idée originale et assez pratique qui permet de se retrouver dans le «chaos» des guerres émancipatrices, nous avons un rappel clair et organisé de qui est qui et de où a combattu chaque participant, c'est un ouvrage de référence très pratique et utile.

-Gonzalo Búlnes

Gonzalo Búlnes est un historien et un homme politique libéral chilien, il est né et mort à Santiago (1851-1936) et c'est le fils du président Manuel Bulnes Prieto. Ses travaux historiographiques sont centrés sur l'histoire militaire du Chili même s'ils englobent toute l'histoire sud-américaine. Son voyage en Europe à la fin de ses études lui aurait donné goût à l'histoire. Il prend part à la vie politique en rentrant au Chili et il sera même ambassadeur<sup>197</sup>. Búlnes est un historien, son œuvre devrait donc être objective et être un «vrai» manuel d'histoire, mais il convient tout de même de remarquer que l'Indépendance est encore récente à son époque. Dans les deux ouvrages qui nous intéressent, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)* (deux tomes publiés en 1887 et 1888 à Santiago), et *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)* (publié en 1897 dans la capitale chilienne), l'auteur nous parle des différentes campagnes organisées par les Vice-royautés voisines (Nouvelle Grenade et Río de la Plata) afin de libérer le Pérou. Comme nous pouvons le remarquer les deux ouvrages se suivent et se complètent. La *Historia de la expedición libertadora del Perú* commence par une note adressée à Victoria Subercaseaux de Vicuña Mackenna, la femme de Benjamín Vicuña Mackenna, un historien chilien mort l'année précédant la publication de l'ouvrage. Comme l'indique le titre, l'ouvrage va se centrer sur les efforts faits par le Chili ainsi que le Río de la Plata pour libérer le Pérou. Rappelons que l'Indépendance du Pérou s'est faite de l'extérieur, et non de l'intérieur contrairement à la plupart des autres régions, le Río de la Plata a longuement tenté d'atteindre le Pérou par le Haut Pérou, jusqu'à ce que San Martín décide de passer par le Chili. Bulnes va donc nous relater les événements qui mènent à l'organisation de cette expédition, en commençant par nous parler de San Martín ainsi que du rôle de O'Higgins. *Las Últimas campañas* est donc la suite, l'œuvre commence quand San Martín part du Pérou, pour laisser la place à Bolívar, et elle finit avec la bataille d' Ayacucho.

-Juan Manuel Espora

---

<sup>197</sup>: [http://www.memoriachilena.cl/temas/index.asp?id\\_ut=laguerradelpacifico%281911-1919%29:gonzalobulnespinto](http://www.memoriachilena.cl/temas/index.asp?id_ut=laguerradelpacifico%281911-1919%29:gonzalobulnespinto), consulté le 10/08/2012.

Juan Manuel Espora est né en 1862 ou en 1861, et il est mort en 1907 à Buenos Aires. Le lieutenant nous livre lui aussi un récit historique dans son œuvre *Episodios nacionales* (publié en 1889 dans la capitale argentine), il nous raconte les guerres émancipatrices de son point de vue, pas très impartial d'ailleurs, il a une certaine tendance à dénigrer les Espagnols et leur comportement, particulièrement sur le champ de bataille où il les décrit comme des lâches et de piètres guerriers. Nous sommes une fois de plus devant un témoignage indirect, mais la vision que nous avons est une vision patriote et nous le voyons clairement tout au long du récit. Le seul inconvénient c'est qu'Espora parle surtout du Haut Pérou et bien moins du Pérou, ce qui explique que cet ouvrage ne nous ait pas été d'une grande utilité malgré qu'il soit plutôt intéressant. Il nous raconte également la guerre d'indépendance du Río de la Plata, à laquelle son grand-père a participé. Cet ouvrage est dédié à tous ceux qui ont participé à l'émancipation sud-américaine, et qui ont malheureusement été oubliés. Espora rend hommage à ceux qui sont morts pour leur patrie.

-Manuel J. Calle

Manuel J. Calle est un journaliste équatorien né à Cuenca en 1866 et mort à Guayaquil en 1918. Il travaille dans plusieurs journaux de sa ville natale avant de finalement aller à Guayaquil en 1891 où, en plus de son travail dans le journal *Diario de Avisos*, il participe à la révolution libérale. Il fonde ensuite à Quito plusieurs journaux (*El Correo Nacional*, *La Semana Literaria*, *El Nuevo Régimen*, et *La Revista de Quito*). Il a à son actif de nombreux écrits, et pas seulement des articles, il réalise également des reportages historiques et *costumbristas*, on lui confie aussi quelques postes dans l'administration publique et en 1909 on lui octroie La Pluma de Oro. C'est un journaliste très réputé pour son impartialité ainsi que son objectivité<sup>198</sup>. Étant donné la profession de notre auteur ainsi que la date un peu plus tardive de rédaction, nous pouvons supposer que c'est un ouvrage plutôt objectif, même s'il est vrai que nous trouvons tout de même quelques jugements quant aux agissements des Péninsulaires, mais rappelons que l'histoire est écrite par les vainqueurs.

Manuel J. Calle nous offre notre premier livre d'histoire puisque c'est le premier ouvrage dont nous disposons à avoir été publié au XXème siècle. Imprimées à Madrid en 1905, les *Leyendas del tiempo heroico: episodios de la Guerra de la Independencia americana* retracent les faits qui nous intéressent, c'est-à-dire l'Indépendance hispano-américaine, mais il nous raconte évidemment les événements qui se sont déroulés sur tout le continent. Étant donné la date de publication, c'est l'un des ouvrages les plus objectifs dont nous disposons puisqu'il a le recul nécessaire à tout bon historien, bien qu'il ait été rédigé dans un but patriotique. Remarquons le titre, qui nous parle de légendes, ce qui nous indique que ce n'est pas un «vrai» manuel d'Histoire. Ce livre est en réalité destiné aux enfants, afin d'éveiller leur curiosité, pour qu'ils aient envie d'en apprendre plus sur l'émancipation une fois plus grands. Cet ouvrage se présente donc sous la forme d'un récit, comme si ce n'était

---

<sup>198</sup>: <http://www.biografiasyvidas.com/biografia/c/calle.htm>, consulté le 18/08/2012.



qu'un simple roman. L'auteur se rend bien compte que l'Indépendance est un thème qui a été traité de très nombreuses fois, les historiens qui ont écrit à son sujet ne se comptent plus, et il existe également un grand nombre de mémoires rédigés par ceux qui ont participé à ce grand événement. C'est pour cela qu'il se propose de nous présenter des «hilachas»<sup>199</sup> comme il le dit lui-même. Il vise à expliquer les faits en général, et non la totalité, c'est pour cela qu'il manque certains événements considérés comme importants. C'est dans un but patriotique qu'il rédige ce livre de lecture infantile, Calle pense que connaître les héros de l'Indépendance fait parti de l'éducation, et que c'est indispensable. Selon l'auteur, il est essentiel que les enfants connaissent l'histoire de l'émancipation.

## b)Les Espagnols

-Bernardino Ruiz

Dans son œuvre *El Pensador del Perú* (publié en 1815 à Lima), Bernardino Ruiz nous offre une réflexion sur les événements qui se déroulent en Amérique, il nous donne son avis sur ce qui se passe, et nous nous rendons très vite compte de la partialité de ce que nous lisons, il donne son opinion sur cette guerre, mais en se mettant clairement du côté des Péninsulaires, il juge les agissements des protagonistes, la révolte dont sont victimes les Espagnols est outrageante, il est clairement loyal à la Couronne espagnole et ne semble pas comprendre pourquoi et comment on peut se rebeller ainsi contre son Roi. Cependant nous n'avons pas là qu'un simple avis de l'auteur, il recompile aussi un certain nombre de documents, comme par exemple des lettres. C'est un ouvrage qui a été publié alors que les guerres d'émancipation ne sont pas encore finies.

-José Canga Argüelles

José Canga Argüelles est né en 1770 à Oviedo, il meurt en 1842 à Madrid, c'est donc un homme politique espagnol, ainsi qu'un économiste. Il étudie le droit ainsi que la religion, et il traduit quelques œuvres du grec. Il participe à la guerre d'Indépendance espagnole en formant parti de la Junte Suprême de Valence, il a plusieurs postes politiques (député, ministre, secrétaire du Roi). Ses divergences d'opinion avec le régime (de Fernando VII) l'envoient en prison à Peñíscola pour huit ans, mais il finit par être libéré en 1820. En 1823 il part en exil à Londres, quand les absolutistes mettent fin au Trienio Liberal, où est d'ailleurs publié le document qui nous intéresse. Dans la capitale anglaise l'auteur fonde son propre journal. José Canga Argüelles fait parti de plusieurs Sociedades Económicas de Amigos del País (celles de Madrid, Murcia ou encore Oviedo) ainsi que de l'Académie d'Histoire. Il est

---

<sup>199</sup>: CALLE, Manuel J., *Leyendas del tiempo heroico: episodios de la Guerra de la Independencia americana*, Madrid, Editorial-América, 1905, p.7.

nommé Chevalier de l'Ordre de Carlos III, et obtient également la Fleur de Lys française, et Isabel II lui octroie le titre de Comte de Canga Argüelles à titre posthume. Sa bibliographie est assez étendue, il écrit beaucoup tout au long de sa vie, particulièrement sur l'économie et l'histoire<sup>200</sup>. Nous savons donc qu'il est libéral, ce qui lui vaut des problèmes avec la monarchie d'ailleurs, il doit même s'exiler après avoir été emprisonné. Nous pouvons donc dire que sa position politique influence sa plume. La *Breve respuesta* dont nous disposons a été rédigée et publiée à Londres en 1829 afin de reconnaître l'Indépendance des colonies espagnoles d'Amérique.

-Sebastián Lorente Ibáñez

Sebastián Lorente est un espagnol né en Murcie (1813) et mort à Lima en 1884. C'est un théologien, un philosophe, un historien ainsi qu'un médecin. Il s'inscrit par erreur en médecine, et c'est ainsi qu'il doit suivre les cours de lettres et de science. Il part au Pérou en 1842 suite à quelques problèmes avec des conservateurs, et il commence sa carrière dans l'enseignement. Lorente travaillera toute sa vie pour améliorer l'éducation au Pérou où il réalise de nombreuses réformes et va jusqu'à incorporer de nouvelles matières, il crée même un collège à Huancayo. Il enseigne également à l'Université où il devient doyen. C'est lui qui introduit l'apprentissage de la civilisation péruvienne et de ce fait c'est l'un des plus grands innovateurs dans le domaine de l'enseignement, il a contribué aux grands changements de l'éducation péruvienne. Il a également écrit quelques ouvrages d'histoire<sup>201</sup>.

Nous allons ici commenter quelques unes de ses œuvres, *Historia del Perú desde la proclamación de la Independencia*, ainsi que *Historia del Perú bajo los Borbones*, toutes les deux publiées dans la capitale péruvienne en 1876 et 1871 respectivement. Ces travaux sont assez intéressants étant donné son engagement dans l'enseignement. Les avancées qu'il a réussi dans l'enseignement péruvien sont des plus modernes et révolutionnaires pour l'époque. Ses écrits nous dévoilent son penchant pour le régime espagnol (les Bourbons), mais aussi pour le Pérou, et plus généralement pour l'Indépendance des colonies américaines. Selon Lorente l'émancipation est inévitable et justifiée. L'auteur ne semble pas opposé à la monarchie espagnole, il est très respectueux envers celle-ci, bien qu'il nous montre clairement qu'il est en faveur du Pérou et de son Indépendance.

-*Reflexiones en contestación al artículo comunicado inserto en El Universal número 169: o sea la que se dice resolución de las cuestiones sobre América, propuestas por Don Valentín Ortigosa en 1813, reimpresas en el propio periódico núm. 157*

---

<sup>200</sup>: [http://el.tesorodeoviedo.es/index.php?title=Jos%C3%A9\\_Canga\\_Arg%C3%BCelles](http://el.tesorodeoviedo.es/index.php?title=Jos%C3%A9_Canga_Arg%C3%BCelles), consulté le 10/08/2012.

<sup>201</sup>: [http://www.alcantarilla.es/alcantarilla/Sabio\\_Lorente.aspx?AspxAutoDetectCookieSupport=1](http://www.alcantarilla.es/alcantarilla/Sabio_Lorente.aspx?AspxAutoDetectCookieSupport=1) et <http://www.reporterodelahistoria.com/2007/11/nota-de-prensa-conversatorio-sebastin.html>, consultés le 10/08/2012.

Dans cette œuvre publiée à Madrid en 1821 et dont l'auteur nous est inconnu, nous avons une réflexion sur le rôle joué par les Indiens en Amérique pendant la guerre émancipatrice, il nous parle de comment sont vus les indigènes. C'est une vision clairement royaliste, donc sûrement écrite par un Espagnol, les indépendantistes sont méprisés, rabaissés. Cependant il semblerait que l'auteur soit plutôt un «ami» des Indiens, les indigènes lui font de la peine, le fait qu'ils soient considérés comme inutiles ne lui paraît pas juste, surtout qu'ensuite ils défendent la Couronne, ce qui est un peu contradictoire. Il semblerait que notre auteur soit un fervent défenseur des Indiens qu'il ne considère pas comme stupides, mais tout à fait capables de se débrouiller seuls. C'est une réflexion assez intéressante sur comment sont utilisés les aborigènes par les Espagnols, la vision change selon ce qu'ils attendent d'eux, d'abord ils veulent les faire travailler, et donc ce sont des êtres incapables de s'organiser, et quand il faut combattre pour défendre le territoire espagnol, ils sont tout à fait aptes à se faire tuer pour la métropole.

-José Coroleu

José Coroleu e Inglada est un homme politique et un historien né en 1839 et mort en 1895 à Barcelone. Il étudie le droit et vit quelques temps à Paris. En 1872 il obtient le diplôme d'avocat mais il n'exercera jamais, cependant il écrit plusieurs ouvrages historiques dans lesquels l'influence du droit est flagrante. Il est membre de la Real Academia Española de la Historia, ce qui pourrait nous laisser croire que ces ouvrages sont objectifs et impartiaux, cependant comme nous l'avons déjà vu, dans son histoire américaine, *América: historia de su colonización, dominación e independencia*, il prend clairement parti pour l'Espagne, il défend les agissements de la Couronne espagnole sur le continent américain. José Coroleu collabore également dans divers journaux et revues espagnols<sup>202</sup>.

L'ouvrage de José Coroleu (*América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, publié à Barcelone en 1896) devrait nous apporter un point de vue assez objectif étant donné le recul par rapport aux événements. Nous nous trouvons devant une histoire très large puisque l'auteur nous parle non seulement de la période qui nous intéresse, c'est-à-dire l'Indépendance, mais il commence à nous raconter l'histoire américaine depuis l'arrivée des Espagnols sur le continent, c'est pourquoi nous ne nous intéresserons qu'au quatrième et dernier volume. Il nous raconte les faits qui se sont déroulés dans toute l'Amérique avec beaucoup de détails, c'est un écrit précis et développé. Néanmoins en certaines occasions nous pouvons nous demander si José Coroleu ne prend pas parti, par exemple quand il nous raconte la révolte du Cuzco, à la fin nous avons l'impression qu'il juge les agissements des révolutionnaires, c'est comme si tous les événements étaient de leur

---

<sup>202</sup>: Francisco de BOFARULL, "Necrología. José Coroleu é Inglada, correspondiente de la Real Academia de la Historia y de número de la de Bellas Letras de Barcelona", 2 de abril de 1897, Barcelona, in [www.cervantesvirtual.com/.../necrologa---jos-coroleu-e-inglada-0/](http://www.cervantesvirtual.com/.../necrologa---jos-coroleu-e-inglada-0/), consulté le 10/08/2012.

faute. Mais c'est un ouvrage, ou plutôt des ouvrages puisqu'il y a quatre tomes, des plus intéressants par les nombreux détails donnés, il raconte avec minutie chaque épisode de l'histoire. Il est cependant dommage que sur les quatre volumes seulement l'un d'entre eux nous intéresse pour ce travail puisque c'est le seul qui développe la période de l'émancipation au Pérou.

### c) Les Européens

#### -Dominique de Pradt

Dominique de Pradt est né en 1759 et est mort en 1837, c'est un abbé français. Il a été ambassadeur ainsi qu'aumônier de Napoléon, qui le nomme évêque et baron. Il s'exile plusieurs fois en raison des guerres. Proches des royalistes français, il va cependant effectuer un changement brutal dans sa pensée politique en devenant plus libéral, conduite qu'il reprouvera sur son lit de mort<sup>203</sup>.

Dans son ouvrage *De las colonias, y de la revolución actual de la América*, Dominique de Pradt nous expose ses théories quant aux causes qui ont poussé l'Amérique à se révolter pour son Indépendance. C'est le premier ouvrage dont nous disposons qui a été publié en France, à Bordeaux pour être plus exact, et alors que l'émancipation de l'Amérique espagnole n'est pas encore finie puisqu'il a été publié en 1817. L'œuvre conjecture sur les causes de l'Indépendance américaine, pas seulement des colonies espagnoles, mais de tout le continent, aussi bien des colonies anglaises que portugaises. Étant donnée la date de publication (le processus d'émancipation n'est pas encore fini), le récit n'est pas très objectif. En effet, non seulement l'auteur n'a pas le recul nécessaire pour pouvoir nous raconter objectivement les faits, mais en plus il prend clairement parti pour les indépendantistes. L'auteur lui-même ne sait pas comment va finir cette guerre civile qui se déroule sur le territoire espagnol, même si les résultats du conflit qui a mené les treize colonies à leur Indépendance donnent des indices sur le dénouement possible du conflit. Selon Pradt ces guerres pour la liberté sont dues à la proportion de population, c'est-à-dire aux différentes races qui peuplent les colonies américaines. Quand les indigènes sont plus nombreux que les colons la métropole est nécessaire à leur sécurité, mais ensuite, une fois qu'ils se sont étendus, ils peuvent se défendre et s'organiser sans la Mère Patrie, et c'est à ce moment-là que naît le conflit. Ce sont là des conjectures intéressantes et qui semblent plutôt vraisemblables, surtout quand on connaît le reste de l'histoire.

*Des Colonies et de la Révolution actuelle de l'Amérique* est un des ouvrages que Marie-Cécile Benassy-Berling commente dans son article de *Caravelle*. Cet ouvrage publié en 1817 permet à l'Amérique d'être l'actualité de l'époque, il a beaucoup de succès (il est traduit assez rapidement à l'espagnol), même si les critiques ne se font pas attendre, en particulier parce que Dominique de Pradt parle de l'Amérique sans jamais y être allé. Cet auteur, peu

---

<sup>203</sup>: [http://www.appl-lachaise.net/appl/article.php3?id\\_article=561](http://www.appl-lachaise.net/appl/article.php3?id_article=561), consulté le 10/08/2012.

connu des hispanistes, a écrit une quinzaine d'ouvrages sur le continent, mais les principaux lecteurs sont des Américains, alors qu'il est peu lu en France. L'auteure critique cet abbé, «aujourd'hui de Pradt est tombé dans un oubli mérité»<sup>204</sup>, à la vision européocentriste. Cependant il semblerait que Bolívar lui aurait adressé des compliments et l'aurait même invité à traverser l'Atlantique afin de voir et de connaître par lui-même ce sur quoi il a tant écrit, mais Pradt refuse l'invitation du Libertador. Quelques indépendantistes vont également critiquer quelques uns de ses dires, mais lui pardonnent tout de même parce qu'il défend leur cause et qu'il a de bonnes intentions. De plus les patriotes ne peuvent se permettre de refuser le soutien qu'on leur apporte, quel que soit celui qui en est l'auteur. L'important succès connu par l'ouvrage sert à «la propagande indépendantiste»<sup>205</sup>. Cet article est donc assez critique envers l'abbé de Pradt, son point de vue européen ainsi que son inexpérience du sujet duquel il traite le rendent une cible facile des critiques qui veulent le discréditer.

-María Graham

Mary Graham est né en Angleterre en 1785 et y est morte en 1842 à l'âge de 57 ans à cause de la tuberculose. Cette écrivaine anglaise part pour l'Amérique du Sud avec son mari en 1822, malheureusement son époux meurt pendant le voyage. Elle décide alors de rester à Valparaíso. Au Chili elle devient chroniqueuse, peintre et historienne, María Graham voyage et rencontre des personnalités telles que O'Higgins ou Cochrane, avec qui elle part pour le Brésil en 1823. En 1824 elle rentre en Angleterre où elle se remarie. Elle écrit plusieurs œuvres, celle qui nous intéresse a été publiée pour la première fois en 1824, c'est un document historique fondamental pour l'histoire du Chili<sup>206</sup>.

Pour la première fois nous avons un document rédigé par une femme. Dans son *Diario de su residencia en Chile (1822) y de su viaje al Brasil (1823)*, publié en 1916 à Madrid, María Graham nous raconte sa vie au Chili pendant la guerre ainsi qu'un voyage au Brésil, c'est donc un récit personnel, qui, malheureusement pour nous, concerne essentiellement le Chili. Avant de commencer son journal, l'auteure nous rappelle l'histoire du Chili. Elle nous explique également qu'il est difficile de trouver de la documentation sur les premières années de la guerre d'émancipation chilienne car beaucoup des documents qui la concernaient ont été brûlés afin d'éviter que les royalistes ne s'en emparent. Mais elle a rencontré de nombreuses personnes impliquées dans l'Indépendance, ce qui explique qu'elle ait pu écrire sur ce sujet. Graham prétend nous parler de la guerre émancipatrice chilienne selon ce qu'elle a pu observer.

---

<sup>204</sup>: Marie-Cécile BENASSY-BERLING, "Notes sur quelques aspects de la vision de l'Amérique Hispanique en France pendant la première moitié du XIXème siècle", *Caravelle*, 1992, n°58, p.39-48, in *L'Image de l'Amérique latine en France depuis cinq cents ans*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1992, p.46.

<sup>205</sup>: Marie-Cécile BENASSY-BERLING, "Notes sur quelques aspects de la vision de l'Amérique Hispanique en France pendant la première moitié du XIXème siècle",..., p.48.

<sup>206</sup>: [http://www.memoriachilena.cl/temas/index.asp?id\\_ut=marygraham%281785-1842%29](http://www.memoriachilena.cl/temas/index.asp?id_ut=marygraham%281785-1842%29), consulté le 18/08/2012.

-Marius André

Marius André, né en 1868 et mort à Paris en 1927, est un écrivain, journaliste et traducteur (il traduit quelques grands auteurs tels que Góngora) français, il a également été consul à Madrid. La plupart de ses œuvres sont écrites en provençal<sup>207</sup>. Dans l'œuvre qu'il nous propose, *El fin del imperio español en América: causas y caracteres*, publiée à Barcelone en 1922, l'auteur tente d'expliquer les causes qui ont amené les Créoles à se rebeller contre la métropole.

-Le Secrétaire général délégué

En juin 1825 le Secrétaire général délégué (dont nous ne connaissons pas le nom) envoie une lettre au Préfet de la Gironde dans laquelle il lui donne les informations qu'il a recueillies

«auprès des principaux officiers de l'ancienne armée royale du Pérou et auprès de quelques employés civils»<sup>208</sup>.

Autrement dit ce secrétaire a réussi à avoir des informations de premières mains, obtenues directement des protagonistes de la guerre émancipatrice péruvienne. Il rapporte donc au préfet les événements qui se sont déroulés en Amérique, selon ses sources. Étant donné qu'il n'a parlé qu'avec des royalistes, les détails sur leur armée et leurs agissements seront plus abondants, alors que les indépendantistes ne sont que très peu mentionnés. Le secrétaire nous parle de nombreux protagonistes, tels que La Serna, Valdés ou encore Canterac. Il détaille toutes les informations qu'il a pu obtenir. Cependant à la fin de la lettre il met en garde le Préfet contre ce qu'il vient de lui raconter, ce sont des informations recueillies auprès des protagonistes, il est donc probable que certaines ne soient pas tout à fait exactes, certains ont pu déformer un peu la réalité, c'est pourquoi il va continuer à se renseigner auprès des nouveaux arrivants. Le secrétaire se renseigne en effet auprès des intéressés quand ceux-ci débarquent en France. Nous comprenons mieux à présent pourquoi l'auteur n'a pu interroger que des royalistes, il prend ses informations auprès de ceux qui rentrent en Europe après la défaite, et les indépendantistes ne sont donc pas présents. Malgré le fait que l'auteur soit contemporain des événements, nous remarquons la distance qu'il prend par rapport à ce qu'il raconte, il garde l'esprit critique, il se doute bien que ce qu'il a entendu a pu être déformé. Cette démarche de mise en doute est assez rare pour l'époque, nos auteurs le font rarement,

---

<sup>207</sup>: <http://www.e-corpus.org/fre/notices/88451-Lettres-de-Marius-Andre-a-Gasquet.html>, consulté le 19/08/2012.

<sup>208</sup>: Le Secrétaire général délégué, "Lettre adressée à Son Excellence Monsieur le ministre des Affaires étrangères", 1825, Cahiers de l'Herne, p.444-449, in dirigé par TACOU, Laurence, *Simón Bolívar*, Paris, Edition de l'Herne, 1986.

mais il est vrai qu'ils sont en général plus impliqués puisque cela les concerne un peu plus, ils sont généralement espagnols ou américains alors que notre secrétaire est français.

Nous pouvons remarquer, que malgré les différentes dates de publication, les documents que nous venons de présenter ont certains points communs. Tout d'abord, il convient de rappeler que ces ouvrages ont été publiés tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle, certains pendant la guerre d'émancipation, et d'autres après. Cependant la plupart des œuvres sont partiales, c'est-à-dire que peu importe la nationalité de l'auteur, ou sa distance par rapport aux événements, dans la majeure partie de la documentation étudiée, nous pouvons distinguer l'avis de l'auteur. Pour les participants il est normal qu'ils défendent leur camp, puisqu'ils nous racontent ce qu'ils ont vécu pendant cette guerre, mais les autres auteurs prennent eux aussi parti entre les deux camps, et nous donnent leur opinion. Certains sont contemporains des événements et ont donc publié une «réflexion» visant à défendre l'un des deux adversaires. À chaque fois ils justifient les agissements des indépendantistes, ou au contraire les condamnent. Nous avons affaire à des recompilations de documents, des «récits» qui se veulent historiques, des biographies ou encore des «réflexions». Ces documents sont ordonnés chronologiquement, chaque auteur nous explique les faits dans l'ordre où ils sont arrivés, sauf un, qui est présenté de manière alphabétique puisqu'il nous parle des héros de l'Indépendance. Remarquons également qu'après l'émancipation de nombreux ouvrages vont se publier pour rendre hommage aux héros. Certains se veulent objectifs, mais même quand les historiens tentent de nous relater les événements tels qu'ils sont arrivés, nous pouvons voir apparaître l'opinion de l'auteur. Généralement, après l'Indépendance, les auteurs mettent en avant les patriotes, et les royalistes sont souvent montrés comme les «méchants». Nos sources nous livrent donc des ouvrages ordonnés, puisque chronologiques, mais pas objectifs.

Nous pouvons donc constater que les écrits sur l'Indépendance péruvienne sont assez divers et variés, mais généralement les auteurs prennent parti pour un camp, plus ou moins explicitement, et nous nous retrouvons régulièrement avec des ouvrages qui expriment des jugements sur les agissements et les événements qui se sont déroulés durant la guerre émancipatrice du Pérou. Nous avons parlé des sources primaires, c'est-à-dire des sources du XIX<sup>ème</sup> siècle, certaines contemporaines des événements qui nous intéressent, et d'autres qui datent de quelques années après, et nous avons également quelques notions d'Histoire et d'historiographie. Nous connaissons un peu mieux les différents auteurs qui nous ont servi à rédiger ce travail puisque nous avons fait une rapide biographie de chacun d'entre eux et que nous avons commenté leurs travaux. Cette partie méthodologie nous a permis de nous familiariser avec nos sources ainsi qu'avec le travail de l'historien, et nous savons donc qu'il faudra être critique avec les sources primaires afin de ne pas se laisser influencer par les opinions que les auteurs laissent transparaître. Nous pouvons donc maintenant passer à l'analyse de nos documents afin de déterminer le rôle des Indiens dans la guerre d'Indépendance péruvienne.

# **Partie II:**

# **Analyse**



Dans cette seconde partie, nous allons aborder notre sujet à proprement parler. Nous avons parlé des sources utilisées, mais nous allons maintenant utiliser ces sources afin de réaliser notre analyse. Nous tenterons de répondre à notre sujet en parlant du rôle des Indiens pendant l'émancipation péruvienne. Nous essayerons de voir dans quelle mesure ils participent à cet événement déterminant pour l'Histoire du Pérou. Afin d'analyser leur participation, nous commencerons par rappeler brièvement le déroulement de l'Indépendance au Pérou. Après ce bref rappel nous verrons pourquoi les participants (Créoles et Péninsulaires) tentent de s'allier aux Indiens. Nous montrerons dans un premier temps qu'ils sont nécessaires aux deux armées, c'est d'ailleurs pour cela que les Blancs les manipulent, mais également que les indigènes ont leurs raisons pour participer à ce conflit.

Ensuite nous étudierons la vision que nous donnent nos auteurs de cette participation aborigène. Nous constaterons que cette vision est assez contradictoire, elle dépend non seulement de l'auteur mais aussi du but que recherchent les protagonistes. Ainsi, les Indiens seront assez régulièrement critiqués, mais parfois ils sont également présentés sous un jour des plus flatteurs. Après ce chapitre sur la façon dont sont décrits les indigènes, nous parlerons plus en détails de leurs actes, et particulièrement des rébellions dont ils sont les protagonistes. Pour ce faire, il nous faudra voir quel est le rôle de la répression dans le système colonial, et en quoi elle contribue à encourager ou au contraire à décourager les indigènes dans leurs mouvements. Nous verrons quelle est l'organisation des troupes aborigènes, comment elles sont armées, comment elles agissent et qui fait parti de ces troupes, avant de nous intéresser aux leaders. Nous parlerons donc des grands caciques qui participent à la guerre émancipatrice, et nous verrons en quoi chacun contribue à l'histoire, comme Túpac Amaru l'avait fait. Certains de ces caciques sont encore très connus de nos jours et restent une référence pour les Indiens.

Enfin, nous parlerons du rôle des indigènes. Ils participent essentiellement en tant que soldats, mais pas uniquement, nous verrons qu'ils sont également indispensables aux communications ou encore à l'approvisionnement. Les deux ennemis se servent des Indiens pour certaines tâches particulières, et nous les déterminerons. Dans ce travail nous allons donc essayer de comprendre pourquoi les aborigènes participent à un conflit qui, en principe, ne les concerne pas, et s'ils «gagnent» quelque chose. Certains participent dans l'espoir d'améliorer leur condition, ils veulent obtenir des avantages (comme l'abolition du tribut, récupérer leurs terres ou encore être considérés égaux aux autres citoyens), mais l'Indépendance ne va pas leur apporter ce qu'ils désirent. À vrai dire, les Créoles finissent pas remplacer les Péninsulaires et eux non plus ne s'inquiètent pas du sort des Indiens.

# Chapitre I: L'Indépendance du Pérou

Avant de commencer notre analyse nous allons revenir brièvement sur le déroulement de l'émancipation péruvienne. Nous ne parlerons que très succinctement du contexte, qui est composé principalement par la Révolution Française, l'Indépendance des Treize colonies ainsi que l'invasion de la Péninsule en 1808 par Napoléon. Suite à cette invasion, des Juntas vont se constituer en Amérique. Dans un premier temps ces Juntas se forment au nom du Souverain espagnol, mais peu à peu elles vont vouloir leur émancipation de la métropole. Vont alors s'affronter les indépendantistes (généralement Créoles) et les royalistes (généralement Péninsulaires).

Remarquons qu'au Pérou aucune Junte ne se constitue, alors que dans les autres Vice-royautés plusieurs Juntas se forment, comme par exemple à Buenos Aires, Montevideo, Caracas, Chuquisaca, ou encore La Paz. José Manuel de Goyeneche est le président du Cuzco lors de la constitution de ces Juntas, et le vice-roi est José Fernando de Abascal. Le Pérou est fidèle au roi espagnol et c'est pour cela qu'il va reconnaître toutes les autorités qui se forment en Espagne pour gouverner au nom de Fernando VII. Dans cette région les élites conservatrices ont peur de recréer le mal-être indien qui avait provoqué les rébellions andines des années 1780, ce qui explique qu'il n'y ait pas beaucoup de mouvement indépendantiste. Les indigènes sont en effet la majeure partie de la population péruvienne, et leurs révoltes ont marqué les esprits, de plus les différentes «races» se méfient les unes des autres. Les autorités péruviennes vont donc pouvoir se consacrer à la répression des troubles surgis dans les Vice-royautés voisines. Goyeneche va se charger de La Paz et en 1810 il réduit sans peine les révolutionnaires. Abascal envoie également des troupes marcher contre la Junte de Quito<sup>209</sup> en deux occasions (1809 et 1810) afin de destituer le gouvernement révolutionnaire<sup>210</sup>. Le Pérou est donc une région fidèle au Roi, d'ailleurs Lima ne se déclarera en faveur de l'Indépendance que très tardivement, dans les années 1820<sup>211</sup>, et ce n'est qu'en 1825 qu'il envoie des troupes pour libérer le Haut Pérou (ce qui est assez ironique puisqu'avant le pays inca envoyait son armée au Haut Pérou pour y vaincre les insurgés).

Goyeneche se voit obligé de retourner au Haut Pérou après que le Río de la Plata décide d'y envoyer une expédition en 1810 menée par Juan José Castelli. En juin 1811 les patriotes subissent une terrible défaite à Huaqui, et les royalistes vont les poursuivre jusqu'à

---

<sup>209</sup>: BETHELL, Leslie, ANNA, Timothy, BUSHNELL, David, LYNCH, John, MOYA PONS, Franck, THOMAS, Hugh, WADDELL, D.A.G., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, Barcelona, Editorial Crítica, 1991, p.79-81.

<sup>210</sup>: BETHELL, Leslie,..., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.93.

<sup>211</sup>: BETHELL, Leslie,..., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.90.

ce qu'ils arrivent près de Tucumán. En 1813 l'expédition libératrice, menée cette fois par Manuel Belgrano, est vaincue par le général espagnol Joaquín de Pezuela, qui vaincra une nouvelle fois les rebelles en 1815<sup>212</sup>. En 1813 Abascal envoie des troupes au Chili, où Carrera est dictateur. C'est le moment que choisit la Junte de Santiago pour le destituer et nommer Bernardo O'Higgins à sa place. Cependant O'Higgins n'a pas plus de succès contre les troupes péruviennes royalistes, maintenant renforcées. En mai 1814 ils signent une trêve (plutôt officieuse) qui permet au Chili une certaine autonomie, tout en restant sous la domination espagnole. À cause des dissensions entre les patriotes, les royalistes obtiennent une victoire à Rancagua en octobre 1814<sup>213</sup>.

En 1813 Fernando VII revient au pouvoir après la défaite des troupes napoléoniennes, ce qui fait que la Péninsule se trouve plus apte à affronter les révolutions. En 1815 l'Espagne envoie donc 10 000 hommes en Amérique, sous le commandement de Pablo Morillo. Cette expédition (qui se dirige au Venezuela) est la plus importante envoyée par la métropole durant la guerre d'Indépendance<sup>214</sup>.

Les Argentins tentent de conquérir le Haut Pérou depuis 1810 parce que cette région fait parti de sa Vice-royauté, mais aussi parce que c'est la route qui leur permettrait d'arriver à Lima (en plus de disposer des mines de Potosí). En 1814 José de San Martín est nommé à la tête de l'armée du Nord, avec pour mission de conquérir le Haut Pérou. Mais le Libertador argentin pense qu'il serait plus facile d'arriver à Lima en passant par le Chili avant de continuer par la mer jusqu'au Pérou. Le Chili à cette époque traverse quelques difficultés à cause de l'armée royaliste envoyée par le Pérou, armée qui a obtenu de nombreuses victoires sur les patriotes, les Espagnols contrôlent donc le Chili. L'Argentin commence alors à former son Armée des Andes en recrutant aussi bien des Chiliens que des Argentins, ainsi que de nombreux esclaves. En 1817 tout est prêt, et 5 500 hommes se mettent en route pour le Chili à travers les Andes<sup>215</sup>. À son arrivée, San Martín est accueilli par les guérillas, et c'est ainsi qu'en février 1817, à Chacabuco, l'Argentin, aidé de O'Higgins, vainc les Espagnols. Néanmoins les royalistes sont toujours présents et le Pérou leur envoie des renforts. En mars 1818, José de San Martín subit une lourde défaite à Cancha Rayada, mais en avril la situation se retourne à Maipú. Les guérillas royalistes tiennent cependant bon jusqu'en février 1820, quand lord Cochrane (il dirige les forces navales chiliennes) les vainc à Valdivia. Cette dernière victoire est essentielle à la deuxième partie du plan de San Martín, qui consiste à libérer le Pérou. Il faut en effet établir un gouvernement stable au Chili avant de commencer la campagne péruvienne, afin d'assurer l'approvisionnement en armes. En août l'expédition embarque, avec Cochrane comme chef de la flotte<sup>216</sup>. Une grande partie des officiers sont des mercenaires étrangers, bien que les troupes soient essentiellement chiliennes.

Le Pérou est donc la base principale du pouvoir royaliste en Amérique du Sud, comme l'atteste sa participation à la suppression de la «Patria Vieja» du Chili. Quito et le Haut Pérou

---

<sup>212</sup>: BETHELL, Leslie,...., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.97.

<sup>213</sup>: BETHELL, Leslie,...., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.102.

<sup>214</sup>: BETHELL, Leslie,...., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.92.

<sup>215</sup>: BETHELL, Leslie,...., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.101.

<sup>216</sup>: BETHELL, Leslie,...., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.103.

ont également été reconquis en plusieurs occasions par les forces péruviennes. Dans le pays inca il y a peu de mouvement révolutionnaire et de plus le vice-roi est très efficace quand il s'agit de réprimer les révoltes. Abascal ne cesse de recruter des troupes pour maintenir l'ordre, c'est ainsi qu'en 1816, son armée dépasse les 70 000 hommes. Le Pérou est important militairement parlant, en particulier à cause de sa position géographique qui lui permet d'envoyer des troupes sur tout le continent sud-américain. De plus, l'intervention du Pérou dans les régions voisines lui permet de retrouver un peu de l'importance qu'il avait au siècle précédent, quand la Vice-royauté s'est vue divisée en trois Vice-royautés différentes<sup>217</sup>. Mais ce maintien de l'ordre est coûteux, et ce sont les péruviens qui doivent payer ces campagnes de répression, avec des impôts et des contributions spéciales. Malgré le peu de mouvement indépendantiste dans cette région, certains sont en faveur de l'Indépendance, ce qui empêche parfois de contrôler totalement les rébellions des régions voisines. Il y a également de nombreuses conspirations au Pérou, même si elles n'aboutissent jamais, comme celles de Tacna en 1811 et 1813, ou encore celle de Huánuco en 1812 (qui au début est une révolte indigène). Néanmoins il convient de remarquer que les révoltes péruviennes ont toujours lieu loin de Lima. En 1814 une révolte a lieu au Cuzco, c'est le soulèvement le plus important de la région. Cette rébellion est menée à bien par les Créoles et les métis, mais les rebelles arrivent à s'attirer l'alliance du cacique Pumacahua, et ils obtiennent ainsi le soutien des Indiens pour combattre Abascal<sup>218</sup>. Ce soulèvement sera une fois de plus durement réprimé.

En 1816 Abascal rentre en Espagne, et laisse le Pérou aux mains du nouveau vice-roi, Joaquín de la Pezuela. Mais le Pérou est ruiné, et l'Espagne n'envoie que peu de forces pour soutenir les royalistes. De plus l'Indépendance reprend de la vigueur dans tout le continent et l'émancipation du Chili suppose de graves problèmes, les Chiliens se mettent à attaquer les ports péruviens ainsi que les navires espagnols. Les péruviens commencent alors à voir les avantages du camp patriote, et l'arrivée de San Martín en septembre 1820, ne fait que les renforcer dans leur opinion. L'Argentin débarque à Pisco avant de se diriger à Huacho. Il tente de négocier avec les autorités espagnoles, afin de mettre fin au conflit pacifiquement, mais un coup d'Etat met fin à ces négociations. Pezuela est renversé et c'est José de la Serna qui devient le nouveau vice-roi<sup>219</sup>.

Le Libertador argentin est plutôt bien accueilli au Pérou, de nombreux patriotes se joignent à lui, mais Lima reste malgré tout royaliste. En juillet 1821 San Martín peut enfin entrer dans la capitale alors que les autorités espagnoles se réfugient dans les Andes. Le 28 il proclame l'Indépendance du pays. Comme il n'y a aucun Libertador péruvien, San Martín devient le protecteur de la nouvelle Nation, autrement dit son chef, mais la sierra continue de poser des problèmes puisque c'est le centre de la résistance royaliste. José de San Martín se voit donc obligé de demander de nouvelles contributions, et d'expulser les Péninsulaires opposés au régime. Les mesures prises ne sont pas bien accueillies, et on va jusqu'à accuser Bernardo de Monteagudo (un révolutionnaire argentin et l'un des collaborateurs de San Martín) de persécuter les Espagnols. De plus on promulgue une série de décrets en faveur des

---

<sup>217</sup>: BETHELL, Leslie,..., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.104.

<sup>218</sup>: BETHELL, Leslie,..., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.105.

<sup>219</sup>: BETHELL, Leslie,..., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.106.

Indiens, pour abolir le tribut, le travail forcé ou même le terme «Indien». Ces décrets sont très mal reçus par les Créoles, et ils ne sont d'ailleurs pas appliqués<sup>220</sup>.

En juillet 1822 San Martín rencontre Bolívar à Guayaquil, suite à quoi il abandonne la libération du Pérou et du Haut Pérou, et laisse le Vénézuélien s'en occuper<sup>221</sup>. La situation dans laquelle se trouve le Pérou va s'améliorer avec l'arrivée de Simón Bolívar, qui après quelques difficultés, a réussi à relancer le mouvement indépendantiste en Nouvelle Grenade<sup>222</sup>. Bolívar traverse les plaines de Casanare ainsi que les Andes colombiennes, et, après avoir achevé la libération de la Vice-royauté, il se dirige à Quito et au Pérou<sup>223</sup>. Après l'émancipation de la Nouvelle Grenade, Bolívar compte libérer Panama, puis l'Équateur, qui est sur le chemin du Pérou. Le Panama se libère finalement sans l'aide du Vénézuélien, et proclame son Indépendance en novembre 1821. Bolívar envoie alors Antonio José de Sucre à Guayaquil<sup>224</sup>.

Après l'entrevue de Guayaquil, San Martín démissionne (en septembre) et s'exile en Europe. José de la Riva-Agüero, un aristocrate de Lima, indépendantiste, devient alors président par un coup d'état. Il essaye de reformer les troupes, mais il a des problèmes avec le congrès péruvien, et n'arrive pas à libérer la sierra, encore royaliste. Le congrès fait alors appel à Bolívar pour terminer la libération du pays. Le Vénézuélien débarque au Callao en septembre 1813, Riva-Agüero est destitué et Bolívar prend le pouvoir<sup>225</sup>. Le congrès octroie au Libertador des pouvoirs dictatoriaux afin de terminer la libération du pays au plus vite. Bolívar conquiert la sierra petit à petit et vainc les royalistes en août à Junín, victoire après laquelle les Péninsulaires abandonnent définitivement Lima. La campagne de Bolívar culmine à Ayacucho, le 9 décembre 1824, bataille livrée par Sucre, qui vainc les 7 000 hommes de La Serna. Cette bataille confirme l'Indépendance de toute l'Amérique du Sud. Néanmoins, au Callao, des Espagnols continueront à résister jusqu'en janvier 1826, date qui marque la fin de la guerre de l'Amérique du Sud. Pendant quelques temps la question du Haut Pérou va se poser, pour savoir s'il fera parti du Pérou, mais finalement le pays se déclare indépendant<sup>226</sup>.

Après l'émancipation, Bolívar tente de réunir les nouvelles Nations indépendantes (en une Confédération des Andes, ou une autre qui comprendrait tous les Etats hispano-américains), mais c'est un échec, en particulier à cause des problèmes qui se créent entre les pays mais également dans les pays. Ils viennent en effet de se constituer et sont encore très fragiles<sup>227</sup>. Les royalistes quant à eux se sont généralement exilés, et leurs biens servent à financer les nouveaux États et à récompenser les patriotes, mais les nouvelles Nations traversent de sérieux problèmes financiers en plus de toutes les conséquences que peut provoquer une guerre<sup>228</sup>. Il existe aussi des problèmes diplomatiques entre les Nations, qui

---

<sup>220</sup>: BETHELL, Leslie,...., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.107.

<sup>221</sup>: BETHELL, Leslie,...., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.107.

<sup>222</sup>: BETHELL, Leslie,...., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.108.

<sup>223</sup>: BETHELL, Leslie,...., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.110-111.

<sup>224</sup>: BETHELL, Leslie,...., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.113.

<sup>225</sup>: BETHELL, Leslie,...., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.114.

<sup>226</sup>: BETHELL, Leslie,...., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.115.

<sup>227</sup>: BETHELL, Leslie,...., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.116-117.

<sup>228</sup>: BETHELL, Leslie,...., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.120.

tarderont à se solutionner, par exemple la Grande Colombie va demander une compensation financière au Pérou pour avoir contribué à son émancipation. Les dettes de guerre sont donc un véritable problème<sup>229</sup>.

Comme nous pouvons le constater, le processus d'Indépendance du Pérou est un peu différent de celui des autres États. En effet l'émancipation ne vient pas de l'intérieur du pays, comme c'est le cas dans la plupart des autres colonies, mais de l'extérieur, le Pérou n'a pas de Libertador «national». Les autorités, et en particulier le vice-roi Abascal, ont su contrôler assez longtemps la situation, et ont même pu envoyer des troupes pour maintenir l'ordre dans les régions voisines. Il faudra attendre l'arrivée de San Martín pour que le mouvement indépendantiste du pays inca soit réel, et ce n'est qu'avec Bolívar et Sucre que cette région si fidèle à l'Espagne se libérera définitivement des Péninsulaires. Remarquons également que c'est dans la région la plus royaliste que va se livrer la grande bataille qui confirmera l'Indépendance de l'Amérique espagnole continentale: Ayacucho.

---

<sup>229</sup>: BETHELL, Leslie,..., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, p.121.

# **Chapitre II: Comment et pourquoi s'attirer l'alliance des Indiens?**

Nous commencerons par expliquer pourquoi il est nécessaire que les indigènes participent à la guerre d'Indépendance, nous verrons pour quelles raisons les Créoles et les Péninsulaires ont besoin d'eux, et comment ils arrivent à les utiliser à leurs fins. Nous verrons aussi quelles sont les explications de cette participation aborigène au conflit, nous débiterons donc notre travail en expliquant que les Indiens sont indispensables aux deux camps, nous parlerons ensuite de la manipulation dont ils sont victimes, et nous finirons par commenter les théories sur la cause de la guerre selon nos auteurs. C'est là une explication essentielle, savoir pourquoi les indigènes ont participé à la guerre d'émancipation péruvienne, nous tenterons donc d'expliquer si cette implication est le résultat d'une volonté propre de la part des Indiens ou si ce sont d'autres raisons qui les ont poussé à participer.

## **1. Les indigènes nécessaires**

Tout d'abord, nous constatons que les deux camps ont fini par intégrer les aborigènes dans leurs armées après s'être rendu compte qu'ils leur étaient indispensables. Par exemple, le général Arenales essaye de gagner les Indiens à la cause indépendantiste afin d'avoir les hommes nécessaires pour bloquer la capitale et relancer l'élan patriotique<sup>230</sup>. Il ne faut pas oublier que les Indiens sont la majorité de la population. José Canga Argüelles nous précise que l'Amérique espagnole comporte seize millions d'habitants à la veille de l'Indépendance, de ces seize millions, douze millions sept cent mille sont des indigènes ou font partie des castes, les Créoles sont trois millions et les Péninsulaires ne sont que trois cent mille<sup>231</sup>. Avec ces chiffres nous voyons bien le problème que pose l'autorité espagnole en Amérique, la minorité de la population a le pouvoir, mais les Créoles ne peuvent lutter sans la majorité de la population, c'est-à-dire les aborigènes. Il faut aussi remarquer que c'est une guerre entre les

---

<sup>230</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Santiago de Chile, 1887, p.437.

<sup>231</sup>: CANGA ARGÜELLES, José, *Breve respuesta a la representación de los comerciantes de Londres, y a varios artículos depresivos del honor del monarca español, insertos en el periódico "El Times", sobre el reconocimiento de la independencia de las Américas españolas*, Londres, 1829, p.39.

minorités, mais à laquelle toutes les classes de la population finissent par prendre part, même si ce n'est pas leur combat.

Ensuite, Gonzalo Búlnes nous dit que la majeure partie de l'armée du Pérou est formée surtout par des Indiens (de la *sierra*) et des Chiliens, même s'il ne nous précise pas en quelles proportions les aborigènes participent à la formation de cette armée<sup>232</sup>. Les principaux inconvénients de cette troupe sont son hétérogénéité et sa nouveauté ainsi que son manque de chefs «célèbres». Apparemment les Péruviens ne sont pas ravis d'être aidés par des «étrangers», mais ils ne peuvent se permettre de refuser leur aide étant données les circonstances. Nous voyons bien ici l'importance de la place des indigènes dans l'armée (aussi bien indépendantiste que royaliste), ils constituent la majeure partie des troupes, sans eux il n'y aurait pas beaucoup de soldats pour combattre, ce qui signifie aussi qu'ils se battent les uns contre les autres, Indiens contre Indiens, alors que cette guerre est un conflit entre Créoles et Péninsulaires. En effet, l'explication «traditionnelle» de ce conflit est que les Créoles se rebellent afin d'obtenir leur indépendance, la guerre d'émancipation ne concernerait donc que les Blancs. Les Espagnols réussissent à diviser les indigènes afin qu'ils s'affrontent. Un peu plus loin l'auteur nous avoue que la réorganisation des troupes espagnoles du Pérou grâce à laquelle les Indiens sont intégrés à l'armée est un avantage et une bénédiction, ils apportent du «sang neuf» et utile. Ces nouveaux arrivants permettent aux Européens de renouveler leur armée puisque nombreux sont ceux qui sont blessés et épuisés par ces nombreuses années de batailles. Ces nouvelles armées tiennent en échec les indépendantistes durant de nombreuses années et font presque gagner les Espagnols. Cependant nous pouvons nous demander comment les Espagnols organisent cette nouvelle armée. Ce miracle, cette armée «salvatrice» arrive au bon moment, quand ils sont désespérés, ils commençaient à se faire dépasser par leurs ennemis, et la Mère Patrie qu'ils défendent avec tant d'acharnement, se trouve bien loin pour pouvoir les aider.

Dans son *Pensador del Perú*, Bernardino Ruiz nous donne son avis quant aux guerres d'Indépendance que le continent américain subit à ce moment-là. Selon lui les Espagnols ne pourront pas gagner, les rebelles sont trop nombreux, en particulier les aborigènes qui sont «millares de enxambres de indios llenos de orgullo y entusiasmo»<sup>233</sup>. Selon Ruiz, la guerre est perdue d'avance et les Indiens en sont la principale raison. Ils sont en effet nombreux (ils sont la majorité de la population américaine) et il semblerait qu'ils soient enfin prêts à se rebeller après des siècles de colonisation. Nous pouvons supposer que l'auteur exagère un peu quant au nombre d'indigènes prêts à lutter aux côtés des indépendantistes, les Indiens sont certes la majeure partie de la population péruvienne, mais il est probable que certains ne participent même pas au conflit. Ils sont présentés ici comme les principaux acteurs et «provocateurs» de la guerre d'émancipation, il nous donne l'impression que ce sont les seuls responsables du conflit, alors qu'ils l'ont «subi», c'est-à-dire que ce sont les Créoles qui ont provoqué ce conflit armé et qui ont ensuite tenté par tous les moyens de s'attirer les faveurs des autres strates de la population afin d'avoir le plus d'alliés possible pour arriver jusqu'à la victoire.

---

<sup>232</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, Santiago de Chile, Imprenta i Encuadernación Barcelona, 1897, p.43.

<sup>233</sup>: RUIZ, Bernardino, *El Pensador del Perú*, Lima, 1815, p.47.



Bernardino Ruiz est clairement du côté péninsulaire et il essaye d'expliquer ce qui se passe et comment éviter que les «sauvages» s'emparent des terres espagnoles.

Les indigènes sont nécessaires aux deux adversaires, les participants vont donc s'inquiéter du bien-être de ceux-ci. Par conséquent le bonheur des Indiens est important, c'est pourquoi c'est un thème qui revient souvent dans la correspondance de Simón Bolívar, avec les intérêts de l'État et sa stabilité politique. Nous pouvons supposer que ce n'est pas là une préoccupation philosophique mais plutôt le résultat d'une réflexion. Nous avons vu que les aborigènes dans certaines régions ont résisté longtemps et féroce aux Espagnols, il est donc vital pour les deux partis adverses de réussir à s'allier aux Indiens. La guerre n'est pas finie et ils ont donc encore besoin de soldats pour combattre leurs ennemis, mais aussi parce que ces armées auraient beaucoup de mal à résister à des affrontements internes. Une mutinerie serait véritablement catastrophique, et des troubles avec les indigènes seraient très néfastes au bon fonctionnement des troupes, il est en effet difficile de se battre avec l'ennemi lorsque l'on a des luttes au sein même de ses troupes. La réduction des Indiens qui refusent de se soumettre a toujours été très compliquée, en partie parce que les indigènes ont l'avantage de mieux connaître le terrain<sup>234</sup>.

Nous constatons donc le rôle important des Indiens sans qui les deux camps ne pourraient combattre leurs adversaires. Les indigènes participent à une guerre qui n'est même pas la leur. Comme à leur arrivée, les Espagnols sont minoritaires, mais ils réussissent à faire d'une querelle interne une guerre qui englobe tout le continent hispano-américain et tous ses habitants, quelle que soit leur couleur de peau. Cette guerre civile finit par concerner tout le monde, et les deux camps adverses recrutent dans la population, et étant donné que les Européens sont la minorité de la population, ils ne leur restent plus qu'à recruter dans la majorité de la population: les Indiens et tous les métis.

Il convient également de souligner le fait que les révoltes se basent essentiellement sur les Indiens. Prenons comme exemple un des complots de Lima. En septembre 1809 dans la capitale, un groupe, dont le chef est José Mateo Silva, se propose d'instaurer des autorités créoles. Ce groupe compte sur le soutien des indigènes de Lambayeque, et ils prétendent proclamer l'Indépendance et abolir le tribut indien afin de s'assurer leur alliance. Cependant les comploteurs sont dénoncés avant de pouvoir mettre leur plan à exécution et cette révolte n'aura donc jamais lieu<sup>235</sup>.

Dans une lettre de 1825 adressée au Préfet, l'auteur nous informe que le vice-roi du Pérou se voit dans l'obligation de recruter des Indiens pour former des troupes car cela fait plusieurs années que l'Espagne n'envoie plus de troupes. L'armée se retrouve réduite à 800 hommes, ce qui explique la nécessité de s'allier aux indigènes qui vont ainsi augmenter les troupes royalistes. Cependant ces aborigènes ne sont pas entièrement fidèles puisqu'ils désertent dès qu'ils le peuvent<sup>236</sup>. Le désespoir des Espagnols est mis en avant, ils ont absolument besoin des Indiens parce qu'ils n'ont pas d'autre solution, il leur faut des soldats

---

<sup>234</sup>: BLANCO, José Félix, *Documentos para la historia de la vida pública del Libertador de Colombia, Perú y Bolivia, Tomo VI*, Caracas, Imprenta de "La Opinión Nacional", 1876, p.83.

<sup>235</sup>: DEMÉLAS, Marie-Danielle, *L'Invention politique: Bolivie, Équateur, Pérou au XIXe siècle*, Paris, Édition Recherche sur les civilisations, 1992, p.190.

<sup>236</sup>: Le Secrétaire général délégué, "Lettre adressée à Son Excellence Monsieur le ministre des Affaires étrangères", 1825, Cahiers de l'Herne, p.444-449, en dirigé par TACOU, Laurence, *Simón Bolívar*, Paris, Edition de l'Herne, 1986.

quoi qu'il en coûte. En 1824 le vice-roi a réussi à rassembler une armée de 10 000 soldats, mais à part les 800 soldats royalistes que la troupe compte au départ, ils sont tous indigènes. Nous voyons donc que les Péninsulaires sont en manque de soldats, ce qui les pousse à enrôler des aborigènes afin d'avoir les troupes nécessaires à vaincre leurs ennemis.

## 2. La manipulation

Nous venons de voir que les Indiens sont indispensables aux Espagnols (Créoles et Péninsulaires) pour mener leur guerre, nous pouvons donc nous demander comment les deux camps font pour convaincre le peuple indien de participer à ce conflit. Même s'il est vrai que certains décident de participer pour des convictions personnelles, nous pouvons dire que dans la majorité des cas, les aborigènes se sont faits manipuler, les Européens ont réussi à les convaincre pour qu'ils se joignent à eux, ils se servent même de ceux qui se portent volontaires, en les utilisant pour arriver à leurs fins. Nous pouvons supposer que les Créoles comme les Péninsulaires ont su manipuler les indigènes pour qu'ils combattent pour eux, comme Hernán Cortés ou encore Francisco Pizarro l'ont fait des siècles plus tôt, rappelons que c'est un Cañari qui a décapité Túpac Amaru (le dernier empereur inca) en 1572<sup>237</sup>, et que ce sont des caciques qui ont dénoncé quelques siècles plus tard Túpac Amaru II.

Nous voyons donc bien que l'élément indien est un élément important dans cette guerre d'émancipation mais il n'est qu'un outil utilisé par les deux camps afin d'arriver à leurs fins. Búlnes nous dit à ce propos:

“Pronto para sufrir todas las influencias i someterse a todos los despotismos, el indio fué un instrumento a disposición del que lo quiso utilizar.”<sup>238</sup>

Les militaires des deux camps ne s'intéressent qu'à une chose: gagner, et les moyens utilisés pour y arriver ne semblent pas leur paraître importants. Le vice-roi du Pérou remplit ses armées de «hijos de la sierra»<sup>239</sup>, mais il n'est pas le seul, même Antonio José de Sucre, lieutenant de Bolívar, utilise ce stratagème, les armées ennemies ont donc quelques points en commun, les deux manipulent la population afin de servir leurs intérêts. D'ailleurs, à propos de cette manipulation, nous en apprenons un peu plus sur la façon dont les différents participants opèrent. En effet, Pedro Antonio de Olañeta envoie un courrier au vice-roi en 1823 pour lui raconter une collaboration des aborigènes avec les patriotes. Il les décrit comme très influençables, ce n'est pas de leur faute s'ils ont pris parti pour le camp adverse, mais plutôt parce qu'ils ont été «seducidos por algunos infames»<sup>240</sup>, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas

---

<sup>237</sup>: RUDEL, Christian, *Les Combattants de la liberté*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1991, p.11.

<sup>238</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.491.

<sup>239</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.491.

<sup>240</sup>: *Colección de los principales partes y anuncios relativos a la campaña del Perú desde 29 de enero de 1821 en que tomó el mando el Señor de La Serna hasta fin de marzo de 1824 dispuesta por el Estado Mayor Jeneral del Ejército*, 1824?, p.47.

libres de leurs choix, ce ne sont pas eux qui prennent les grandes décisions, mais ils sont utilisés malgré eux à cause de leur grande naïveté. On dirait presque qu'Olañeta les excuse et rend responsables les patriotes qui ont réussi à les convaincre, bien que cela ne paraisse pas très compliqué à réaliser. Les Indiens sont décrits d'un point de vue assez paternaliste, il faut les protéger d'eux-mêmes.

Simón Bolívar lui-même nous raconte dans une de ses nombreuses lettres, recueillie dans les *Memorias del General O'Leary*, que les Indiens ne sont pas payés avec de véritables salaires pour leurs services. Il nous dit dans sa correspondance d'octobre 1817 que les indigènes sont payés avec des «herramientas y otros objetos que ofrece para pagar los indios»<sup>241</sup>, mais il précise à ses hommes que si ce n'est pas suffisant ils devront s'arranger avec les aborigènes pour qu'ils soient malgré tout rémunérés. Les indigènes ne sont pas considérés au même titre que les autres soldats puisqu'ils n'ont même pas le droit à une paye digne de ce nom, mais à un troc de biens contre des services, c'est-à-dire que les aborigènes ne sont pas payés avec de l'argent. Cependant nous ne savons pas si cet arrangement a été demandé par les Indiens ou si ce sont les Blancs qui sont partis du principe que les Indiens n'avaient rien à faire avec de l'argent. En temps de guerre il est courant que le gouvernement n'ait plus de quoi payer ses hommes, nous pouvons alors également supposer que cet arrangement a été réalisé dans le but de réconcilier les deux partis, l'un est payé et l'autre conserve ses soldats. Nous constatons que le Libertador s'inquiète de «la felicidad de los indios»<sup>242</sup>, c'est-à-dire qu'il veille à ce que les Indiens soient satisfaits afin qu'ils continuent à soutenir les patriotes et qu'ils ne se rebellent pas. Bolívar souhaite que les indigènes bénéficient de tous les avantages que l'armée rebelle peut leur fournir afin de s'attirer leurs faveurs et de continuer à les compter parmi ses alliés. Les patriotes font tout pour «acheter» les aborigènes et qu'ils soient contents, ils leur offrent ce dont ils disposent dans le but de conserver leur aide, les indigènes ont plus l'air de mercenaires que de véritables soldats qui se seraient engagés pour leurs convictions, dans le but de lutter pour un idéal, il semblerait que les indépendantistes craignent une révolte des Indiens. Nous pouvons supposer que dans le camp adverse le fonctionnement est le même, nous avons déjà vu que les révoltes indiennes peuvent être terribles, elles arrivent à mobiliser une grande partie de la population même si elles finissent par être réprimées dans le sang la plupart du temps, les indigènes n'ont apparemment pas peur de cette répression puisqu'ils se révoltent en de très nombreuses occasions. De plus c'est un secteur majoritaire de la population, et les deux armées ont besoin de soldats pour gagner cette guerre qui semble ne plus finir, il est donc essentiel que les soldats soient plus ou moins satisfaits de leur sort pour éviter toute mutinerie ou désertion. Le Libertador demande à ce que les indigènes soient libérés des travaux qui ne sont pas nécessaires maintenant afin de les soulager d'une surcharge de travail superflu qui ne ferait que les fatiguer pour rien.

Bolívar les exhorte également à ce qu'ils cultivent plus, afin de pouvoir vendre les récoltes qu'ils auraient en trop, les patriotes comptent sur les indigènes pour les approvisionner en vivres. Il faut également que l'armée indépendantiste arrive à inspirer

---

<sup>241</sup>: O'LEARY, Daniel Florencio, O'LEARY, Simón Bolívar, *Memorias del General O'Leary publicadas por su hijo Simón B. O'Leary*, Tomo XV, Caracas, Imprenta de la "Gaceta Oficial", 1881, p.316.

<sup>242</sup>: O'LEARY, Daniel Florencio, O'LEARY, S.B., *Memorias del General O'Leary...*, Tomo XV, p.340.

confiance aux Indiens, le gouvernement les traite de manière paternaliste. Il faut leur mentir et leur faire croire qu'ils retourneront vivre une vie tranquille parmi les leurs quand la guerre sera finie, que leur absence sera courte, mais nécessaire pour libérer leur patrie. Ils veulent essayer de les rassembler dans des villages et éviter qu'ils ne vivent dans les bois, il serait ainsi plus facile de les contrôler s'ils sont rassemblés. Bolívar insiste sur le fait qu'ils ne seront pas dérangés s'ils restent soumis au gouvernement et qu'ils ne seront plus recrutés pour le service militaire une fois ce service déjà rendu. Les subalternes de Simón Bolívar doivent personnellement passer de village en village afin de mettre en confiance les indigènes, ils sont autorisés à négocier avec eux ce qui leur paraît réalisable afin de s'attirer leurs faveurs<sup>243</sup>. Nous avons donc ici une lettre dans laquelle le Libertador demande à ses hommes de recruter le plus d'Indiens possible, il leur donne des consignes assez strictes sur la façon de réaliser ce recrutement, ils sont autorisés à mentir, à tromper les indigènes pour les amener à soutenir l'armée patriote. Ils veulent les rassembler dans des villages afin de faciliter ce labeur, ils veulent réussir à obtenir des soldats qui participeront aux combats pour libérer la patrie, mais aussi des «sujets» obéissants qui n'hésiteront pas à faire tout ce dont l'armée a besoin pour les complaire. Le Libertador a l'air désespéré, il veut trouver des hommes à tout prix, et n'hésite pas à utiliser le mensonge pour ce faire, comme leur dire qu'ils reviendront tous rapidement et qu'après ils pourront vivre une vie heureuse et paisible chez eux, mais combien mourront au combat? Combien seront faits prisonniers et ne reviendront jamais? Combien seront obligés de se réengager une fois de retour? Combien seront réellement payés? Combien seront dérangés par l'une ou l'autre armée après avoir déjà servi et avoir survécu? Les troupes ont besoin de renforts et de soldats si elles veulent vaincre leurs ennemis, tous les moyens sont permis pour arriver à leurs fins, même ceux qui pourraient être considérés d'une morale douteuse, ils trompent les Indiens pour obtenir leur soutien, et nous pouvons supposer que les Péninsulaires font de même. Les indigènes se font manipuler dans le seul but que les armées aient de la «chair à canon», les indigènes étant la population majoritaire, ce sont aussi eux qui vont se faire massacrer en plus grand nombre. Il est probable que les Indiens croient ce que les Blancs leurs disent, ils sont assez crédules et ne se méfient pas, ou pas assez, des paroles prononcées par les Espagnols ainsi que les Créoles. Ce sont les victimes principales de la guerre alors que ce n'est même pas la leur.

Le Libertador va jusqu'à demander que les Indiens vaincus lors de la dernière bataille contre leur ennemis soient «réduits», il ne faut pas que cette histoire se sache, il est primordial «que no quede ni memoria de este hecho tan sensible, que puede sernos tan funesto»<sup>244</sup>. Si cela se savait ça pourrait influencer le moral des troupes, et il est probable que les indigènes refusent de s'engager s'ils apprennent que leurs homologues ont été massacrés et vaincus sans grande peine semble-t-il. Bolívar n'hésite pas à tromper les Indiens pour qu'ils s'engagent dans l'armée, il les manipule afin de réunir ses forces et pouvoir attaquer à nouveau, nous sommes en présence du Bolívar stratège qui ne recule devant rien pour recruter et pour gagner. Il n'hésite pas à employer des stratagèmes d'une morale douteuse, la guerre transforme la moralité et fait qu'elle soit moins importante que la victoire, il s'agit de survivre.

---

<sup>243</sup>: O'LEARY, Daniel Florencio, O'LEARY, S.B., *Memorias del General O'Leary...*, Tomo XV, p.341.

<sup>244</sup>: O'LEARY, Daniel Florencio, O'LEARY, S.B., *Memorias del General O'Leary...*, Tomo XV, p.341.

Dans son article sur «Bolívar et les Indiens», Henri Favre se pose la question de la place des indigènes dans la pensée du Libertador. Comme nous venons de le voir, les aborigènes sont présents dans la correspondance de Bolívar mais ils n'apparaissent pas très souvent, ils ne sont que vaguement mentionnés de temps en temps. Quant aux décrets, ils ne sont pas appliqués, et les discours sont rhétoriques, mais sans réelle intention de changer les choses. Les Incas sont évoqués en de nombreuses occasions, mais ils ne sont mentionnés que comme le passé de l'Amérique, après l'Indépendance, les nouveaux Etats ne vont pas prendre comme modèle les civilisations précolombiennes. Bolívar va jusqu'à douter de l'existence des Indiens, il pensera pendant un temps qu'ils ont tous été exterminés. Avant 1822, rien ne laisse penser dans ses écrits que les aborigènes forment en réalité la majorité de la population péruvienne, avant d'arriver dans les Andes il fait certes référence aux indigènes, mais de manière stéréotypée puisqu'il ne parle que du «bon sauvage». Ce n'est qu'en 1822 que le Libertador découvre les «vrais» Indiens et qu'il se rend compte qu'ils sont en mesure de prendre part aux événements, le peuple indigène pourrait finalement être utile et avoir un rôle déterminant dans l'émancipation. C'est aussi à ce moment-là que nous passons du bon sauvage au barbare. Au Pérou le Vénézuélien restera toujours assez méfiant envers les Indiens et dans certaines régions le peu de participation que vont apporter les aborigènes lui font penser qu'ils préfèrent vivre sous le joug espagnol, ils ont l'air d'un peuple soumis qui n'est pas prêt ni ne veut se rebeller. Il semblerait que les Indiens n'aient pas d'opinion sur la question de l'émancipation, mais cette attitude va être comprise comme une résistance passive en certaines occasions. Bolívar va alors recruter de force les aborigènes, il sait pourtant que leur participation est décisive, tout comme San Martín qui, en 1821, fait de la propagande pour qu'ils adhèrent à la cause patriote. Bolívar les croyait morts, où tout du moins peu nombreux, mais quand il les rencontre enfin il se rend compte qu'ils peuvent être obstinés et résistants. La présence de ces Indiens qui, au final sont plus nombreux que ce que pensait le Libertador, pose le problème de leur prise de position, ils pourraient tout à fait s'opposer aux indépendantistes afin de tenter de récupérer ce qui leur a été volé, puisque les Créoles n'ont pas plus de droits que les Péninsulaires sur ces terres qui ne sont en aucun cas à eux. Les décrets en faveur des aborigènes de 1825 promulgués par Bolívar ne résolvent en rien le problème, ces décrets visent à intégrer les indigènes en effaçant les différences ethniques. Mais il faut savoir que le Libertador est absolument contre le métissage, il promulgue ces décrets convaincu que les indigènes vont refuser de s'intégrer. Remarquons aussi que Bolívar ne mentionne jamais de grands noms indiens comme Túpac Amaru<sup>245</sup>. Le Vénézuélien manipule donc les aborigènes en leur faisant croire qu'il s'inquiète pour eux, qu'il veut changer leur situation, mais en réalité tout ce qui l'intéresse c'est que les indigènes s'enrôlent et collaborent avec les patriotes.

Bolívar promulgue plusieurs décrets en faveur des Indiens dans le but de montrer qu'il se préoccupe pour eux et tente d'améliorer leur condition. En avril 1824 il promulgue un décret agraire à Trujillo dans lequel il octroie des terres aux aborigènes, terres qui sont en fait déjà à eux puisque ce sont les terres des communautés. Il oblige les indigènes à abandonner leur mode de vie communautaire au profit de possession individuelle. De cette façon les terres

---

<sup>245</sup>: Henri FAVRE, «Bolívar et les Indiens», Cahiers de l'Herne, p.272-285, in dirigé par TACOU, Laurence, *Simón Bolívar*, Paris, Edition de l'Herne, 1986.

des communautés indigènes, qui ne pouvaient être vendues, peuvent maintenant changer de propriétaire. Le Libertador vend les terres de l'État afin de récolter des fonds pour continuer la guerre contre les Espagnols, et il tente aussi de relancer l'agriculture. En réalité beaucoup de ces terres, qui appartenaient avant aux communautés, vont être vendues comme si elles étaient de l'État. Cette réforme ne servira qu'à exproprier les aborigènes de leurs terres<sup>246</sup>.

Les indigènes sont décrits comme des êtres simples d'esprit, au début de la guerre d'Indépendance ils ne semblent pas très bien comprendre ce qui est en train de se passer, Marius André nous dit:

«Les es igualmente indiferente ser gobernados por un marqués de la Concordia nacido en España o por un conde de la Conquista nacido en América. Pero si alguno de los dos nobles no se sometiese a la autoridad regia, aquéllos se alzarían contra él. Si se quiere hacer una revolución en nombre del rey amenazado están prestos; mas si la revolución en nombre del rey tiende a la independencia, se convierten en contrarrevolucionarios. Son partidarios de las juntas cuando éstas se constituyen para defender los derechos del rey cautivo. Cuando las juntas trabajan por la independencia completa, son numerosos los indios que no se dan cuenta de ello; bástales con la etiqueta real que subsiste aún. No entienden de sutilezas, habilidades y traiciones políticas. En este caso, sirven la causa de la revolución creyendo combatirla. Cuando es expulsado un virrey gritan "¡Viva el rey!" Y es el rey quien se va.»<sup>247</sup>

Selon cet auteur français, les indigènes ne s'intéressent pas beaucoup à la politique, et peu leur importe qui gouverne. Néanmoins il convient de remarquer qu'ils sont fidèles au Roi, ils sont prêts à se révolter pour lui, mais pas contre lui, c'est pourquoi certains Indiens sont restés du côté royaliste pendant la guerre émancipatrice. La fidélité et la loyauté des aborigènes est ici mise en valeur, pour une fois il semblerait que les aborigènes aient des principes et qu'ils les suivent, qu'ils soient prêts à se battre pour leurs convictions. Au début de la révolte, quand les Juntas se créent, ils sont en faveur de cette révolution puisqu'elle se fait pour le Roi qui a été capturé par les Français, mais ensuite cela se complique, ils ne se rendent pas compte que les Juntas veulent une indépendance totale et renient donc le Roi auquel ils sont si fidèles. Ils soutiennent les indépendantistes croyant combattre pour le Roi. Et les patriotes ne vont pas leur dire qu'ils se trompent, ils perdraient bien des soldats. L'auteur compare les Indiens à des enfants, et c'est pour cela qu'il est si facile de les manipuler, n'importe qui peut le faire, et c'est ce que les deux camps vont faire tout au long de la guerre. Mais ce ne sont pas les seuls à se faire utiliser comme de vulgaires pantins, «en cuanto a los negros, más aún que los indios y los mestizos, son meros instrumentos»<sup>248</sup>. Les Créoles aussi bien que les Péninsulaires n'hésitent pas à utiliser la population, quelle qu'elle soit, afin d'arriver à leurs fins. Ils n'ont aucun respect pour les indigènes, ils se servent juste d'eux parce qu'ils en ont besoin. Nous avons ici un point de vue européen sur la question de la prise de position des Indiens.

---

<sup>246</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, "El papel de las comunidades indígenas en la guerra de la Independencia del Perú", in edición preparada por GIL NOVALES, Alberto, *Homenaje a Noél Salomon. Ilustración española e independencia de América*, Barcelona, Universidad autónoma de Barcelona, 1979, p.217-240.

<sup>247</sup>: ANDRÉ, Marius, *El fin del imperio español en América: causas y caracteres*, Barcelona, Araluce, 1922, p.93.

<sup>248</sup>: ANDRÉ, Marius, *El fin del imperio español en América: causas y caracteres*, p.95-96.

Dans le second tome de *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, Gonzalo Búlnes semble nous dire que les indigènes se “soumettent” assez rapidement aux Espagnols, et s’opposent aux soulèvements qui ont conduit à l’Indépendance. Les royalistes ont même prévu d’élire un roi parmi les aborigènes dans le but de montrer que la Vice-royauté doit être à l’Espagne ou redevenir la propriété de ses légitimes habitants, c'est-à-dire les Indiens. Certains espèrent créer ainsi des tensions entre les Indiens et les Créoles, les royalistes sèment les premières graines de la guerre sociale qui a déjà commencé et qui va se livrer plus tard. Les Espagnols racontent qu’ils ont avec eux un descendant inca qu’ils vénèrent en présence des Indiens et ils ont l’intention de le couronner roi s’ils devaient être vaincus, ce qui montre bien que les Péninsulaires n’ont aucune envie de perdre leurs colonies et ils sont prêts à tout pour cela, y compris installer un pantin<sup>249</sup>. L’auteur insiste sur cette idée que les Espagnols préfèrent proclamer un Inca souverain du pays dans le cas où les royalistes seraient tenus en échec. Valdés confirmera cette initiative à San Martín lui-même lors d’une entrevue entre les deux camps, durant les négociations de Punchauca. Les Espagnols ne sont en aucun cas prêts à abandonner leurs «terres» et envisagent toutes les possibilités, s’ils venaient à perdre ils se serviraient des Indiens pour garder le contrôle sur l’Amérique, et ce tout en sachant que cela ne ferait que provoquer une nouvelle guerre entre les Créoles et les indigènes qui feraient tout pour garder ce qu’ils ont déjà perdu par le passé<sup>250</sup>.

Dans un discours adressé à la Junte du Chili, le brigadier Fleming (envoyé par les Cortes de Cadix) nous explique ce que pense la population des Indiens «tanto en Nueva España como en esta América Meridional»<sup>251</sup>, autrement dit l’opinion sur les indigènes semble être assez universelle. Il nous dit:

«los que se llaman indígenas no tienen opinión propiamente hablando: los Españoles europeos residentes en ellas lo miran con horror; los Españoles americanos acomodados, fincados y empleados son del mismo sentir; y los mestizos por inclinación siguen este partido.»<sup>252</sup>

Autrement dit les aborigènes ne sont pas concernés par cette guerre, d’ailleurs les autres habitants de l’Amérique espagnole ne les apprécient pas beaucoup, ils sont rejetés par le reste de la population qui les considère comme des citoyens de seconde catégorie alors qu’ils sont la majorité de la population. Les autres les méprisent et les regardent de haut, mais dès que la guerre va commencer ils vont tous essayer de s’attirer les faveurs des aborigènes alors qu’ils les supportent à peine, l’hypocrisie est donc une des principales caractéristiques des habitants d’Amérique. Nous voyons bien que les classes sociales les plus élevées vont se servir des classes les plus basses afin de gagner leur combat, ce ne sont que des pions sur un échiquier dirigé par les Péninsulaires et les Créoles. La Serna lui aussi se sert des Indiens, il les considère comme des «sauvages» utiles puisque ce sont des sanguinaires, ils n’ont donc aucun problème pour tuer. Ce point est très important, il est expliqué en de nombreuses occasions,

---

<sup>249</sup> : BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.477.

<sup>250</sup> : BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.478.

<sup>251</sup> : CALVO, Carlos, *Colección histórica completa de los tratados, convenciones, capitulaciones, armisticios y otros actos diplomáticos y políticos de todos los Estados de la América Latina, comprendidos entre el golfo de Méjico y el cabo de Hornos, desde el año 1493 hasta nuestros días, Tomo III*, Madrid, 1864, p.14.

<sup>252</sup> : CALVO, Carlos, *Colección histórica completa de los tratados, ..., Tomo III*, p.13-14.

les Espagnols comme les Américains se servent des indigènes pour réaliser des massacres, comme en 1824, quelques jours avant la bataille d' Ayacucho, La Serna a comme plan de bloquer la fuite de l'armée rebelle, ce qui implique que les patriotes devaient soit mourir au combat soit tués par les Indiens<sup>253</sup>. Nous remarquons donc que les protagonistes de cette guerre n'ont pas une très haute opinion du peuple indigène, ils les méprisent et ne les considèrent pas à leur juste valeur, pour eux ce ne sont que des marionnettes dirigées par les élites qui n'hésitent pas à manipuler tous ceux qui pourraient les aider à gagner, les indigènes ne les intéressent absolument pas, ils n'attendent qu'une chose d'eux, qu'ils les servent dans leur soif de pouvoir.

San Martín se voit obligé d'envoyer des troupes dans le sud du pays aux ordres du général Antonio Balcarce pour en finir avec les dernières forces royalistes et pacifier certaines provinces où les royalistes ont réussi à créer une espèce de banditisme à l'aide des Indiens «bárbaros»<sup>254</sup>. Les indigènes sont donc présentés comme des sauvages utilisés cette fois-ci par les Espagnols afin de troubler le pays et créer des conflits. Ils s'en servent pour molester leurs ennemis en créant des conflits dans le but de retarder la pacification de la région. Les aborigènes ne sont que des pantins utilisés pour essayer de gagner une guerre qui n'en finit plus, les deux camps veulent vaincre et pour cela ils utilisent tous les moyens dont ils disposent. Les Indiens permettent aux royalistes de diviser l'armée patriote qui est obligée d'envoyer ses hommes dans tout le pays pour finir le travail. Le labeur des Indiens n'est pas vraiment reconnu, ils sont juste un moyen pour arriver à une fin précise: gagner la guerre quoi qu'il arrive. Ce sont des méthodes peu «orthodoxes», nous constatons que les Espagnols sont désespérés, ils utilisent des moyens pas très distingués, les indigènes paraissent être leur dernier recours possible pour essayer de retarder l'avancée des troupes indépendantistes.

Mais le général García Camba nous explique que les patriotes eux aussi se servent des aborigènes, apparemment les indigènes sont plus royalistes que révolutionnaires, le général espagnol nous dit:

«sabían bien los revolucionarios que los indígenas en general eran afectos al rey y les importaba mucho mantenerlos en el engaño.»<sup>255</sup>

Les indigènes sont fidèles au Roi espagnol, mais les révolutionnaires arrivent à les manipuler afin qu'ils s'allient à eux. Ils sont influençables et manipulables, non seulement leurs opinions sont très malléables et changeantes, très peu affirmées, ils en changent dès que quelqu'un les convainc. De plus les insurgés se servent d'eux, ils ont besoin de soldats et recrutent tous ceux qu'ils peuvent, et n'hésitent pas à tromper et manipuler, et les indigènes sont assez crédules mais ici ce n'est pas vraiment une qualité puisqu'ils se font utiliser sans même s'en rendre compte, leur naïveté sert la cause ennemie. Les patriotes sont présentés comme des personnes sournoises qui n'hésitent pas à profiter des plus faibles pour arriver à leurs fins et les Indiens comme des marionnettes naïves qui ne savent pas se suffirent à eux-mêmes.

---

<sup>253</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.583.

<sup>254</sup>: ARENALES, José, *Memoria histórica sobre las operaciones e incidencias de la División Libertadora, a las órdenes del General Don Juan Antonio Álvarez de Arenales en su segunda campaña a la sierra del Perú, en 1821*, Buenos Ayres, 1832, p.184.

<sup>255</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba para la historia de las armas españolas en el Perú 1809-1821*, Madrid, Editorial-América, 1916, p.199-200.



Enfin, nous l'avons dit de nombreuses fois, les aborigènes ont participé à la guerre d'indépendance en tant que soldats, cependant Búlnes nous dit à leur propos, en parlant des soldats qui ont servi dans les troupes espagnoles au Pérou que:

“Asimismo se ha hecho figurar como soldados a los auxiliares indígenas que cooperan a la obra de un ejército en grupos indeterminados. Los indios, uniformados pueden hacer subir un cuadro de defensa que se considere en el papel; pero no merecen bajo ningún concepto contarse en la categoría de soldados.”<sup>256</sup>

Nous voyons ici le mépris avec lequel sont considérés les Indiens, ils ne sont même pas dignes d'être considérés comme des soldats. Ils se sont faits exploiter, exterminer et réduire en esclavage pendant des siècles, et ceux qui sacrifient leur vie en participant à la guerre d'Indépendance ne sont même pas considérés comme de véritables soldats. Gonzalo Búlnes nous montre bien à quel point les Espagnols et les Créoles profitent et se servent de la population indigène, comme l'ont fait avant eux les conquistadores, les colonisateurs et autres *encomenderos*. La «indiada» n'est utilisée que pour servir les fins des Blancs, elle est une masse d'indigènes pas très intelligents qui ne font que faire ce qu'on leur dit. Après leur arrivée au pouvoir,

«les Créoles prirent les places encore chaudes des Blancs d'Europe et, oubliant les services rendus par les «pauvres», se comportèrent en maîtres aussi cruels, aussi méprisants, aussi exploités insatiables que ceux qui étaient chassés. Indiens, Noirs, métis de dernière catégorie, n'avaient fait que changer de maîtres, perdant au change bien souvent.»<sup>257</sup>

Les Espagnols font croire aux indigènes qu'ils ont besoin d'eux (ce qui est vrai), et leur promettent toutes sortes de choses, mais dès qu'ils obtiennent ce qu'ils veulent, c'est-à-dire dès qu'ils gagnent, les promesses sont oubliées et ce sont les Indiens qui payent le prix de cette malheureuse «omission». Une fois la guerre gagnée, les Créoles prennent la place des Péninsulaires, et la situation revient au même point qu'avant, les Blancs font partie de l'élite sociale et les Indiens ainsi que les Noirs et tous les métis retournent à leur situation de basse classe sociale, ce qui signifie que l'émancipation n'a rien amélioré à leur condition. Pradt nous rappelle bien de quelle classe sociale est partie la révolte qui a commencé les guerres d'Indépendance, ce sont les Espagnols américains qui, avec l'aide de certains indigènes combattent les Espagnols péninsulaires afin d'obtenir la liberté tant anhélee<sup>258</sup>. Les Indiens ne sont que des pions, des marionnettes utilisées par les Créoles et les Péninsulaires pour gagner une guerre qui au final ne les concerne pas tant que ça puisque leur condition ne va pas changer, ils changent un bourreau pour un autre. Nous remarquons que malgré les époques différentes des deux auteurs, ils sont tous les deux d'accord sur le fait que les Indiens, les Noirs ainsi que les métis, aident les Créoles, mais en aucun cas ceux-ci ne les en remercient.

Canterac nous raconte qu'Otero se sert des Indiens, il explique clairement qu'il compte bien sacrifier les indigènes lors de la prochaine bataille, comme cela c'est déjà produit

---

<sup>256</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, p.402.

<sup>257</sup>: RUDEL, Christian, *Les Combattants de la liberté*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1991, p22.

<sup>258</sup>: PRADT, Dominique de, PINARD, Jean-Baptiste, *De las colonias, y de la revolución actual de la América, Tomo II*, Burdeos, 1817, p.155.

à Yscuchaca. Nous voyons une fois de plus que les indigènes sont des pantins dans les mains des dirigeants de cette guerre civile. Ils ne sont que de la chair à canon, utiles pour gagner une guerre qui n'en finit plus. Comme depuis l'arrivée des Espagnols sur le continent américain, les aborigènes continuent à souffrir et à endurer les tourments infligés par les Européens, ils ont été réduit à un état proche de l'esclavage et maintenant ils ne servent qu'à mourir pour la «bonne» cause<sup>259</sup>.

Le Brigadier José Domingo Carratalá s'adresse aux *montoneras* de Cangallo dans une proclamation de 1821. Le royaliste tente de dissuader les Indiens de continuer à collaborer avec les patriotes, en leur disant que les promesses que les indépendantistes leur ont faites ne seront pas tenues, en se référant par exemple au tribut. Carratalá leur parle de leur dignité qu'ils ne pourront pas récupérer en collaborant avec les rebelles, et les exhorte à réfléchir à leur attitude. Le Péninsulaire les invite à méditer sur ce qui leur convient le mieux, il ne leur fera pas de mal s'ils décident de déposer leurs armes. Cette proclamation faite à Huamanga est des plus menaçantes, le militaire tente de convaincre les aborigènes qu'ils ont choisi le mauvais camp et que les indépendantistes ne leur amèneront rien de bon, contrairement aux Espagnols. Ces efforts seront vains puisque les *montoneras* de Cangallo continueront à collaborer avec les patriotes et ne changeront pas d'avis<sup>260</sup>. Le royaliste alterne menaces et conseils pour s'adresser aux aborigènes et les persuader de se rendre, ce qui ne semble pas avoir beaucoup d'effet.

Bernardo O'Higgins va se servir du passé colonial afin d'inciter les indigènes à s'unir aux indépendantistes. En 1820, alors que des troupes arrivées d'Argentine se préparent à marcher sur Lima, O'Higgins fait une proclamation afin de recruter des Indiens. Cette proclamation est imprimée en deux langues, l'espagnol et le quechua, ce qui montre le désir du Libertador de toucher toute la population péruvienne. Il s'adresse à eux en tant que «hermanos y compatriotas»<sup>261</sup> afin de montrer qu'il les considère comme ses égaux. Le Chilien mentionne les leaders de la dernière grande révolte indienne, Pumacahua et Angulo, il tente par là de faire renaître leurs sentiments patriotiques en les incitant à se battre pour leur bonheur et leur liberté. Il leur promet la liberté de se gouverner une fois les Péninsulaire vaincus. O'Higgins mentionne quelques grands noms du passé Inca, Pachacutec ou encore Manco Capac, pour leur remémorer cette période glorieuse. Les Espagnols apparaissent comme les ennemis à battre car ils maintiennent le peuple dans un état proche de l'esclavage, il est donc temps qu'ils retrouvent leur liberté. Les indépendantistes se servent du passé précolombien pour tenter de s'attirer les faveurs des Indiens, en leur rappelant tout ce que les Espagnols leur ont pris depuis leur arrivée.

### 3. Les causes de la guerre

---

<sup>259</sup>: Colección de los principales partes y anuncios relativos a la campaña del Perú..., p.19.

<sup>260</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, "El papel de las comunidades indígenas...".

<sup>261</sup>: Bernardo O'HIGGINS, "A los habitantes del Perú", 1820, en *Pensamiento político de la emancipación (1790-1825)*, Tomo II, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1985, p.203-204.

Comme nous venons de le voir, les Indiens sont indispensables aux deux adversaires, et c'est pour cela qu'ils les manipulent, pour être sûr d'avoir leur soutien, mais nous allons maintenant voir que les indigènes ont eux aussi certaines raisons de vouloir participer à cette guerre, même s'ils sont tout de même utilisés pour servir des causes qui ne sont finalement pas les leurs. Nous allons parler ici des motifs qui ont pu pousser certains à s'enrôler volontairement dans cette guerre.

#### a) La haine des Espagnols

Tout d'abord, il nous faut commencer par expliquer que la participation des indigènes au conflit est indéniable, Christian Rudel nous dit d'ailleurs à ce sujet:

«Malgré- ou à cause de- leur exploitation multiséculaire, Noirs et Indiens accoururent en masse grossir les rangs des armées libératrices. Jamais Bolivar n'aurait accumulé tant de succès- entre autre le légendaire passage des Andes- sans le courage, la tenacité, le mépris de la mort des bataillons indiens toujours accompagnés de l'infatigable intendance féminine indienne.»<sup>262</sup>

Selon le journaliste les aborigènes collaborent donc plutôt avec les indépendantistes, en raison du quasi-esclavage dans lequel ils ont été plongés pendant les siècles qui ont suivi la découverte de l'Amérique par les Européens. Nous avons ici une des raisons majeures qui pousse certains indigènes à prendre part au conflit, l'exploitation dont ils ont été victimes depuis l'arrivée des Espagnols. Ils ont été exterminés, réduits à une situation proche de l'esclavage et utilisés, ils ont été forcés d'apprendre une langue qui n'était pas la leur ainsi que de nouvelles coutumes alors que leurs cultures ancestrales se perdaient. Mais quelques siècles plus tard ils trouvent enfin le courage de se rebeller.

Dans son ouvrage sur l'indépendantiste Camilo Henríquez, Miguel Luis Amunátegui nous parle lui aussi des raisons qui poussent les patriotes à vouloir s'attirer l'alliance des Indiens, il nous dit à ce sujet:

«La guerra declarada por la España contra los colonos sublevados era mui diversa de la emprendida en otro tiempo contra los indios; pero, como en la actual, la metrópoli alegaba entre sus títulos de dominio la conquista, se comprende fácilmente que los revolucionarios hicieran suya la causa de los indíjenas.»<sup>263</sup>

Nous avons ici un début d'explication quant au sujet qui nous intéresse, il semble que les insurgés aient trouvé dans les indigènes un allié ayant le même «problème», l'Espagne qui revendique son droit de conquête sur le territoire américain. Ils cherchent à les rallier à leur cause dès qu'ils voient qu'ils ne peuvent y arriver tous seuls, de plus certains indigènes combattent les envahisseurs espagnols depuis leur arrivée, mais ce n'est que maintenant qu'ils trouvent des alliés blancs, quand leur cause devient similaire à la leur. Avant l'Indépendance,

---

<sup>262</sup>: RUDEL, Christian, *Les Combattants de la liberté*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1991, p.21-22.

<sup>263</sup>: AMUNÁTEGUI, Miguel Luis, *Camilo Henríquez*, Santiago de Chile, Imprenta Nacional, 1889, p.135.

personne, ou très peu de personnes, ne s'était préoccupé du sort des Indiens, tant qu'ils travaillaient pour les Créoles ou les Péninsulaires, tout le monde était content et personne ne se plaignait puisqu'il n'y avait pas de motif, mais quand les Créoles veulent plus d'indépendance, ils pensent alors aux aborigènes qui pourraient les aider à vaincre cet ennemi qu'ils essayent de repousser depuis bien des siècles. C'est donc une alliance assez intéressée que proposent les rebelles aux Indiens, avoir des alliés est pour eux un avantage, surtout s'ils connaissent aussi bien le terrain que les indigènes et s'ils ont un ennemi commun. Etant donné que les Espagnols, en arrivant sur le continent qu'ils venaient de découvrir ont massacré des milliers d'Indiens,

« Las circunstancias habían influido, pues, para que se alzarán, no uno, sino millares de vengadores, de los huesos de aquellos infelices, muchos de los cuales estaban reducidos a polvo tiempo hacía.»<sup>264</sup>

Les indépendantistes profitent un peu de la situation, ils savent que certains indigènes veulent se venger des Européens, même s'il est vrai que d'autres se sont intégrés à la nouvelle société imposée par les Espagnols, et les événements passés font que la vengeance méditée et attendue par les aborigènes depuis tant de temps peut servir la cause patriote, et ils vont en profiter pour manipuler les indigènes afin qu'ils s'allient à eux, même si cela ne fonctionnera pas avec toutes les tribus.

Dans *De las colonias, y de la revolución actual de la América*, l'auteur, Dominique de Pradt, élabore une théorie quant à la cause de la guerre d'Indépendance, selon lui cela vient du pourcentage de la population que représente chaque «race», au début le colon espagnol était uni à la métropole parce qu'elle assurait sa sécurité, mais peu à peu, les Créoles deviennent aussi nombreux que les indigènes, et même plus nombreux, et c'est à ce moment-là que les liens avec la métropole commencent à se dégrader. Selon cet auteur, l'émancipation d'une colonie dépend donc uniquement du nombre de colons et d'indigènes, qui une fois qu'ils sont plus nombreux que les autochtones n'ont plus besoin de la métropole dont ils peuvent se passer car celle-ci devient même dérangeante. Ce serait donc le nombre d'indigènes qui serait responsable de la séparation d'une colonie de sa métropole<sup>265</sup>. Il est vrai que Pradt élabore cette conjecture pour l'Amérique du Nord, mais cette théorie peut s'étendre à toute colonie. L'auteur nous parle plus en détail de ce qui a causé l'Indépendance de l'Amérique espagnole, et la théorie reste la même, au début les colons avaient besoin de l'Espagne puisqu'ils étaient en sous-nombre par rapport aux indigènes, et ensuite, lorsqu'ils ont été plus nombreux et qu'ils ont plus ou moins dominé les Indiens, ils n'ont plus eu besoin de la métropole, ils pouvaient s'occuper eux-mêmes de leur sécurité ainsi que de l'économie du pays<sup>266</sup>. Le schéma est toujours le même, la métropole est là pour assurer la sécurité de ses citoyens, ils se sentent rassurés de la savoir aux commandes, mais dès que la situation est plus stable, qu'ils connaissent bien le terrain ainsi que les habitants, et qu'ils sont assez nombreux, ils se révoltent pour obtenir leur indépendance. Les Indiens sont donc une raison pour garder le lien avec la métropole dans un premier temps, mais ensuite ils peuvent servir à le rompre.

<sup>264</sup>: AMUNÁTEGUI, Miguel Luis, *Camilo Henríquez*, Santiago de Chile, Imprenta Nacional, 1889, p.136.

<sup>265</sup>: PRADT, D. de, PINARD, J-B, *De las colonias, y de la revolución actual de la América, Tomo II*, p.97.

<sup>266</sup>: PRADT, D. de, PINARD, J-B, *De las colonias, y de la revolución actual de la América, Tomo II*, p.94-95.

Dans les *Reflexiones en contestación al artículo comunicado*, l'auteur nous fait part de ses observations quant au rôle des Indiens dans cette guerre, il commence par nous confirmer que les indigènes sont bien la majorité de la population américaine, puis il nous expose ses doutes quant à la fidélité de cette partie de la population. Il semblerait que les aborigènes soient plus propices à s'incliner pour l'Espagne, même s'il est possible que d'autres partis (ici ce seraient les indépendantistes) puissent les influencer<sup>267</sup>. Les Indiens sont présentés comme des êtres manipulables, et donc pas fiables puisqu'ils sont susceptibles de changer de camp et d'opinion selon les influences qu'ils reçoivent. Les indigènes «no pueden aspirar por si a nada por su incapacidad física y moral»<sup>268</sup>, les Indiens sont donc vus comme des enfants dont il faut s'occuper à chaque instant, cette vision paternaliste des indigènes est présente depuis l'arrivée des Espagnols en Amérique. De plus il semblerait que ce soient les indigènes qui soient responsables de la révolte des Créoles, apparemment l'amour ressenti par les aborigènes pour les Européens aurait poussé les Américains à se rebeller, comme s'ils étaient jaloux<sup>269</sup>. Cette théorie nous donne l'impression d'une querelle de famille, les enfants légitimes (les Créoles), envieux de la relation des enfants adoptifs (les Indiens), auraient décidé de se révolter contre les parents (les Péninsulaires) jaloux qu'ils préfèrent les indigènes à eux, dans le sens où ils s'occuperaient plus des aborigènes que des Créoles parce qu'ils considèrent que les Indiens en ont plus besoin. C'est l'éternelle querelle familiale biblique. Les Américains se sentent délaissés, mis à part et décident de se faire entendre. Cependant une question reste à poser, si les Indiens sont incapables moralement et physiquement, comment peuvent-ils s'opposer aux indépendantistes? En métropole on les insulte et on les méprise, ils sont considérés «más inútiles que las bestias y los troncos»<sup>270</sup>, mais maintenant ils ont besoin d'eux pour les défendre et s'opposer aux insurgés. Les Créoles détestent les Péninsulaires, à cause des Indiens, et c'est cette jalousie qui va créer le conflit.

La haine envers les Espagnols (péninsulaires) et l'Espagne est un thème qui revient assez régulièrement, c'est une des causes de la réussite de l'émancipation, avec le fait que les Créoles se soient révoltés contre le pouvoir espagnol<sup>271</sup>. Mais cette haine était présente bien avant les révoltes de l'Indépendance, elle a commencé dès la colonisation du continent, et les Espagnols n'ont rien pu faire pour changer cette opinion<sup>272</sup>. Bolívar lui-même nous dit que non seulement les Indiens détestent les Espagnols, mais aussi les religieux, tout cela explique qu'ils aient préféré le parti indépendantiste. Les patriotes confient même certaines exécutions aux indigènes parce qu'ils savent qu'ils les haïssent profondément<sup>273</sup>. Il est donc clair qu'il existe en Amérique une certaine haine pour les Espagnols, cependant il faut préciser que ce ne

<sup>267</sup>: *Reflexiones en contestación al artículo comunicado inserto en El Universal número 169: o sea la que se dice resolución de las cuestiones sobre América, propuestas por Don Valentín Ortigosa en 1813, reimpresas en el propio periódico núm. 157*, Madrid, Imprenta de I. Sancha, 1821, p87-88.

<sup>268</sup>: *Reflexiones en contestación al artículo comunicado...*, p.88.

<sup>269</sup>: *Reflexiones en contestación al artículo comunicado...*, p.89.

<sup>270</sup>: *Reflexiones en contestación al artículo comunicado...*, p.89.

<sup>271</sup>: CALVO, Carlos, *Anales históricos de la revolución de la América Latina, acompañados de los documentos en su apoya. Desde el año 1809 hasta el reconocimiento de la independencia de ese extenso continente*, Tomo IV, Paris/Madrid, 1865, p.30.

<sup>272</sup>: LARRAZÁBAL, Felipe, BOLÍVAR, Simón, *La vida y correspondencia general del Libertador Simón Bolívar enriquecida con la inserción de los manifiestos, mensajes, exposiciones, proclamas, & & publicados por el héroe colombiano desde 1810 hasta 1830*, New York, Imprenta de El Espejo, 1878, p.20.

<sup>273</sup>: LARRAZÁBAL, Felipe, BOLÍVAR, S., *La vida y correspondencia general del Libertador...*, p.467 et 469.

sont pas les indigènes qui ont provoqué cette guerre émancipatrice, mais bien les Espagnols, ou tout du moins une partie; les Créoles<sup>274</sup>. On nous parle même de «odio implacable de los naturales a los peninsulares»<sup>275</sup>, ce qui montre à quel point les Américains détestent les Espagnols, haine qui finit par déclencher la guerre afin d'expulser les Péninsulaires tant haïs. Carlos Calvo nous parle également de

“el odio que los indígenas del Perú tenían por los que desde la conquista los habían sujetado al trato más inhumano en el trabajo de las minas”<sup>276</sup>.

Ici la guerre d'émancipation est une vengeance, les Indiens s'allient aux indépendantistes dans le seul but de punir les Espagnols pour leur comportement envers eux depuis des siècles, ils ont été réduits en esclavage et maintenant ils ont enfin l'occasion de rendre la pareille aux Péninsulaires.

Enfin, nous pouvons aussi parler du fait que les Indiens n'ont jamais vu le Roi espagnol, il n'est jamais venu en Amérique, c'est un «rey invisible»<sup>277</sup>, il n'y aurait donc pas de raison pour que les Indiens veuillent rester sous son autorité et encore moins pour qu'ils veuillent se battre pour lui. Néanmoins, selon l'auteur ce n'est pas ce qui se passe puisque le souverain espagnol «toma ante los ojos de los indios algo de la Majestad divina»<sup>278</sup>. Apparemment c'est tout le contraire qu'il se passe, comme ils ne l'ont jamais vu, il se rapproche d'une divinité et cela explique le respect que le Roi inspire à beaucoup d'aborigènes. On peut donc se demander pourquoi ils ne prennent pas tous le parti du Roi, il semblerait que ce soit une figure ambivalente qui inspire à la fois le respect et le mépris. Certains auraient sans doute préféré voir le souverain pour que son autorité soit plus «concrète». Peut-être ce respect est-il dû au fait que le Roi a pour fonction de protéger les indigènes contre les fonctionnaires qui voudraient abuser d'eux, mais aussi contre leurs propres caciques.

Les Indiens sont enclins à la rébellion à cause de leur rancœur envers le Roi espagnol et les élites, de plus les Blancs ne font généralement pas confiance aux indigènes<sup>279</sup>, ce qui est réciproque. Nicole Toyer nous dit à ce sujet que

«los indios, en general, no formaron parte del movimiento de emancipación americano, puesto que no estaban en condiciones de comprender lo que significaban las ideas de los enciclopedistas y además el hecho de los abusos a que habían estado sometidos por parte de los blancos, les hacía desconfiar de las promesas de los criollos, no estableciendo diferencia entre criollos y españoles, y recelando tanto de los mestizos como de los blancos.»<sup>280</sup>

Nous pouvons voir que les indigènes non seulement ne font pas partie de ceux qui impulsent l'Indépendance, mais en plus leurs capacités mentales sont remises en question puisqu'il est

---

<sup>274</sup>: CANGA ARGÜELLES, José, *Breve respuesta a la representación de los comerciantes...*, p.38.

<sup>275</sup>: CANGA ARGÜELLES, José, *Breve respuesta a la representación de los comerciantes...*, p.19.

<sup>276</sup>: CALVO, Carlos, *Colección histórica completa de los tratados...*, Tomo II, p.249.

<sup>277</sup>: ANDRÉ, Marius, *El fin del imperio español en América: causas y caracteres*, p.91.

<sup>278</sup>: ANDRÉ, Marius, *El fin del imperio español en América: causas y caracteres*, p.91.

<sup>279</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, “El papel de las comunidades indígenas...”.

<sup>280</sup>: TOYER, Nicole, *Rumbo a la América hispánica*, Paris, Masson, 1972, p.50-51.

dit que les indigènes ne peuvent pas comprendre les idées qui ont amené les Créoles à se rebeller. De plus les aborigènes sont exploités depuis l'arrivée des Espagnols sur le continent, ils sont victimes de toutes sortes d'abus ce qui explique qu'ils ne font plus confiance aux Blancs, et peu importe qu'ils soient Créoles ou Péninsulaires, cela ne fait aucune différence pour les Indiens, et les métis sont eux aussi indignes de leur confiance. Nous remarquons que la manipulation dont sont victimes les indigènes n'est pas nouvelle puisqu'elle remonte à la «découverte», et elle a pour conséquence que les aborigènes se méfient de tout le monde. Ces abus vont pousser les indigènes à prendre parti pour l'un ou l'autre camp, certains considèrent que ce sont les Péninsulaires les responsables de leurs malheurs alors que d'autres voient en eux le seul moyen de se protéger de leurs véritables spoliateurs.

#### b)Le but recherché

Au début les Révolutions de l'Amérique ont pour but l'Indépendance et se libérer du joug espagnol sous lequel ils vivent depuis des siècles. Peu à peu, les indépendantistes entrent en contact les uns avec les autres. Ils n'ont plus peur du pouvoir de l'Espagne. Selon Lorente les Indiens s'unissent à la guerre d'émancipation parce qu'ils veulent se libérer de la servitude dans laquelle ils sont plongés depuis l'arrivée des Espagnols. Chaque «race», chaque personne a donc un but bien précis en prenant part à la guerre civile, les Créoles sont fatigués d'être considérés comme des citoyens de seconde catégorie par rapport aux Péninsulaires, et les Indiens veulent retrouver leur liberté perdue des siècles auparavant, liberté que la conquête et la colonisation ont fait disparaître sous couvert de la législation. La participation des indigènes est donc bien réelle, mais elle recherche des avantages<sup>281</sup>. La vengeance est un des buts de cette révolte, les Indiens veulent se venger des Espagnols comme nous venons de le voir.

Les indigènes sont souvent en faveur de la cause patriote en raison des nombreuses humiliations que les royalistes leur font subir. En traitant si mal la population ils ne font que servir la cause patriote puisqu'elle sera rejointe par de nombreuses personnes assoiffées de vengeance. La rancune ressentie envers les troupes espagnoles sert les troupes indépendantistes<sup>282</sup>.

Enfin, nous avons déjà expliqué que les Indiens ont participé aux guerres d'émancipation dans un but bien précis, certains ont peut-être pris parti selon leurs convictions personnelles mais nombreux sont ceux qui espèrent quelque chose en retour. Les indigènes de Huaras se soulèvent pour se rebeller contre le tribut, motif de très nombreuses rébellions. Les aborigènes sont obligés de payer un impôt, ils se sont rebellés de nombreuses fois au cours des siècles pour tenter de se libérer de ce tribut, ces rébellions ont pourtant étaient vaines puisque le tribut restera en vigueur même après l'émancipation dans de nombreux pays hispano-américains. Ce soulèvement des Indiens de Huaras est réprimé par la force ainsi que par une discussion politique. Dans d'autres provinces, les faveurs des

---

<sup>281</sup> : LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú bajo los Borbones, 1700-1821*, Lima, 1871, p.332.

<sup>282</sup> : ARENALES, José, *Memoria histórica sobre las operaciones e incidencias...*, p.216.

aborigènes sont aussi «achetées» par des mesures telles que l'abolition de la mita. Les Indiens sont donc indispensables au déroulement des guerres d'Indépendance, c'est pourquoi les deux camps essayent de les attirer par des promesses souvent oubliées après l'émancipation<sup>283</sup>. Le tribut est donc un élément essentiel des «négociations» pour que les Indiens participent, nombreux sont ceux qui leur promettent d'abolir cette contribution afin de se faire de nouveaux alliés, et bien peu sont ceux qui tiendront leur promesses. En 1818 les Indiens refusent d'ailleurs de payer ce tribut<sup>284</sup>.

Selon Marius André, «los indios oprimidos se levantan [...] para pedir cuentas a sus verdugos»<sup>285</sup>, c'est-à-dire que la guerre d'Indépendance est en réalité une vengeance des Indiens, vengeance attendue pendant des siècles, et qu'ils peuvent enfin réaliser. Durant des siècles les Espagnols les ont réduits en esclavage, ont failli les exterminer, les ont forcé à apprendre leur langue et leurs coutumes et à oublier les leurs, ils ont enfin l'occasion de retourner la situation et de les châtier pour leur comportement.

Bernardo de Monteagudo fait référence à la colonisation de l'Amérique dans son «Diálogo entre Atahualpa y Fernando VII en los Campos Eliseos». Atahualpa compare l'invasion française de la Péninsule à l'invasion espagnole de l'Amérique quelques siècles plus tôt. Le Roi espagnol se plaint de la conduite de Napoléon et de ses troupes alors que les Espagnols ont fait exactement la même chose sur le continent américain. L'Inca compare le bonheur dans lequel vivait son peuple avant l'arrivée des Européens et le malheur qui suit cette arrivée, des milliers de gens sont morts et les Indiens ont été réduits en esclavage. Atahualpa qualifie les Espagnols de

«cruels y usurpadores, cuando del mismo modo que el francés en España, se han entronizado ellos en América contra la voluntad de los pueblos»<sup>286</sup>.

Tout comme Fernando considère que les Français n'ont aucun droit sur l'Espagne, les Espagnols n'avaient aucun droit sur l'Amérique. L'Inca justifie ensuite l'Indépendance par des exemples, l'Espagne s'est elle-même émancipée des Musulmans, les Américains sont donc tout à fait en droit de reconquérir leur liberté. Il finit en s'adressant directement aux habitants et les exhorte à s'unir à la cause indépendantiste puisqu'elle est juste et qu'ils ont droit à la liberté qui les conduira au bonheur. L'indépendantiste argentin réussit à diffuser les idées patriotes grâce à ce dialogue, il nous donne les arguments qui ont conduit les Créoles à vouloir leur Indépendance.

Nous constatons donc le rôle primordial des Indiens dans l'émancipation péruvienne, par leur nombre ils sont indispensables aux troupes, et c'est pour cela que les deux camps

---

<sup>283</sup> : LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú bajo los Borbones, 1700-1821*, Lima, 1871, p.334.

<sup>284</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, «El papel de las comunidades indígenas...».

<sup>285</sup>: ANDRÉ, Marius, *El fin del imperio español en América: causas y caracteres*, p.90

<sup>286</sup>: Bernardo de MONTEAGUDO, «Diálogo entre Atahualpa y Fernando VII en los Campos Eliseos», 1809, in *Pensamiento político de la emancipación (1790-1825)*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1985, p.64-71, p.67.



adverses n'hésitent pas à les manipuler. De plus la haine ressentie pas les indigènes pour les Européens, en raison des siècles de quasi-esclavage qu'ils ont dû supporter, est un thème récurrent dans notre documentation, et c'est aussi un des motifs qui a poussé les Indiens à s'enrôler dans ce conflit. Maintenant que nous savons pourquoi les indigènes ont participé à une guerre qui ne les concerne en principe pas, nous allons voir comment est vue leur participation.

# Chapitre III: L'ambivalence de la vision des Indiens

Les indigènes ont largement participé à la guerre émancipatrice du Pérou, mais ce qui va maintenant nous intéresser c'est ce que pensent nos auteurs de cette participation, ou plutôt ce qu'ils racontent et comment ils présentent les aborigènes. Dans ce chapitre nous allons donc étudier la vision que nous donnent les ouvrages de l'époque émancipatrice (ainsi que des années qui suivent) du rôle qu'ont joué les Indiens dans cette Indépendance. Nous commencerons par parler de la vision négative qui ressort des documents que nous avons consultés, puis nous nous attarderons sur une vision totalement opposée. Nous constaterons que la perception du rôle joué par les Indiens est tout à fait antithétique en certaines occasions.

## **1. La vision négative**

Nous allons d'abord étudier la vision négative que nous donnent certains auteurs des Indiens. Nous allons voir que le comportement des indigènes est souvent décrit comme étant inapproprié, pas convenable, ils sont «sauvages», faibles, déserteurs et traîtres.

### a) La barbarie

Sebastián Lorente commence par nous présenter les Indiens comme des êtres sauvages et donc incapables de s'organiser pour combattre, ce qui veut dire que les Espagnols n'ont rien à craindre d'eux. Quant aux Indiens dits «civilisés», ils paraissent dépourvus de toute volonté, de tout caractère, malgré tout ce dont ils ont à se plaindre, l'auteur semble persuadé qu'ils n'oseront jamais attaquer. Selon cet auteur, il est donc peut probable que les Indiens prennent part aux combats qui amèneront quelques années plus tard l'Indépendance du pays. Cependant, étant donné leur manque de caractère, les «otras razas»<sup>287</sup> n'ont pas de mal à les attirer dans leur camp. Selon cet auteur les Indiens ont donc bien participé aux guerres d'Indépendance, mais leur prise de position ne semble pas découler d'un choix personnel mais plutôt du résultat du pouvoir de persuasion des différents camps sur ces êtres si fragiles et manipulables que semblent être les indigènes américains. Les Indiens ne sont que très rarement présentés sous de bons côtés, l'auteur nous décrit les indigènes comme des barbares sans pitié. Ici les aborigènes de Moya tuent un messager envoyé par le royaliste Carratalá. Ils

---

<sup>287</sup>: LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú bajo los Borbones, 1700-1821*, Lima, 1871, p.257.

apparaissent dans ce passage comme ignorant les règles de la guerre. Cependant ce n'est pas la seule excuse que leur trouve l'auteur, il justifie leur geste par toutes les humiliations que les Indiens ont subi, autant pendant la conquête et la colonisation que pendant la guerre, et cela continuera même après l'Indépendance<sup>288</sup>. Cette idée que les Indiens sont de véritables tueurs revient assez souvent, en particulier lorsqu'il s'agit des aborigènes dits «bravos». Par exemple Bulnes nous parle des hommes du vice-roi La Serna qui sont morts dans la forêt en allant à La Paz défendre la ville des rebelles. Il est dit que ces soldats sont sûrement morts tués par les indiens ou alors à cause d'une des nombreuses maladies qu'il y a dans la forêt<sup>289</sup>.

Dans le combat qui fait s'affronter Loriga et Otero, à Yauricocha en décembre 1821, il n'est pas dit que les Indiens ont participé à ce combat, mais Búlnes nous dit, en parlant de l'armée d'Otero que:

«a juzgar por la matanza que sucedió al combate es de creer que llevase consigo algunas partidas de indios.»<sup>290</sup>

Une fois encore la violence des indigènes est mise en avant, il semble évident que la seule explication logique à ce massacre soit la présence d'aborigènes. Suite à cet affrontement, les deux partis se sont considérés vainqueurs, Otero assure avoir tué 70 Espagnols et fait battre en retraite le reste de la troupe et Loriga affirme avoir poursuivi les patriotes sur quelques lieues, et il semble que durant cette persécution 700 hommes soient morts et qu'ils soient «probablement indios»<sup>291</sup>.

Certains, sans vraiment collaborer avec les indépendantistes, simplement «combattent» les royalistes dans des sortes de guérillas sanguinaires et sans pitié. Les indigènes sont présentés comme des «monstres» sans pitié qui tuent tous ceux qui s'approchent de leurs terres. Nous avons l'exemple d'un royaliste (qui voulait rencontrer Arenales) qui en arrivant à Moya s'est vu attaquer par les aborigènes qui ne manquent pas de lui jeter des pierres, à lui ainsi qu'à ses hommes. Cependant la cruauté des Indiens ne s'arrête pas là, ils obligent des patriotes qui passent par là à participer sans que ceux-ci puissent refuser «l'invitation». Les indépendantistes sont obligés de participer au massacre, certains essayent cependant d'épargner les royalistes, en vain. Les indigènes tuent même ceux qui ont le drapeau blanc. Les Indiens assassinent la plupart des royalistes et ne respectent pas leurs dépouilles, qui sont coupées en morceaux. Quant aux survivants, ils sont peu nombreux et blessés. Tous les royalistes qui survivent à l'attaque sont emmenés à Jauja par les Indiens comme prisonniers ou plutôt comme trophées<sup>292</sup>.

---

<sup>288</sup>: LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú bajo los Borbones, 1700-1821*, Lima, 1871, p.382.

<sup>289</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, Santiago de Chile, Imprenta i Encuadernación Barcelona, 1897, p.624.

<sup>290</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822), Tomo II*, Santiago de Chile, 1888, p.456.

<sup>291</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822), Tomo II*, p.456.

<sup>292</sup>: ARENALES, José, *Memoria histórica sobre las operaciones e incidencias de la División Libertadora, a las órdenes del General Don Juan Antonio Álvarez de Arenales en su segunda campaña a la sierra del Perú, en 1821*, Buenos Ayres, Imprenta de la Gaceta Mercantil, 1832, p.68-69.

Saturnino Vergara et Leonidas Scarpetta nous font une brève biographie de nombreux patriotes qui ont participé à l'Indépendance dans leur *Diccionario biográfico de los campeones de la libertad...*, et quand ils nous parlent du colonel Joaquín Satizabal, un Colombien qui a participé aux guerres émancipatrices de la Nouvelle Grenade, du Pérou et du Haut Pérou, ils incluent l'agissement des Indiens dans leur bref récit. Joaquín Satizabal décide de s'enrôler dans l'armée péruvienne suite à quelques problèmes, mais il n'arrivera jamais à destination, les aborigènes l'assassinent alors qu'il est en route. Le colonel indépendantiste est présenté comme un véritable patriote, «tomó servicio desde que fue preciso combatir la reyesidad en el Cauca»<sup>293</sup>, et les aborigènes n'ont pas hésité à le faire disparaître. Le colonel s'est engagé volontairement dès que sa patrie a eu besoin de lui, il participe à de grandes batailles telles que celles qui ont lieu à Pichincha, Junín ou encore Ayacucho, il combat aux côtés de Sucre, mais une attaque des Indiens suffit à mettre fin à la belle carrière de ce patriote, les indigènes sont décrits comme des êtres méprisables, sans pitié, et d'une cruauté sans pareil. Les auteurs nous disent à leur sujet:

“acabaron con su existencia apaleando a este afamado patriota, condecorado con honrosas distinciones en los campos de batalla en que combatió por la independencia de Colombia i el Perú.”<sup>294</sup>

Nous avons donc une fois de plus une vision des plus négatives des indigènes, ils ne respectent rien ni personne et s'attaquent à des personnes célèbres et importantes sans aucun remords. Ce sont les coupables de la mort d'un courageux soldat qui n'a pas hésité à sacrifier sa vie pour son pays. Ce sont de très mauvaises personnes qui n'hésitent pas à tuer des héros.

Les prisonniers sont souvent remis aux Indiens «cuya cruel conducta con los prisioneros de guerra es bien conocida»<sup>295</sup>. La cruauté des indigènes est un thème récurrent, surtout quant il s'agit d'être brutal avec les faibles et ceux qui ne peuvent pas se défendre, ici ce sont des prisonniers, mais nous verrons plus tard qu'ils sont aussi très sanguinaires avec les blessés. Les indigènes participent également au pillage, Zárate entre dans Potosí en avril 1815 avec ses 4 000 Indiens et ils saccagent la ville<sup>296</sup>. Les indigènes sont ici des scélérats qui volent et pillent la population, ils mettent la ville à sac et ne respectent rien.

En novembre 1821 le colonel Loriga est envoyé par Canterac au Cerro de Pasco, zone qu'il conquiert sans grande difficulté, mais en décembre, alors qu'il s'apprête à partir, il est attaqué par des indépendantistes. Cette troupe des plus improvisée est composée de la population locale, mais aussi d'un «crecido número de indios»<sup>297</sup> en plus de quelques soldats. Les rebelles ont l'avantage pendant la nuit mais quand le jour se lève le colonel Loriga commence à gagner du terrain et il finit par vaincre les insurgés. Les aborigènes ne sont pas présentés sous leur meilleur jour, ils ont l'air d'une masse barbare et sauvage, le général

---

<sup>293</sup>: VERGARA, Saturnino, SCARPETTA, Miguel Leonidas, *Diccionario biográfico de los campeones de la libertad de Nueva Granada, Venezuela, Ecuador i Perú: que comprende sus servicios, hazañas i virtudes*, Bogotá, Imprenta de Zalamea, 1879, p.579.

<sup>294</sup>: VERGARA, Saturnino, SCARPETTA, Miguel Leonidas, *Diccionario biográfico...*, p.579.

<sup>295</sup>: GRAHAM, María, *Diario de su residencia en Chile (1822) y de su viaje al Brasil (1823): San Martín, Cochrane, O'Higgins*, Madrid, Editorial-América, 1916, p.139.

<sup>296</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba para la historia de las armas españolas en el Perú 1809-1821*, Madrid, Editorial-América, 1916, p.214.

<sup>297</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.579.

García Camba nous les décrit comme «la muchedumbre de indios y [...] su acostumbrada y alborotadora algazara»<sup>298</sup>. Comme nous en avons maintenant l'habitude, les Indiens sont décrits comme une masse indivisible, toujours au pluriel, «los indios», et bruyante en plus, sans manières, ils ne paraissent pas civilisés mais barbares, tels une horde de bêtes sauvages.

On accuse les Indiens d'avoir tué des Capucins, des religieux sont tués et personne ne semble savoir qui pourrait être le coupable, tout ce qu'on sait c'est que «los indios los odiaban»<sup>299</sup>. L'accusation est sous-entendue certes mais bien présente, qui d'autre aurait pu tuer des religieux? Les indigènes sont les coupables idéaux, sanguinaires, sauvages, incontrôlables et hérétiques maintenant en plus de tous les autres défauts qui leur sont déjà attribués. Les aborigènes sont décrits comme des barbares capables de tuer des moines, ils sont cruels et sans pitié.

#### b) L'inefficacité

Nous pouvons constater également que les Indiens sont présentés comme simples d'esprit, ils ne semblent pas capables de réfléchir par eux-mêmes, et ils gâchent tout ce que les autres font. Dans ce cas il semble que ce soit eux qui soient responsables de l'échec de l'Indépendance, les patriotes avaient presque réussi en 1812, mais «por desgracia llamaron en su apoyo a los indios de Panataguas»<sup>300</sup>. Les indigènes sont donc appelés en renfort, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas les instigateurs de la Révolution, mais qu'ils ne font que suivre. Il est important de bien comprendre et d'insister sur ce point, en aucun cas les aborigènes ne sont les «responsables» de la guerre qui mènera quelques années plus tard à l'émancipation du Pérou, ce sont les Créoles qui commencent cette révolution et les Indiens ne font que participer. Dans le cas qui nous intéresse, les Indiens sont présentés comme des êtres peu civilisés, ce qui fait que les provinces voisines à Huánuco n'appuient pas les patriotes dans leur proclamation de l'Indépendance, les royalistes n'ont donc eu aucun mal à réprimer cette révolte et à punir exemplairement les leaders. Les aborigènes sont présentés comme des inutiles sans volonté, ils changent de camp selon le pouvoir de persuasion des différents chefs des différentes armées, mais ils ne sont en réalité pas très utiles étant donné que leurs actes irréfléchis ont de lourdes conséquences, telles que la perte d'alliés qui se seraient avérés précieux, il est en effet indispensable pour les indépendantistes de s'attirer les faveurs du plus grand nombre afin de mettre de leur côté toutes les chances de vaincre les Espagnols, mais ici les aborigènes sont responsables de la défaite des patriotes.

Les Indiens, nous le savons maintenant grâce à nos sources, ont largement participé aux guerres d'émancipation de l'Amérique espagnole, et ce dans les deux camps, cependant leur participation n'est aujourd'hui encore pas reconnue dans sa totalité, c'est un sujet très peu abordé et comme nous le verrons au cours de notre étude, si la participation des Indiens est abordée, ce n'est qu'en surface et rares sont les fois où leur ethnie est précisée. Nous avons ici un exemple, parmi tant d'autres:

---

<sup>298</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.579.

<sup>299</sup>: BLANCO, José Félix, *Documentos para la historia de la vida pública del Libertador de Colombia, Perú y Bolivia, Tomo VI*, Caracas, Imprenta de "La Opinión Nacional", 1876, p.113.

<sup>300</sup>: LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú bajo los Borbones, 1700-1821*, Lima, 1871, p.311.

“[D. Juan Manuel de Goyeneche] nombrado por éste [Abascal] presidente del Cuzco, organizó con extraordinaria rapidez un ejército de 8.000 hombres, explotando con sagacidad los sentimientos de aquellas poblaciones sencillas, y la disposición de los indios a formar excelentes tropas bajo dirección conveniente.”<sup>301</sup>

Nous constatons ici non seulement le peu de détails concernant la participation des Indiens, on ne sait ni combien ils sont exactement parmi ces 8 000 soldats recrutés ni à quelles tribus ils appartiennent, mais ils sont encore une fois présentés comme des êtres sans volonté propre puisqu'ils ne sont utiles que s'ils sont menés par le bon chef. Néanmoins l'auteur reconnaît les qualités des indigènes en tant que soldats. Mais certains demandent de l'aide au général Arenales pour qu'il les protège de certains royalistes tels que Carratalá qui commet de nombreux abus envers la population et en particulier envers les indigènes. Ils ont ici recours aux indépendantistes pour assurer leur protection, ils sont décrits comme des êtres fragiles, incapables de se défendre eux-mêmes et intéressés, puisqu'ils ne s'adressent au général patriote que dans le but de sauver et d'améliorer leurs vies<sup>302</sup>.

Les indigènes qui ne trouvent pas de leader capable de canaliser leur enthousiasme sont généralement vaincus. De plus les Espagnols sont bien plus cruels qu'eux, ce qui explique qu'ils les battent à de nombreuses reprises. Même s'il est vrai que Pumacahua a ordonné bien plus d'un assassinat, les massacres menés à bien par les royalistes sont bien plus terribles, comme celui de Humachirí ou même de Guanta<sup>303</sup>. Les indigènes de Guamanga essayent de défendre leur ville mais les armées espagnoles bien mieux entraînées qu'eux n'ont aucun mal à les battre. Ils se réfugient alors à Cangallo, où ils essuient une autre défaite. Le fait que les aborigènes osent se soulever contre les Espagnols n'a d'autre conséquence que la répression, les royalistes ont ainsi une excuse pour réaliser toutes sortes de vengeances. Les soldats de Ricafort «s'amuse» et au bout d'un certain temps, les populations n'ont d'autre choix que de se plier à la cause des Péninsulaires<sup>304</sup>. Après Cangallo Ricafort retourne à Guamanga et de là part pour Guancayo où il se retrouve nez à nez avec les troupes d'Oldeo et d'Aldao. Gonzalo Búlnes nous dit que l'armée indépendantiste n'est pas très organisée ni entraînée, ce qui est en partie dû à sa composition: des milices et des Indiens très mal armés, généralement ils n'ont que des frondes et des lances. Alors que l'armée de Ricafort est certes moins nombreuse mais mieux organisée grâce à ses soldats de métier. Cependant se joigne aussi à eux un certain contingent d'indigènes avec ses armes habituelles<sup>305</sup>.

García Camba nous décrit aussi les différentes expéditions réalisées par les officiers de l'armée pour aller chercher des vivres, des munitions et autres approvisionnements nécessaires à l'armée. Il nous raconte ainsi comment le général Loriga, parti chercher des armes au Cerro de Pasco, s'est fait attaquer par des Indiens en décembre 1821. Les indigènes sont apparemment nombreux (5 000), mais ils sont également secondés par la population. La petite troupe est composée de 50 chevaux et de 300 fantassins en plus des Indiens. Les

---

<sup>301</sup>: LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú bajo los Borbones, 1700-1821*, Lima, 1871, p.306.

<sup>302</sup>: ARENALES, José, *Memoria histórica sobre las operaciones e incidencias...*, p.27.

<sup>303</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Santiago de Chile, 1887, p.381.

<sup>304</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Tomo II, p.45.

<sup>305</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Tomo II, p.45.

rebelles ont l'avantage au début du combat mais Loriga réussit à retourner la situation en sa faveur et bat finalement les attaquants, tuant 500 d'entre eux (dont trois officiers) alors que les pertes chez les Espagnols ne sont que minimales (une dizaine de morts et six blessés)<sup>306</sup>. Nous pouvons ici nous demander si Andrés García Camba n'exagère pas un peu, les troupes royalistes sont présentées comme pratiquement imbattables alors que les aborigènes et leurs alliés nous sont décrits comme une troupe désordonnée, sans grande formation militaire, et sans grande habileté pour le combat apparemment puisque malgré l'effet de surprise, ils n'arrivent pas à battre les troupes péninsulaires. Nous remarquons également que l'Espagnol dénombre ici ses ennemis, il nous donne le nombre d'aborigènes qui ont attaqué ses compagnons d'armes alors qu'il ne nous dit que très rarement combien sont les Indiens qui collaborent avec ses troupes. En détaillant ainsi leur nombre, la menace devient plus réelle, plus concrète, il montre aux lecteurs que les indigènes se battent contre les royalistes, ils apparaissent une fois de plus dans le rôle des «méchants». Il nous raconte ensuite que si les rebelles avaient été les vainqueurs de cette bataille, les conséquences auraient été catastrophiques pour les Espagnols, puisque des renforts seraient venus, et les royalistes se seraient vus dans l'obligation d'évacuer la zone. Les Indiens en auraient profité pour s'unir aux indépendantistes, García Camba les présente comme des opportunistes qui s'allient aux vainqueurs justement parce qu'ils ont gagné, bien que dans le paragraphe d'avant il nous racontait comment les aborigènes étaient déjà dans le camp des insurgés. Les aborigènes profitent de la situation et semblent changer de camp quand bon leur semble.

Malgré toute leur bonne volonté les indigènes ne semblent pas très efficaces militairement parlant, ils se font battre en de très nombreuses occasions, et ce malgré leur supériorité numérique ou l'effet de surprise. Même quand ils arrivent à tendre une embuscade à leurs adversaires ils ne semblent pas capables de finir le travail, ils sont généralement décrits comme des soldats plutôt médiocres. Bolívar lui-même se plaint de l'inefficacité des Indiens en tant que soldats, il dit qu'ils sont incapables de se battre et qu'en aucun cas ce ne sont de véritables soldats.

### c) La désertion

L'importante désertion que chacune des deux armées expérimente est due au fait que «la aversión al servicio militar era general en los naturales de América»<sup>307</sup>. Les Indiens ne veulent pas faire le service militaire, et c'est pour cela qu'ils désertent dès que l'occasion se présente, et les exemples sont nombreux. Ricafort a le soutien des indigènes même si celui-ci ne semble guère durer longtemps. Une fois de plus la lâcheté des aborigènes est mise en valeur et ceux-ci s'empressent de prendre la fuite. En partant d'Arequipa, Ricafort a 2 500 hommes, mais le trajet est parsemé de désertions, les indigènes forment la majeure partie des réserves de la ville, mais leur campement doit sans cesse être surveillé pour éviter toute fuite. Búlnes nous raconte que les Indiens s'enfuient par des «senderos intransitables para cualquier

---

<sup>306</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Apuntes para la historia de la revolución del Perú, sacados de los trabajos del Estado-Mayor del ejército de operaciones*, Lima, Imprenta del Ejército, 1824, p.26.

<sup>307</sup>: CALVO, Carlos, *Colección histórica completa de los tratados, convenciones, capitulaciones, armisticios y otros actos diplomáticos y políticos de todos los Estados de la América Latina, comprendidos entre el golfo de Méjico y el cabo de Hornos, desde el año 1493 hasta nuestros días, Tomo II*, Madrid, 1864, p.326.

hombre civilizado»<sup>308</sup>, soulignant une fois de plus la barbarie des aborigènes, qui préfèrent la nature même quasi impénétrable à servir dans l'armée royaliste. Dans ses mémoires, García Camba nous parle lui aussi du rôle des Indiens dans la guerre d'Indépendance du Pérou, mais il nous parle surtout de leurs défauts. Il commence par nous rapporter les paroles du vice-roi, qui se plaint des dégâts que la désertion fait dans son armée, et Andrés García Camba nous explique que nombreux sont ceux qui désertent, «es una inclinación irresistible, asombrosa, inexplicable»<sup>309</sup>, en particulier chez les Indiens. Ce thème de la désertion est un thème assez récurrent dans notre documentation, les aborigènes sont souvent présentés comme des lâches déserteurs. Cependant il semble que le militaire espagnol les justifie, ou tout du moins les comprenne pour une fois. Selon celui-ci les indigènes désertent mais ils ne se rendent pas compte de leurs actes, ils ne savent pas que c'est un délit très grave qu'ils commettent, et c'est pour cela qu'il arrive parfois que certains reviennent, sans mauvaise intention, cela leur paraît normal. Ici García Camba juge certes les agissements des Indiens, mais d'une manière un peu moins sévère que d'habitude, il condamne évidemment leur comportement et leur propension à désertir, mais il semble justifier cette attitude. Les aborigènes sont semblables aux jeunes enfants, ils ne savent pas ce qu'ils font, il faut leur expliquer les choses les plus simples et évidentes, le paternalisme européen refait son apparition. Il nous faut donc souligner cette idée que la désertion n'est pas intentionnelle, ils n'ont aucune mauvaise intention, ils sont présentés comme inoffensifs, mais un peu «attardés». Cette propension à la désertion n'a jamais pu être évitée, durant toute la guerre d'Indépendance les Indiens ont continué à désertir l'armée, et il est fort probable que cela continue ainsi selon l'auteur, mais les patriotes ont le même problème, les indigènes aussi désertent leurs rangs. Ce problème oblige les Espagnols à prendre des mesures afin d'éviter toute désertion, ces mesures «se han meditado poco y [...] se han apreciado menos»<sup>310</sup>, c'est-à-dire que les Péninsulaires n'ont pas vraiment pris la peine d'entreprendre des mesures efficaces, et cela n'a servi absolument à rien, le problème de la désertion (dans les deux armées ennemies) restera un problème tout au long du conflit, et aucun des camps n'a su le résoudre.

Le général García Camba nous explique ce phénomène «porque aquellos naturales son poco aficionados al servicio militar»<sup>311</sup>. Selon l'auteur, les recrues sont peu nombreuses, et de plus la désertion est importante et constante, «la deserción a que los naturales del Perú son tan propensos»<sup>312</sup>. Ils essayent de trouver des solutions à ce problème mais c'est assez compliqué à résoudre, d'ailleurs aucun des deux camps ne trouvera jamais de solution et les déserteurs seront d'actualité tout au long de la guerre d'émancipation. L'armée est obligée de recruter pratiquement tout le temps «por la propensión incorregible de aquellos naturales a desertar del servicio militar»<sup>313</sup>. Mais les Espagnols ne sont pas les seuls à avoir ce problème, les deux armées ennemies ont les mêmes difficultés en ce qui concerne l'approvisionnement en soldats, les indigènes ont en effet une certaine tendance à «récidiver», et la désertion est une réelle difficulté pour les troupes, aussi bien indépendantistes que royalistes.

---

<sup>308</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Tomo II, p.43.

<sup>309</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.115.

<sup>310</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.116.

<sup>311</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.402.

<sup>312</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.573.

<sup>313</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba para la historia de las armas españolas en el Perú 1822-1825, Tomo II y último*, Madrid, Editorial-América, 1916, p.279.



Dans une lettre du Libertador (datée d'octobre 1817), Bolívar nous parle de la tendance des Indiens à désertir, il semble qu'ils n'aiment pas beaucoup servir dans l'armée, le Vénézuélien nous parle de «la reducción y pacificación de los indios prófugos»<sup>314</sup>. Une fois de plus les indigènes sont présentés comme des sauvages que les Blancs n'ont pas encore réussi à civiliser, ils posent encore problème, et ne cessent de fuir au lieu de rester combattre aux côtés de leurs compatriotes pour leur pays. Il faut donc tranquilliser les aborigènes afin de pouvoir continuer à recruter et ainsi reformer les troupes, tout ce que les patriotes font pour les Indiens n'est que manipulation, ils ne veulent que se servir d'eux et c'est pourquoi ils cherchent à les complaire par tous les moyens. Il faut leur mentir, leur promettre ce qu'ils veulent, mais il est vital pour les indépendantistes que les aborigènes continuent à participer à ce conflit, c'est pourquoi les campagnes de recrutement ordonnées par Simón Bolívar sont si manipulatoires, les consignes sont de mentir. Arenales prévoit même la désertion d'hommes, les «naturales», il semble prévoir à l'avance la lâcheté des Indiens et prévoit ses plans en tenant en compte ce facteur<sup>315</sup>.

Enfin, García Camba nous dit à ce sujet:

“La deserción del servicio militar era genial á los indígenas del Perú, de quienes se componía el ejército real, y estos mismos habrían sido implacables é infatigables perseguidores de sus contrarios, si la fortuna los hubiese favorecido: los individuos europeos de todas clases que contaba el ejército en Ayacucho pasarían pocos de 500. Hasta el batallón de Cantabria, que el día 3 en Corpahuaico había cargado y hecho correr al batallón colombiano Rifles, uno de los de mayor confianza de Sucre, se entregó como los demás á la fuga sin que nada le pudiera detener.”<sup>316</sup>

Les Indiens sont donc enclins à la désertion comme nous l'avons déjà dit, et ils désertent cette fois-ci parce qu'ils ont perdu une bataille importante. Ils sont décrits comme impitoyables quand ils gagnent, ils s'acharnent jusqu'à ce que les ennemis soient entièrement vaincus, mais dès qu'ils perdent ils s'empressent de changer de camp. Les aborigènes ont donc un caractère très changeant, ils sont acharnés et intraitables quand la chance leur sourit, mais aussitôt que les événements prennent une tournure qui n'était pas prévue ils fuient devant le danger. Les indigènes ne sont pas très courageux, ils passent leur temps à changer de camp. Mais nous apprenons également que ce ne sont pratiquement que des Indiens qui ont lutté à Ayacucho pour les royalistes.

José Luis Busaniche nous parle lui aussi de la désertion dont sont victimes les troupes, et dans ce cas-là celles de Bolívar. Les indigènes

«aprovechaban todas las ocasiones de ponerse al amparo del peligro en cuanto podían sustraerse a la vigilancia de los oficiales encargados de vigilar sus movimientos.»<sup>317</sup>

---

<sup>314</sup>: O'LEARY, Daniel Florencio, O'LEARY, Simón Bolívar, *Memorias del General O'Leary publicadas por su hijo Simón B. O'Leary*, Tomo XV, Caracas, Imprenta de la "Gaceta Oficial", 1881, p.342.

<sup>315</sup>: ARENALES, José, *Memoria histórica sobre las operaciones e incidencias...*, p.102.

<sup>316</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, Tomo II y último, p.307.

<sup>317</sup>: BUSANICHE, José Luis, *Bolívar visto por sus contemporáneos*, México, Fondo de cultura económica, 1960, p.56.

Les Indiens se sauvent dès qu'ils en ont l'occasion malgré la présence de soldats pour les surveiller, de plus ces aborigènes ne participent même pas au combat, ils sont seulement chargés des bagages, même s'ils sont tout de même armés. L'auteur semble justifier cette attitude par le fait qu'ils font parti d'une «tribu tímida, inofensiva»<sup>318</sup>, c'est comme s'ils n'étaient pas responsables de leur comportement, leur caractère veut qu'ils réagissent ainsi. Cette désertion s'explique aussi par le fait que les Indiens ont été recrutés de force, c'est-à-dire que les deux camps les obligent généralement à s'enrôler dans leur armée parce qu'ils ont besoin de soldats. Ceci implique que les indigènes ne se sont pas engagés pour leurs opinions personnelles, et donc ils fuient dès qu'ils le peuvent. L'auteur d'une lettre adressée au Préfet nous dit:

«le vice-roi rassemblait des indigènes les plus qu'il lui était possible, parmi lesquels ils répartissait des vieilles bandes pour les contenir; mais les efforts ne pouvaient en faire des troupes fidèles; des bataillons entiers désertaient et passaient à l'ennemi.»<sup>319</sup>

Le fait que les aborigènes ne soient pas enrôlés de manière volontaire a pour conséquence directe la désertion. Les Espagnols essayent de contrôler un peu ce phénomène en mélangeant Indiens et Péninsulaires, afin que les soldats plus expérimentés puissent surveiller les nouveaux incorporés, mais cela ne sert guère. En partant du Cuzco en 1824 l'armée royaliste comporte 10 000 hommes, mais 3 000 vont désertir. Ce ne sont que des Indiens, sachant que sur les 10 000 soldats seulement 800 sont Péninsulaires. Bolívar lui aussi est obligé de recruter de force au Pérou car peu de volontaires se présentent pour s'engager, là aussi ce recrutement est inutile, les Indiens désertent après avoir été capturés et emmenés de force. Ces levées se font aussi sous la menace de représailles, ce qui ne motive pas les indigènes à se battre<sup>320</sup>.

#### d)La trahison

Les indigènes semblent changer de camp assez régulièrement comme nous le confirme Manuel Antonio López. Selon ses propres paroles:

“acudió como brotada de la tierra una plaga de patriotas improvisados, los mismos indios que poco antes nos habían asesinado más de cien enfermos con su escolta, y al músico Santacruz, alto peruano, á quien hicieron picadillo con los chuzos de que se armaban; y varios como ellos, de mayor categoría, que en otra escala hacían lo mismo ó jugaban con dos barajas, de realistas y de independentes, y ahora resultaban héroes y mártires de la libertad peruana.”<sup>321</sup>

<sup>318</sup>: BUSANICHE, José Luis, *Bolívar visto por sus contemporáneos*, p.56.

<sup>319</sup>: Le Secrétaire général délégué, “Lettre adressée à Son Excellence Monsieur le ministre des Affaires étrangères”, 1825, Cahiers de l'Herne, p.444-449, en dirigé par TACOU, Laurence, *Simón Bolívar*, Paris, Edition de l'Herne, 1986, p.446.

<sup>320</sup>: Henri FAVRE, «Bolívar et les Indiens», Cahiers de l'Herne, p.272-285, in dirigé par TACOU, Laurence, *Simón Bolívar*, Paris, Edition de l'Herne, 1986.

<sup>321</sup>: LÓPEZ, Manuel Antonio, *Recuerdos históricos de la guerra de la Independencia Colombia y el Perú (1819-1826)*, Madrid, Editorial-América, 1919, p.255.

Selon l'auteur, les aborigènes changent de camp selon les circonstances, une fois ils s'allient aux Péninsulaires et tuent des patriotes à leurs côtés, et une fois qu'ils sont vaincus ils s'empressent de passer de l'autre côté afin de survivre. L'auteur nous raconte que nombreux sont ceux qui retournent leur veste fréquemment, selon le contexte. C'est une «technique» qui permet certes de survivre plus longtemps à la guerre, en passant à chaque fois dans le camp du vainqueur, mais cela remet aussi en question la loyauté des Indiens. Ils ne sont pas fiables et on ne peut pas réellement compter sur eux, tels des mercenaires qui vendent leurs services à celui qui les payera le mieux. Néanmoins nous pouvons remarquer que quand ils changent de camp, ils sont quand même relativement bien accueillis, il est vrai que les deux armées manquent d'hommes, cela expliquerait qu'ils ne soient pas trop pointilleux quant à ceux qui s'engagent. Le plus étrange c'est que les moins impliqués dans la cause indépendantiste ont fini par être considérés comme les héros de l'émancipation. Ce que l'auteur veut nous dire, c'est que l'histoire se rappelle comme s'ils étaient de véritables héros ceux qui en fait ressemblent plus à des mercenaires. Certains n'arrêtent pas de changer de camp et pourtant ils sont considérés comme des héros alors qu'ils ont également participé en tant que royalistes. L'histoire est écrite par les hommes, et il semblerait que ceux-ci, dans certains cas, oublient une partie des événements afin que l'histoire soit plus conforme à ce qu'ils voudraient qu'elle soit, les grands hommes sont construits par la légende qui a tendance à évoluer au fil du temps.

Le lieutenant colonel Camba attaque un village d'Indiens près de Huasicancha, les troupes espagnoles entrent sans difficulté dans le village en faisant croire qu'elles sont des troupes patriotes. Il se trouve cependant que lesdits aborigènes sont en réalité royalistes. Ils se mettent donc tout de suite au service des Espagnols, ils espionnent leurs ennemis ou encore transmettent des messages. Ils sont présentés comme obéissants et soumis, ils font tout pour complaire les Péninsulaires et obéissent au moindre petit ordre donné<sup>322</sup>. C'est ainsi que le général Canterac et ses troupes sont surpris quand un Indien se présente à eux et demande à voir le général. L'aborigène lui remet un message de Camba et lui demande sa réponse<sup>323</sup>. Les Espagnols ne semblent vraiment pas habitués à ce genre de collaboration paraît-il puisqu'ils sont assez déconcertés de voir cet indigène venir à eux avec tant de calme et de confiance. On peut donc se demander si les Indiens collaborent souvent avec les royalistes, et si ce rôle de messenger est habituel ou plutôt exceptionnel. Nous pouvons aussi nous demander si les indigènes coopèrent peu avec les Espagnols parce qu'ils ne veulent pas ou à cause du manque de confiance des Péninsulaires envers eux. Il ne semble pas qu'il y ait beaucoup de mélange interracial dans l'armée espagnole. On peut également s'interroger sur la collaboration des indigènes avec l'un ou l'autre camp, sont-ils réellement royalistes ou le deviennent-ils quand ils se rendent compte que l'armée qui vient d'entrer dans leur village est espagnole? Peut-être que si les soldats avaient réellement été indépendantistes les aborigènes les auraient reçu de la même façon.

Les Indiens sont très souvent présentés comme des personnes déloyales et peu fiables, sans foi ni loi, ils ne sont pas capables de rester loyaux à leurs alliés, ils n'ont aucune parole, ils ne savent pas respecter leurs promesses, García Camba nous dit:

---

<sup>322</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.526.

<sup>323</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.527.

«no habrá español amante de la gloria de su patria que deje de lamentar el que tan honrados y leales sentimientos se hayan tal vez borrado del todo del corazón de aquellos indígenas»<sup>324</sup>,

alors que les Péninsulaires sont présentés comme loyaux, courageux et prêts à mourir pour leur patrie. Ce sont des hommes de parole qui respectent leurs promesses et qui préfèrent «mourir que entregar las armas»<sup>325</sup>, ils se battront jusqu'au bout quoi qu'il arrive et ils se sacrifieront si c'est nécessaire.

Manuel Antonio López nous raconte que même leurs alliés Indiens se rebellent contre eux parfois, il arrive qu'ils se méfient des patriotes et se mettent alors à les surveiller de très près et ils vont même jusqu'à assassiner ceux qui ont une conduite des plus suspecte<sup>326</sup>. Les indigènes sont d'un caractère assez méfiant, ils ne font pas entièrement confiance à ceux qu'ils considèrent comme leurs alliés, ils restent sur leurs gardes et ils n'hésitent pas à surveiller les patriotes, ils se méfient vraiment d'eux. Dans la première des lettres adressée à l'abbé de Pradt, rédigée en août 1817 à L'Orient, l'auteur («un indígena de la América del Sur»), nous informe que les Indiens collaborent essentiellement avec les royalistes,

«ya se ha dicho anteriormente que en nuestra desastrosa revolución los indígenas [...] han seguido en lo general el partido del Rey»<sup>327</sup>.

Les rebelles sont donc principalement des Créoles, les différentes castes sont plutôt alliées des Espagnols, bien qu'il arrive que les indigènes passent du côté indépendantiste, mais ils changent de camp dès que les royalistes apparaissent. Les aborigènes ont donc plutôt l'air de collaborer avec les Péninsulaires, même si leur loyauté, comme d'habitude, est remise en question puisqu'ils trahissent les royalistes à la première occasion, nous pouvons donc nous demander s'ils ne font pas pareil avec les insurgés et repassent dans leur camp dès que les royalistes s'en vont. La vision des Indiens est donc que c'est un peuple qui ne se décide pas, parce qu'il ne veut pas ou alors que cela ne l'intéresse pas, et il semblerait que les aborigènes passent leur temps à changer de parti. Nous pouvons supposer que cette attitude est plutôt une façon de survivre qu'une réelle participation à la guerre, nous l'avons déjà dit, ce n'est pas leur guerre, ils s'adaptent à une situation des plus délicates qui va durer près de quinze ans.

La fidélité des Indiens est très souvent remise en cause puisqu'il nous est dit que lorsqu'un bataillon est vaincu, les indigènes changent leurs uniformes, passent dans le camp ennemi et se mettent au service du camp adverse. Les habitants font de même et sortent recevoir aussi bien les patriotes que les royalistes lorsqu'ils passent dans un village. Les

---

<sup>324</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.216.

<sup>325</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.216.

<sup>326</sup>: LÓPEZ, Manuel Antonio, *Recuerdos históricos de la guerra de la Independencia Colombia y el Perú*, p.204.

<sup>327</sup>: DÍAZ, José Domingo, AMARITA, León, *Cartas al Sr. Abate De Pradt, por un indígena del la América del Sur, traducidas del francés al castellano de orden del General en Jefe del Ejército expedicionario de Costa-Firme por Don José Domingo Díaz, en Caracas, año de 1819, impresas el mismo año en aquella ciudad, y seguidas del Manifiesto q presentaron al mundo los Ayuntamientos, Cabildos y Diputaciones de las seis provincias de Venezuela por la propia época. Dado de nuevo a luz por D. León Amarita, con varias adiciones del Traductor*, Madrid, Imprenta del Editor, 1829, p.6.

indigènes non combattants eux aussi offrent l'hospitalité à toutes les troupes qui viennent, indépendamment de leur idéaux<sup>328</sup>.

Valdés et Ricafort, une fois réunis à l'ouest du Jauja, doivent trouver un moyen pour traverser le fleuve puisque les ponts sont détruits et que les Indiens sont prêts à tout pour les empêcher de passer<sup>329</sup>. Finalement devant de tels obstacles, Ricafort décide de jouer le tout pour le tout et de traverser avec sa cavalerie. "Los indios se retiraron a la vista de una determinación tan atrevida"<sup>330</sup>, de nouveau les Indiens sont lâches et n'osent pas affronter les Péninsulaires qu'ils voient si déterminés et sans rien à perdre. Une fois de l'autre côté ils rétablissent le pont et le reste des troupes peut traverser. Le colonel Valdés se dirige donc à Jauja, mais il est arrêté à Ataura par 4 000 Indiens «mal armados»<sup>331</sup>. Il les vainc facilement et leur cause de grosses pertes alors que les troupes espagnoles ne semblent pas souffrir de gros dégâts dès qu'elles affrontent les indigènes. Ce sont toujours les Indiens qui se font massacrer alors que les autres ne subissent que de légères pertes, une fois de plus les aborigènes se font exterminer, ce phénomène est sûrement dû au fait qu'ils n'ont pas, ou peu, d'armes à feu, ils sont bien souvent seulement armés d'arcs et de lances, et cela ne suffit pas pour battre une armée de profession, entraînée et armée comme il se doit. Les Espagnols pacifient la zone et y établissent une division afin de maintenir la paix de la région.

Canterac lui aussi a droit au soutien des masses indiennes, même si Lorente nous dit à ce sujet:

«Además los indios, que formaban la masa del ejército realista, sólo eran retenidos bajo las banderas del Rey por el temor del castigo y por el ascendiente del imperio secular.»<sup>332</sup>

Nous pouvons donc constater que les Indiens ne prennent pas toujours parti par choix, mais par obligation, ici ils sont fidèles au Roi par crainte d'être punis s'ils s'en vont et parce qu'ils sont habitués à obéir et à faire ce qu'on leur dit, cela fait des siècles que les Espagnols les dominent et les exploitent. Canterac nous raconte par la suite le reste de la bataille déroulée au Cerro en 1821, à laquelle les Indiens ont évidemment participé mais du côté des indépendantistes<sup>333</sup>. Lors cette bataille, les indiens prennent la fuite une fois de plus, ils battent en retraite dès que les choses commencent à être vraiment difficiles. Une fois de plus l'image des déserteurs est présente. Les Indiens sont une masse indivisible, utile en certaines occasions mais lâche et traître la plupart du temps<sup>334</sup>.

Les troupes royalistes sont parfois quasi exclusivement aborigènes, comme celle qui subit une défaite importante peu avant la bataille d'Ayacucho:

---

<sup>328</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.491.

<sup>329</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.507.

<sup>330</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.508.

<sup>331</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.508.

<sup>332</sup>: LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú desde la proclamación de la Independencia, Tomo I 1821-1827*, Lima, 1876, p.270.

<sup>333</sup>: *Colección de los principales partes y anuncios relativos a la campaña del Perú desde 29 de enero de 1821 en que tomó el mando el Señor de La Serna hasta fin de marzo de 1824 dispuesta por el Estado Mayor Jeneral del Ejército, 1824?*, p.19.

<sup>334</sup>: *Colección de los principales partes y anuncios relativos a la campaña del Perú...*, p.19.

«las tropas del rey, compuestas en su totalidad de indígenas y muchos prisioneros y pasados del enemigo»<sup>335</sup>.

Nous constatons ici l'homogénéité des troupes royales, les Espagnols ont apparemment décidé de ne pas mélanger les différentes classes, les indigènes sont mis avec les déserteurs et les anciens prisonniers des patriotes. Il semble que les patriotes soient beaucoup plus nombreux que les Péninsulaires. Après cette terrible défaite les soldats royalistes fuient, certains rentrent chez eux et d'autres désertent l'armée pour revenir dans le camp adverse. Mais parfois les royalistes attaquent les aborigènes, comme lorsque le commandant Alvarado décide en février 1815 d'affronter un groupe d'indigènes aidé par ceux du Cuzco ainsi que quelques soldats de Huamanga. Finalement les royalistes réussissent à vaincre la petite troupe d'insurgés, et les rescapés fuient<sup>336</sup>.

Malgré le fait que de nombreux indigènes collaborent avec les Péninsulaires, ceux-ci restent très prudents quant à leur attitude, ils craignent des révoltes. Non seulement les Espagnols sont parfois à court d'armes, mais il semble que les Indiens aient un tempérament assez changeant et les rébellions peuvent éclater à n'importe quel moment. Une fois de plus García Camba présente les indigènes comme des hypocrites, et il nous beaucoup de détails négatifs, mais il ne s'attarde guère sur les aborigènes qui combattent à ses côtés.

Les indigènes sont donc considérés comme des faibles, et cette vision va perdurer longtemps puisque Busaniche nous dit, en parlant de l'accueil réservé à Bolívar au Cuzco en juin (1825):

«Los indios mismos, a pesar de su abyecta degradación, participaron del entusiasmo universal, dando a su regenerador la bienvenida a la metrópoli del antiguo imperio, con todo el aparato y cortesía con que, según la tradición, sus antepasados recibían a sus emperadores. A pesar de su ignorancia sabían apreciar los beneficios que el Libertador les había hecho, y aunque criados como siervos, podían estimar la libertad y comprender que era él quien los había redimido del injusto tributo de los repartimientos y la mita, que tanto los oprimía, y quien los había elevado al rango de ciudadanos, rompiendo las cadenas que, física y moralmente, los tenían degradados.»<sup>337</sup>

Nous remarquons la mauvaise image donnée des indigènes qui participent malgré tout à l'accueil du Libertador, ils sont décrits comme des esclaves ignorants. Ils sont redevables à Bolívar qui les a libérés du joug espagnol. Nous constatons dans ce passage l'éloge faite du Vénézuélien qui est présenté comme un héros, le sauveur de l'Amérique du Sud, nous pouvons donc dire que cette vision n'est pas très objective, même si l'ouvrage est plutôt contemporain, l'auteur semble oublier que les mesures prises par Bolívar pour abolir le tribut ou encore proclamer l'égalité de tous les citoyens ne sont pas très effectives. Les indigènes ne seront jamais vraiment libérés. Busaniche va jusqu'à les qualifier de «raza infeliz»<sup>338</sup>, ce qui montre à quel point les indigènes ont été, sont et seront exploités par les Blancs, tous profitent

<sup>335</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, Tomo II y último, p.306.

<sup>336</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.204.

<sup>337</sup>: BUSANICHE, José Luis, *Bolívar visto por sus contemporáneos*, p.178-179.

<sup>338</sup>: BUSANICHE, José Luis, *Bolívar visto por sus contemporáneos*, p.179.

de «el indio miserable»<sup>339</sup>. Les aborigènes représentent une civilisation en ruine, à l'image de leurs temples, qui ne peut se développer qu'avec l'aide d'une civilisation moderne, autrement dit occidentale. L'auteur n'arrête pas de complimenter Bolívar, de façon assez emphatique,

«en defensa de los indios interpuso el Libertador su autoridad expidiendo decretos para extirpar tantos abusos; [...] en una palabra, abolió todos los gravámenes que pesaban sobre ellos desde la dominación española.»<sup>340</sup>

Busaniche souligne toutes les actions entreprises par le Libertador en faveur des indigènes, Bolívar apparaît comme le sauveur du peuple indien. Cependant il convient de rappeler certains agissements bolivariens, telles que les recommandations pour recruter des troupes que nous avons vues dans le chapitre antérieur, ou encore le fait que ces décrets ne seront pas appliqués dans la pratique, ce qui fait que la condition des indigènes ne changera pratiquement pas. Comment est-il possible de compenser un peuple qui est colonisé depuis des siècles simplement par quelques décrets? Ces résolutions vont-elles réparer tous les torts subis par les Indiens depuis l'arrivée des Espagnols?

En 1818 le vice-roi Pezuela envoie une lettre au ministre de la guerre dans laquelle il se plaint des Indiens. Selon lui ils sont indignes de confiance, mauvais, hérétiques, infidèles et déloyaux. Ils ne se soumettent que par la force et sont encore entièrement voués aux Incas. Les aborigènes se laissent manipuler par les patriotes, qui les induisent à se rebeller, ils sont complètement dévoués à la cause rebelle, car ils espèrent obtenir leur liberté<sup>341</sup>.

## 2. La vision positive

Nous allons maintenant voir que malgré tous les aspects négatifs que nous venons de voir, les indigènes sont aussi parfois présentés sous un jour beaucoup plus favorable. Nous avons parfois une vision tout à fait opposée à celle que nous venons de voir, les Indiens qui, quelques minutes avant étaient lâches, fourbes et barbares, se trouvent maintenant être courageux, fidèles et de bons soldats.

### a) Le courage

Nous l'avons déjà dit, les Indiens collaborent certes avec les royalistes, mais d'autres aident les indépendantistes, comme nous le montre Sebastián Lorente. Certains veulent résister, comme l'ont essayé les aborigènes de Huamanga, mais ils sont tués par Ricafort. Ils sont sans armes et ne sont pas organisés comme les armées espagnoles, ce qui leur coûte la

---

<sup>339</sup>: BUSANICHE, José Luis, *Bolívar visto por sus contemporáneos*, p.179.

<sup>340</sup>: BUSANICHE, José Luis, *Bolívar visto por sus contemporáneos*, p.179.

<sup>341</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, "El papel de las comunidades indígenas en la guerra de la Independencia del Perú".

vie. Cette fois Lorente nous présente les Indiens comme des gens courageux, ils se rebellent malgré le fait qu'ils n'ont que peu de chance de gagner étant donnée leur organisation. Nous apprenons aussi qu'Aldao (sous les ordres de San Martín) a recruté 500 indigènes à Huancayo grâce auxquels il a ensuite vaincu le royaliste Carratalá. Les aborigènes se vengent de la cruelle répression qu'ils ont souffert en massacrant le plus grand nombre d'ennemis possible<sup>342</sup>.

Ricafort, avec Valdés, réussit à passer le fleuve Jauja malgré la présence des Indiens qui veulent l'en empêcher. Ceux-ci sont plus de 4 000 mais désorganisés et sans vraiment être armés (ils n'ont que de simples bâtons ainsi que des lance-pierres), ils sont donc battus facilement et beaucoup sont morts. Après cette terrible défaite, peu osent s'opposer aux Espagnols «desde el Cerro hasta Oruro»<sup>343</sup>, et Carratalá impose sa domination sur toute la région. Cependant les Morochucos ne se laissent pas faire, ils font partie du petit nombre qui ne se rend pas devant les impitoyables royalistes. Ce peuple originaire des hauts plateaux andins (les *punas*) refuse de se laisser intimider par la dévastation faite par les Espagnols.

Le gouverneur de Puno, Francisco de Paula González vainc Mestrio Monroy, leader des rebelles de la région. Sa troupe va alors fuir, et Mestrio Monroy finit par se suicider d'une balle. Cependant, malgré la mort de leur chef, les Indiens n'abandonnent pas la bataille, ils se regroupent et réussissent à réunir 3 000 hommes, mais Paula González réussit tout de même à les vaincre en juin 1815, il en tue 150 et fait également des prisonniers. Cela n'affecte toujours pas «los tenaces indios»<sup>344</sup> qui se regroupent de nouveau dans un village voisin (Asillo) où ils se réfugient dans une forteresse. Là-bas ils attendent, pendant qu'une partie des prisonniers de la bataille précédente se fait assassiner par l'ennemi. González attaque ensuite le refuge de ceux qui ont pu fuir, et ceux-ci n'ont d'autre choix que de fuir à nouveau, dans les montagnes cette fois-ci. «Lucharon los insurrectos con tan obstinado empeño»<sup>345</sup>, le général royaliste reconnaît le courage des troupes ennemies qui se battent avec bravoure malgré les circonstances. Les rebelles luttent courageusement, et leurs pertes s'élèvent à 1 500 hommes alors que celles des Espagnols n'atteignent même pas la dizaine. Les indigènes ne sont apparemment pas très bien armés puisque García Camba nous dit que les royalistes ont été blessés essentiellement par des pierres. Les indiens donnent du fil à retordre aux Péninsulaires et c'est l'une des rares fois où ils sont présentés comme de valeureux guerriers qui n'abandonnent pas la bataille et qui préfèrent mourir au combat plutôt que de se rendre. C'est une des seules fois où l'auteur semble admirer l'obstination des aborigènes qui résistent malgré leurs précédentes défaites. Nous avons ici une vision complètement opposée à celle dont nous avons l'habitude.

Le général García Camba nous raconte ensuite l'affrontement entre Mariano Ricafort et Pedro Pablo Bermúdez près de Huancayo. Nous apprenons que les Indiens forment la majeure partie de l'armée insurgée, Bermúdez a sous ses ordres 10 000 indigènes «armados de lanzas, chuzos, hondas y macanas»<sup>346</sup>. Malgré leur armement assez rudimentaire, les

---

<sup>342</sup> : LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú bajo los Borbones, 1700-1821*, Lima, 1871, p.365.

<sup>343</sup> : LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú bajo los Borbones, 1700-1821*, Lima, 1871, p.374.

<sup>344</sup> : GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.217.

<sup>345</sup> : GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.217.

<sup>346</sup> : GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.459.



aborigènes ainsi que leur chef semblent plutôt décidés à combattre les Espagnols, et à les vaincre. Les royalistes quant à eux sont des troupes entraînées et armées, nous avons donc deux armées complètement opposées, mais les Indiens font preuve de beaucoup de courage, le général espagnol lui-même le reconnaît, ils n'hésitent pas à affronter les Péninsulaires (décentement armés) avec des lances et des frondes. Ils sont présentés ici comme pleins d'audace et prêts à sacrifier leurs vies pour les valeurs qu'ils défendent, cependant le combat ne dure guère longtemps, les aborigènes sont rapidement massacrés. García Camba ne nous dit pas combien sont les Espagnols, peut-être sont-ils plus nombreux que les aborigènes ou peut-être gagnent-ils grâce à leurs armes. Une fois de plus cette victoire, et cette défaite des indépendantistes, est un exemple pour les Espagnols qui veulent montrer qu'ils sont supérieurs aux rebelles, ils veulent montrer à tous ceux qui se rebellent contre eux qu'ils se montreront sans pitié avec les insurgés afin de mater au plus vite ces révoltes qui secouent le Pérou. Pour une fois le général royaliste ne nous donne pas une vision négative des indigènes, comme il le fait habituellement, mais il semble qu'il admire leur bravoure.

García Camba nous donne parfois une vision assez positive des indigènes. Il fait presque leur éloge quand il parle des aborigènes loyaux à la Couronne, il les décrit comme courageux et plein d'enthousiasme pour la bonne cause, ils sont eux aussi prêts à se sacrifier pour sauver leur patrie des rebelles, tout comme le feraient les Espagnols. Le général espagnol nous retranscrit ces paroles: "*O morir o entrar en Lima, se decían unos a otros los indígenas leales*"<sup>347</sup>.

Dans les *Memorias del General O'Leary*, nous avons de nombreux documents d'époque, comme par exemple la correspondance des militaires patriotes. Dans une lettre de janvier 1814 adressée au Gouvernement Suprême par le Général en chef de l'Armée du Sud, Antonio Nariño, celui-ci nous raconte un de ses combats livrés contre les Espagnols quelques jours plus tôt. Nariño nous raconte avec beaucoup de détails la bataille, il nous montre le courage de ses hommes qui n'ont pas eu peur face à la mort et qui sont restés jusqu'au bout du combat. Le général nous parle aussi du comportement des Indiens qui pour une fois ne sont pas décrits comme des lâches, mais comme de courageux soldats qui ont affronté leurs ennemis valeureusement. Les indigènes sont cette fois-ci chargés de tirer les canons, et «a pesar de su timidez natural»<sup>348</sup> ils n'ont pas déçu leur général bien que l'un d'eux ait déjà été tué. Le général reconnaît ici le caractère timide et réservé des aborigènes, ils sont présentés comme de petits êtres fragiles et craintifs, mais ils ont en cette occasion surmonté leur peur pour la bonne cause et pour soutenir leurs compagnons patriotes. Cependant l'auteur de la lettre nous dit que c'est aussi grâce au reste de la troupe qui a su garder son calme que les aborigènes ont réussi à conserver leur concentration. C'est ici un travail d'équipe qui a fait vaincre les patriotes, les indigènes font donc partie d'un groupe et ils ont donc un rôle à jouer au même titre que les autres membres de la troupe, et nous pouvons dire qu'ils ont accompli leur mission puisque malgré les circonstances ils sont restés et ont combattu leurs ennemis.

Nous savons que les Indiens se portent volontaires de nombreuses fois pour aider les indépendantistes, comme c'est le cas ici, le colonel Gerónimo Espejo (qui a fait partie de l'armée des Andes) nous dit ici que:

---

<sup>347</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.556.

<sup>348</sup>: O'LEARY, Daniel Florencio, O'LEARY, S.B., *Memorias del General O'Leary...*, Tomo XIII, p.498.

«Se le habían presentado voluntarios como cuatro mil indios con sus caciques, armados de lanza, garrotes y algunas armas de chispa.»<sup>349</sup>

Comme d'habitude les indigènes arrivent au secours des Créoles mais ils sont toujours présentés comme des "sauvages" armés uniquement de lances et de bâtons. Cependant cette aide est précieuse.

Canterac dans une lettre de décembre 1821 nous raconte ce qui s'est passé au Cerro, quand sa troupe a été attaquée par les Indiens. Ils sont surpris dans la nuit par l'attaque de 5 000 indigènes aidés de la population locale. Quelque peu surpris et déconcertés par cette attaque, leurs communications se sont retrouvées brièvement interrompues. Nous constatons ici que malgré tout les aborigènes semblent être assez efficaces, nous avons souvent vu la vision péjorative qui est donnée d'eux dans les manuels d'histoire, mais ici il semble que leur participation soit essentielle puisqu'ils réussissent à surprendre l'ennemi et à le vaincre. Les Indiens ne sont donc pas toujours une bande d'ignorants superflus, de sauvages sanguinaires assoiffés de sang pas très évolués, ils prouvent une fois de plus qu'ils sont essentiels dans cette lutte qui n'a ni été commencée par eux ni pour eux, ils ne sont que des pions que les deux camps utilisent pour arriver à leurs fins<sup>350</sup>.

Les Indiens prouvent en de nombreuses occasions leur bravoure. Ils sont nombreux à s'enrôler dans le camp royaliste, et ils forment des guérillas. Dans la vallée de Canta par exemple, le chef de la guérilla, Ninavilca, est souvent considéré comme sot et déloyal alors que c'est un redoutable guerrier. Les guérilleros sont endurants et combattifs, et même après l'Indépendance ils continueront leur lutte, pensons par exemple aux Iquichanos de Huanta<sup>351</sup>. Bolívar se rend compte de l'efficacité des Indiens lorsque ceux-ci arrivent à bloquer l'avancée de ses troupes, ou encore quand ils interceptent les communications<sup>352</sup>.

## b)La barbarie

Les Espagnols, tout comme les indépendantistes, essayent d'attirer dans leurs rangs un maximum d'indigènes, non seulement ils forment la majeure partie de la population, mais María Graham nous donne une autre raison:

«en las filas españolas militan muchos indios, que, á despecho de su semicivilización, conservan siempre sus feroces costumbres guerreras.»<sup>353</sup>

La férocité des Indiens est «convoitée» car dans ce cas-là, elle devient un instrument utile pour gagner la guerre. Les indigènes ont souvent été qualifiés de sauvages, ce qui dérangeait les Espagnols puisqu'ils ont essayé de les «civiliser» durant de nombreuses années, en leur enseignant leur langue, leurs coutumes, en les forçant à travailler, etc., mais maintenant il

<sup>349</sup>: ESPEJO, Gerónimo, *Apuntes históricos sobre la expedición libertadora del Perú 1820*, p.75.

<sup>350</sup>: *Colección de los principales partes y anuncios relativos a la campaña del Perú...*, p.18.

<sup>351</sup>: Henri FAVRE, «Bolívar et les Indiens»,...

<sup>352</sup>: Henri FAVRE, «Bolívar et les Indiens»,...

<sup>353</sup>: GRAHAM, María, *Diario de su residencia en Chile (1822) y de su viaje al Brasil...*, p.261.

semblerait que la «barbarie» des aborigènes soit plutôt la bienvenue étant donné qu'elle peut aider les Péninsulaires à vaincre les Créoles. Une fois n'est pas coutume, les Indiens sont présentés comme de féroces guerriers et pas comme des lâches qui fuient à la moindre occasion. La vision des Indiens est assez contrastée, selon le but recherché par ceux qui les «emploient» et l'auteur qui rédige le récit. Il convient de rester prudent quant à ce qui est lu, un esprit critique est toujours utile, et il faut toujours prendre en considération le contexte dans lequel a été écrit le document ainsi que le but recherché par la rédaction. Lorente lui aussi nous raconte comment les Indiens participent aux tueries avec les Espagnols. De plus il nous décrit comment les indigènes prennent plaisir à la dure répression qui suit les défaites indépendantistes. Ils apparaissent cette fois comme de féroces sanguinaires qui aiment tuer et il semble que les Espagnols les utilisent pour réaliser des massacres. Ils ne semblent pas avoir compris ce à quoi ils participent puisqu'ils croient être dans une guerre d'extermination et tuent pour ne pas être tués. Cette soif de sang s'explique selon l'auteur par «la extrema desesperación» «de la mísera raza»<sup>354</sup>, c'est-à-dire que ce sont les circonstances qui provoquent cette attitude meurtrière.

Nous remarquons que la sauvagerie dont les indigènes font parfois preuve, et qui était tant critiquée juste avant, est maintenant tout à fait «convenable» et adaptée à la situation. Quand cette férocité est mise au service des partisans de celui qui raconte, c'est une qualité tout à fait appropriée à la situation, mais quand il s'agit de tuer ceux que l'auteur considère comme ses alliés ou les «gentils», alors cette attitude sauvage devient déplacée et immorale.

### c) La fidélité

Le général José Manuel Goyeneche arrive d'Espagne en 1808 et dans une lettre adressée au vice-roi Liniers (vice-roi du Río de la Plata), il indique que:

«La [sumisión] de los indios me ha acompañado por mis tránsitos i caminos adornados de las escarapelas que son el signo de su lealtad proclamando a su lejítimo rei Fernando.»<sup>355</sup>

Nous constatons que déjà à cette époque la loyauté des Indiens envers les Espagnols semble incontestable, et nous pourrions voir par la suite que cela n'a pas beaucoup changé. Nous savons que la Vice-royauté du Pérou était la plus fidèle au Roi d'Espagne de tout le continent, sûrement à cause des nombreuses rébellions qui ont précédé les guerres d'Indépendance et qui ont été durement réprimées, les Indiens prennent donc parti pour les royalistes, même si nous ne pouvons pas généraliser cette tendance.

Ensuite García Camba nous raconte plusieurs attaques des Indiens aux forces loyales au Roi espagnol, comme par exemple celle que souffrent les troupes d'Olañeta alors qu'ils attendent des renforts. Néanmoins les soldats réussissent à repousser les aborigènes (sous les ordres du général José Rondeau) et en tuent un grand nombre. Nous constatons que malgré tous les défauts que semblent avoir les aborigènes à chaque fois qu'ils sont décrits, ils sont présentés comme obéissants, même s'ils obéissent à des ordres qui les mènent droit à la mort. Le plan du général rebelle était d'attaquer toutes les troupes ennemies en même temps afin de

<sup>354</sup>: LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú bajo los Borbones, 1700-1821*, Lima, 1871, p.351.

<sup>355</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, p.360.

leur faire subir une défaite irrémédiable, ils ne pourraient en effet pas demander de renforts. Cependant ce plan ne semble pas très efficace dans la pratique puisque les troupes rebelles se font repousser par les Péninsulaires. Peut-être est-ce la faute des indigènes qui ne semblent pas être de très bons combattants en cette occasion, c'est comme si tout le plan de Rondeau, plutôt logique en soi, était «gâché», saboté par les indigènes<sup>356</sup>. Nous constatons que García Camba loue les agissements des Indiens, il les présente sous une vision positive, ce qui n'est guère courant. Il nous décrit leur conduite comme «laudable»<sup>357</sup> alors que d'habitude les indigènes sont plutôt présentés sous une vision plus négative, ils apparaissent régulièrement comme des lâches très peu utiles au combat. Les aborigènes sont rarement présentés sous un jour flatteur mais ici García Camba nous montre que ces Indiens-là sont «bien» parce qu'ils collaborent avec les Péninsulaires. Il nous dit ensuite que cette conduite des indigènes est un exemple pour toute la population de la Vice-royauté du Pérou, ils servent ici à montrer le bon exemple, la conduite à adopter, c'est-à-dire qu'il faut rester loyal à l'Espagne. Les provinces péruviennes qui sont restées fidèles au Roi espagnol n'en sont que plus sûres selon le militaire. La sécurité du territoire ne semble pouvoir être maintenue que par la fidélité, sans cela le chaos s'emparerait de la zone. Nous pouvons supposer qu'Andrés García Camba exagère, il fait tout pour mettre en valeur les points positifs de la vie sous l'autorité royale, il cherche à convaincre le lecteur du bien-fondé de l'attitude espagnole, qui ne fait que défendre ce qui est à elle.

Quant au colonel Vicente González, il est chargé en juin 1815 de rejoindre le Cuzco afin de renforcer la garde présente et ainsi assurer la sûreté de la ville pour éviter les rébellions. Cependant en route il doit s'arrêter à Ocongate où quelques habitants ont été tués pour soutenir la cause espagnole. Les rebelles sont attrapés et remis au colonel par les Indiens qui une fois de plus se montrent totalement fidèles à la Couronne et d'une utilité indéniable<sup>358</sup>.

Les deux perceptions qui ressortent de nos documents sont donc totalement opposées, l'une nous décrit les Indiens comme des traîtres craintifs qui fuient dès que le danger s'approche, et l'autre comme de valeureux guerriers qui affrontent leurs adversaires sans peur, même s'ils doivent y laisser la vie. Il convient également de remarquer que parfois un même auteur nous donne ces deux visions dans son ouvrage, nous pourrions alors constater que lorsqu'il parle des Indiens alliés de son camp, ils sont pleins de qualités, et les indigènes ayant le même comportement mais qui collaborent avec les ennemis seront des traîtres fourbes et barbares. Il faut donc prendre en compte la source lue car le point de vue dépend des opinions de l'auteur. Maintenant que nous avons vu comment sont perçus les aborigènes, nous allons

---

<sup>356</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.202.

<sup>357</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Apuntes para la historia de la revolución del Perú, ...*, p.28.

<sup>358</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.218.

parler plus en détail de leurs agissements pendant la guerre, et nous allons commencer par commenter leurs révoltes.

## **Chapitre IV: Les révoltes** **indiennes**

Nous nous proposons dans ce chapitre d'étudier plus en détail les rébellions indigènes afin de mieux comprendre pourquoi et comment les Indiens décident de se soulever contre le pouvoir en place. Nous remarquons la présence d'une résistance indienne tout au long des siècles, et cela a commencé dès l'arrivée des Espagnols, il est inutile de rappeler les rébellions de Manco II (frère d'Atahualpa), celles des Túpac Amaru<sup>359</sup>, ou encore celle de Juan Santos Atahualpa<sup>360</sup>. Les guerres d'Indépendance ont elles aussi leurs grands leaders qui vont prendre les armes contre les Espagnols. Ces rébellions n'ont donc pas cessé au fil du temps, mais nous allons nous intéresser ici aux révoltes qui ont lieu pendant la guerre d'Indépendance du Pérou. Nous commencerons par expliquer le rôle de la répression, puis nous parlerons de l'organisation des troupes indigènes, et nous finirons par étudier les soulèvements des grands caciques.

### **1. La répression**

La répression est une partie très importante de l'Indépendance, elle sert à punir les rebelles qui se révoltent, mais qui finalement perdent et n'ont d'autre choix que d'en subir les conséquences. La répression vise généralement à dissuader les possibles insurgés de se rebeller, nous verrons donc qu'elle peut être très sanglante, mais qu'elle ne fonctionne pas toujours puisque les Indiens continuent à se soulever. Nous parlerons ensuite du comportement quelque peu particulier qu'adoptent certains indigènes après une défaite.

#### a) Des représailles sanglantes

Les répressions qui suivent les révoltes sont toujours assez sanglantes, particulièrement celles qui ont suivi les révoltes andines des années 1780, Christian Rudel nous dit à ce sujet:

---

<sup>359</sup>: RUDEL, Christian, *Les Combattants de la liberté*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1991, p15-17.

<sup>360</sup>: RUDEL, Christian, *Les Combattants de la liberté*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1991, p.26.

“les troupes espagnoles volèrent, violèrent, tuèrent, incendièrent et pillèrent longuement et, selon le mot d’un prêtre de La Paz, «des lieues entières (étaient couvertes) de cadavres d’Indiens mis en pièces...».”<sup>361</sup>

Comme nous pouvons le voir les représailles ont été terribles, ce qui explique que quelques décennies plus tard certains Indiens refusent de se rebeller, par peur de subir le même sort. Cependant d’autres n’hésitent pas et se révoltent malgré tout, et leur mérite n’en est que plus grand. Au début de la guerre d’Indépendance, toutes les révoltes sont suffoquées avant de réapparaître ailleurs, c’est ce qui se passe en 1812 à Huánuco, un an après la répression du soulèvement de Tacna. Juan José Castillo réussit à ce que les Indiens se soulèvent cette fois-ci en leur disant que les Espagnols vont détruire leurs récoltes. Cependant les royalistes n’ont pas tardé à réagir et la répression est terrible, les rebelles sont écrasés et Castillo est exécuté<sup>362</sup>.

Apparemment les indigènes ont commencé leurs rébellions bien avant le début des guerres émancipatrices et ont continué tout au long des années, même s’il ne semble pas qu’elles aient eu beaucoup d’impact et ils n’ont ainsi rien amélioré de leur condition. Pensons par exemple à la rébellion indigène de 1810 au Cuzco qui valut la pendaison à l’un des fonctionnaires de l’Etat de l’époque, l’*oidor* Felipe Fuertes Amar<sup>363</sup>. Il semble ici que les indigènes soient les responsables de la mort de certains responsables de l’administration coloniale. Les indigènes se révoltent assez régulièrement malgré les terribles répressions qui suivent ces rébellions. José Coroleu nous donne un autre exemple de cet entêtement des Indiens qui, semble-t-il, ne craignent pas les représailles. La Serna envoie Ricafort dans le Jauja pour pacifier la région, le brigadier reprend les villes une par une, et ensuite le colonel Valdés le rejoint,

«Y reunidos sofocaron el levantamiento de aquella región haciendo en Ataura una terrible matanza de indios que se atrevieron a resistirles.»<sup>364</sup>

Les Indiens n’hésitent pas à affronter l’armée espagnole, ils se soulèvent malgré le fait qu’ils savent qu’ils ne gagneront pas, et une fois de plus, la révolte est réprimée dans le sang. Ils se révoltent tout en sachant parfaitement que les Péninsulaires vont envoyer des troupes «pacifier» la région, c’est-à-dire en finir avec le soulèvement, et la répression finit toujours très mal pour les indigènes qui, une fois de plus, se font massacrer, c’est comme si les deux camps n’attendaient qu’une excuse pour pouvoir passer à l’acte et exterminer la population autochtone. San Martín enverra des troupes à Jauja afin d’aider les rebelles, mais cela ne sert à rien, ils sont mal équipés et ne peuvent affronter les Espagnols. Ricafort les vainc et rentre à Lima, mais sur le chemin du retour il est blessé par une des nombreuses guérillas de la zone.

---

<sup>361</sup>: RUDEL, Christian, *Les Combattants de la liberté*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1991, p.33.

<sup>362</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Santiago de Chile, 1887, p.374.

<sup>363</sup>: STEVENSON, William Bennet, *Memorias de William Bennet Stevenson sobre las campañas de San Martín y Cochrane en el Perú*, Madrid, Editorial-América, 1917, p.27-28.

<sup>364</sup>: COROLEU, José, complétada por ARANDA Y SANJUÁN, Manuel, *América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, Barcelona, 1896, p.224.

García Camba nous raconte deux des insurrections des Indiens dans la vallée de Jauja, mais ce ne sont que de «petites» rébellions assez rapidement «matées» par les Espagnols. A Huancayo Ricafort se charge de la répression alors que celle d'Ataura est menée à bien par Valdés<sup>365</sup>. Ensuite Valdés et Ricafort se rejoignent et luttent ensemble contre les Indiens qui ont coupé les ponts pour les empêcher de passer, mais les royalistes réussissent à vaincre les aborigènes. Valdés se rend à Ataura où il se retrouve face à des Indiens qu'il bat facilement en les massacrant. Après cela, les deux hommes continuent à pacifier la région avant de retourner à Lima<sup>366</sup>. Le colonel Valdés part donc pour aider Ricafort, sur ordre du vice-roi La Serna, et les deux hommes se réunissent à Mito, sur le bord du fleuve Jauja, en face de Concepción. Cependant les habitants sont bien décidés, après avoir souffert de nombreuses répressions de la part des royalistes, à ne pas se laisser faire, et ils se préparent tous à défendre le pont. Les Indiens n'opposent pas beaucoup de résistance à Ricafort. Valdés quant à lui vainc les Indiens du Jauja qui essayent de l'empêcher de passer, et ses soldats les massacrent<sup>367</sup>. Les Indiens occupent les Altos de Animas, mais la réponse des troupes espagnoles a été rapide et sanglante, beaucoup sont morts, il n'y a qu'une trentaine de prisonniers. Cependant à part ce petit incident la région reste relativement calme, les habitants réclament la protection des Espagnols<sup>368</sup>.

Nous l'avons vu en de nombreuses occasions, les indigènes sont souvent montrés comme des êtres violents, responsables de la plupart des massacres de la «guerre civile», mais ils sont aussi présentés quelques fois comme des victimes. Ils sont souvent victimes des représailles de l'un ou l'autre camp, après chaque victoire le vainqueur a tendance à punir tous ceux qui ont collaboré avec les vaincus, et les vengeances sont cruelles. A Cangallo et à Ayacucho, où cette fois les indigènes prennent part à la guerre, la répression est d'une cruauté sans limite, les prisonniers sont massacrés, et les villes incendiées<sup>369</sup>.

Les royalistes ont donc très souvent des problèmes de rébellions, en particulier avec les aborigènes qui ne se cessent de se soulever contre l'autorité espagnole, malgré toutes les répressions subites. Le colonel Germán réussit à vaincre le chef Chinchilla à Condorillo. Il tue certains de ses hommes, en fait prisonniers d'autres mais quelques uns réussissent à s'enfuir. Il leur prend également leurs armes<sup>370</sup>. Ces représailles sont donc assez meurtrières, mais pas forcément efficaces, puisque le but visé (éviter d'autres révoltes) n'est pas atteint.

#### b) Les excuses

García Camba nous raconte comment les Indiens ont encore «osé» se rebeller contre l'autorité espagnole. En février 1822 le général Carratalá est dans la province de Huamanga

---

<sup>365</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Apuntes para la historia de la revolución del Perú, sacados de los trabajos del Estado-Mayor del ejército de operaciones*, Lima, Imprenta del Ejército, 1824, p.11.

<sup>366</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Apuntes para la historia de la revolución del Perú, ...*, p.13.

<sup>367</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822), Tomo II*, Santiago de Chile, 1888, p.79-81.

<sup>368</sup>: *Colección de los principales partes y anuncios relativos a la campaña del Perú desde 29 de enero de 1821 en que tomó el mando el Señor de La Serna hasta fin de marzo de 1824 dispuesta por el Estado Mayor Jeneral del Ejército*, 1824?, p.47.

<sup>369</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822), Tomo II*, p.45.

<sup>370</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba para la historia de las armas españolas en el Perú 1809-1821*, Madrid, Editorial-América, 1916, p.413.

afin de mater une révolte indienne. Les Morochucos (les aborigènes de cette région sont connus sous ce nom) participent activement à la guerre d'Indépendance, et nous apprenons qu'ils collaborent avec les patriotes. Le général espagnol doit se battre contre 800 indigènes, mais il réussit à les vaincre, le résultat est que les aborigènes se présentent ensuite devant lui afin de s'excuser. Les villages ainsi que les chefs demandent pardon aux royalistes. García Camba nous précise alors que ce n'est pas la première fois que cette situation se présente, les aborigènes se sont déjà rebellés et ont déjà été battus par Carratalá, ils ont ensuite demandé pardon de la même façon. Cependant malgré la défaite, ils se sont soulevés de nouveau et le même schéma s'est reproduit<sup>371</sup>. Une fois de plus nous avons une vision assez négative, les Morochucos se soulèvent mais sont incapables de battre leur ennemis, une fois la défaite subie, ils demandent pardon et espèrent la pitié de leurs adversaires. Mais la leçon ne semble pas apprise puisqu'ils recommencent. Ils paraissent lâches et intéressés, ils se révoltent dès que l'occasion se présente, mais quand ils perdent ils espèrent la clémence espagnole. García Camba nous dit qu'ils sont «volubles por carácter»<sup>372</sup>, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas fiables et qu'ils changent d'avis assez régulièrement, dès qu'ils perdent et qu'ils n'ont plus d'autre choix ils reviennent dans le camp espagnol, mais uniquement parce qu'ils n'ont pas résisté à la répression qui a suivi leur révolte. Dans ce cas-là aussi l'auteur nous donne le nombre d'ennemis, c'est presque comme s'il dénonçait les coupables en donnant leur nom. Il cherche à montrer ce que les royalistes doivent affronter chaque jour: des trahisons et des révoltes, ils doivent continuellement maintenir l'ordre. Le gouvernement a cependant décidé de pardonner aux traîtres et García Camba se montre assez critique quant à cette décision, les Espagnols savent qu'ils vont recommencer puisque la situation s'est déjà présentée, mais les Péninsulaires acceptent tout de même de leur accorder une autre chance, ce que l'auteur ne comprend absolument pas. Il critique certes cette décision, mais il en profite aussi pour montrer la bienveillance espagnole, il nous dit «la indulgencia que acostumbra». Chaque «clan» a donc ses habitudes, les aborigènes passent leur temps à trahir et à se rebeller, ils perturbent l'ordre public, alors que les Espagnols sont bons et indulgents.

Le général García Camba nous raconte dans ses mémoires comment les Espagnols luttent contre les indépendantistes. En février 1822 les Péninsulaires tentent de pacifier le Pérou après avoir réprimé les révoltes du Haut Pérou. Le colonel Carratalá est chargé de réduire les Indiens qui se révoltent dans la province de Huamanga. Il se trouve que le colonel royaliste a battu une troupe de San Martín qui est aidé par 800 Indiens. Une fois de plus après la défaite les indigènes vont voir les Espagnols et leur présentent des excuses dans le but d'être pardonnés et d'ainsi sauver leur vies. Le général espagnol nous raconte que depuis 1815 les aborigènes sont en pleine révolte et que chaque fois qu'ils perdent ils demandent pardon, mais quelque temps plus tard ils se rebellent à nouveau. Dès que des patriotes se présentent, les indigènes se laissent convaincre et finissent par se révolter. Les indigènes sont «de índole ligera»<sup>373</sup> mais le vice-roi La Serna et son gouvernement sont présentés comme généreux et cléments, et ils pardonnent aux Indiens. Ils sont ici présentés comme s'ils n'étaient pas responsables de leurs actes, on leur pardonne comme à des enfants qui ne se

---

<sup>371</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Apuntes para la historia de la revolución del Perú*, ..., p.28.

<sup>372</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Apuntes para la historia de la revolución del Perú*, ..., p.28.

<sup>373</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba para la historia de las armas españolas en el Perú 1822-1825, Tomo II y último*, Madrid, Editorial-América, 1916, p.11.



rendent pas compte de ce qu'ils font. La pacification de cette région est primordiale puisque c'est sur le chemin du Cuzco, ce qui oblige tous ceux qui y circulent à voyager avec une escorte, mais une fois la zone pacifiée, la route redevient sûre.

## 2. L'armée indigène

Nous allons maintenant parler de l'organisation de ces troupes indiennes qui se rebellent malgré toutes les répressions subies.

### a) Les armes

Si ces révoltes indiennes des années 1780 n'ont pas abouti, c'est en partie parce que les Indiens n'étaient ni armés ni formés, les Espagnols (aussi bien les Péninsulaires que les Créoles) s'étaient bien gardés de leur apprendre à utiliser les armes à feu ou de monter à cheval. Ils n'ont donc à leur disposition que leurs armes (les lances, les frondes, etc), qui sont beaucoup moins efficaces que celles de leurs adversaires<sup>374</sup>. Ce problème des armes est toujours d'actualité 30 ans plus tard, les Indiens ont toujours leurs lances et leurs arcs, mais cela ne les aide pas à combattre leurs ennemis, quel que soit le camp qu'ils aient choisi. En 1814, le lieutenant colonel González affronte à Huanta 5 000 Indiens envoyés par la Junte, mais ils ne sont armés que de leurs armes traditionnelles alors que les troupes royalistes sont formées par des soldats de profession. Une fois encore les aborigènes sont battus par les Espagnols à cause de leur manque d'entraînement et d'organisation. Ils se sont fait massacrer froidement par leurs adversaires<sup>375</sup>. Les Indiens sont généralement armés de manière traditionnelle, c'est-à-dire qu'ils ont leurs armes, qui paraissent assez rudimentaires comparées aux armes des Péninsulaires. Espora nous dit d'ailleurs à propos de Camargo que ses indigènes sont «armados de hondas y macanas»<sup>376</sup>. Nous constatons que même en ce qui concerne l'armement les aborigènes ne sont pas équipés comme il se doit et apparemment leurs alliés ne sont pas décidés à y remédier. Ce manque d'armement moderne explique que les aborigènes se font vaincre en de très nombreuses occasions à cause de leur manque de moyens. Il est vrai que ce sont leurs armes traditionnelles, qu'ils conservent depuis longtemps, mais les lances et les arcs sont d'une bien piètre utilité face aux armes à feu de leurs ennemis.

### b) Les *montoneras*

Un des phénomènes de l'Indépendance est l'apparition de ce que l'on appelle les *montoneras*. En réalité ce phénomène est apparu pendant la révolution de Túpac Amaru. Durant l'émancipation péruvienne ces *montoneras*, appelées aussi guérillas ou encore *partida* réapparaissent même si elles n'avaient pas réellement disparu depuis la révolte de 1780, elles sont restées en activité avant de réellement revenir sur le devant de la scène pendant

---

<sup>374</sup>: RUDEL, Christian, *Les Combattants de la liberté*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1991, p.31.

<sup>375</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, p.380.

<sup>376</sup>: ESPORA, Juan Manuel, *Episodios nacionales*, Buenos Aires, Imprenta de Mayo, 1889, p.226.

l'Indépendance. Ces différents groupes sont composés de soldats indigènes, et ils servent la cause patriote. Une *montonera* est un groupe de personnes qui se sont rassemblées dans le but de se venger ou pour se défendre d'un ennemi commun. La guérilla est mieux préparée militairement parlant, et la *partida* est une partie de la guérilla. Les *montoneras* sont composée exclusivement de soldats indiens, et elles sont organisées selon le modèle communautaire indigène, le chef de la communauté est donc le leader. Ces groupes armés ont une grande participation pendant la révolution, bien qu'on ne sache pas exactement combien ils sont. Leurs armes sont les traditionnelles dont nous avons parlé antérieurement, mais ils utilisent également tout ce que la nature leur fournit, comme les roches ou les lacs, ainsi que les armes qu'ils peuvent dérober à l'ennemi. Ce sont de redoutables guerriers qui savent se servir de n'importe quelle arme. Ces *montoneras* n'attaquent pas directement l'armée royaliste mais préfèrent des attaques plus indirectes, s'adaptant au milieu naturel et jouant de la connaissance qu'elles en ont. Les Indiens peuvent par exemple jeter des rochers à leurs ennemis depuis des hauteurs, couper des ponts, ou encore construire toutes sortes de pièges pour ralentir l'avancée ennemie (trous, marais artificiels). Ils attaquent généralement par surprise. Les *montoneras* ont aussi pour habitude d'attaquer et de saccager les villages de Péninsulaires<sup>377</sup>.

Plusieurs fonctionnaires coloniaux sont écartelés par les *montoneras* muruchuku (les morochukos sont des indigènes de Pampa Cangallo) dans la province de Cangallo pendant la révolte du cacique Pumacahua, dont nous parlerons plus en détail un peu plus loin. Les *montoneras* muruchuku participent à la révolution du Cuzco, quand les leaders (Mendoza et Béjar) se dirigent à Huamanga, celles-ci se joignent alors à eux. Ces *montoneras* sont dirigées par Antonio Wallwa Qalamaki et sa mère Buenaventura Qalamiki (celle-ci, accompagnée d'un groupe de femmes, va participer à l'occupation de Huamanga). Les révolutionnaires massacrent les Espagnols, ils suspendent les cadavres sur la place de la ville avant de commencer à célébrer la victoire, ce qui inclut boire de la chicha dans le crâne de leurs ennemis. Béjar et Mendoza vont rassembler des troupes, dont des *montoneras*, afin de résister aux forces espagnoles en chemin, sous les ordres du lieutenant colonel Vincent Gonzales. La *montonera* menée par Ventura Qalamaki a beaucoup d'influence, et elle restera dans la tradition orale. Quant à son fils, Wallwa Qalamaki, il réussit à réunir de nombreux Indiens, ce qui lui vaut d'être à la fois craint et respecté. Les *montoneras* vont agir plus épisodiquement après la défaite de Pumacahua, mais en 1820, avec la Campagne de la Sierra du général Arenales, elles vont reprendre une activité plus soutenue. D'ailleurs Arenales contacte les *montoneras* afin d'obtenir leur collaboration, *montoneras* qui vont d'ailleurs empêcher la communication royaliste entre la capitale et le Cuzco. En octobre 1820 le général indépendantiste entre dans Huamanga avec l'aide de ces *montoneras*<sup>378</sup>. Ces *montoneras*, tout comme les rébellions de Túpac Amaru et de Pumacahua, confortent les autorités coloniales dans la pensée que les indigènes sont avec les patriotes parce que l'émancipation signifierait

---

<sup>377</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, "El papel de las comunidades indígenas en la guerra de la Independencia del Perú", in edición preparada por GIL NOVALES, Alberto, *Homenaje a Noël Salomon. Ilustración española e independencia de América*, Barcelona, Universidad autónoma de Barcelona, 1979, p.217-240.

<sup>378</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, "El papel de las comunidades indígenas...".

pour eux la fin du tribut, des services obligatoires, ainsi que la possibilité que leurs terres leur soient enfin rendues<sup>379</sup>.

En octobre 1814 les *montoneras* morochukos proclament l'indépendance de Cangallo et massacrent les autorités coloniales, leurs terres sont réparties entre les indigènes et leurs bétails déplacés. Suite à ce massacre, le brigadier Mariano Ricafort est chargé des représailles et il réalise une tuerie semblable à celle des aborigènes, et il tue un millier d'Indiens. L'intensification des *montoneras* va amener José Domingo Carratalá à les menacer, il ne comprend d'ailleurs pas pourquoi ils continuent à se rebeller après les représailles subies par Túpac Amaru et les autres caciques rebelles. En novembre 1821 les royalistes renvoient des troupes dans l'espoir de suffoquer une bonne fois pour toute cette rébellion qui n'en finit plus, mais les indigènes les accueillent en les faisant tomber dans un piège, ils créent un marais, et ils leur jettent des pierres. Les royalistes qui ne meurent pas lapidés sont pendus ou égorgés. Carratalá se déplace donc et la bataille sera sans pitié pour les deux adversaires, qui comptent de nombreuses pertes. Les Péninsulaires finissent par vaincre et assassinent, saccagent et incendient la ville. La ville est réduite en cendre comme exemple. Devant le danger que représentent les *montoneras*, les royalistes poussent les Indiens à dénoncer les membres de ces groupes, et c'est ainsi qu'en mai 1822 les leaders des *montoneras* de Pampa Cangallo sont capturés. La plupart sont condamnés à mort mais quelques uns s'en sortent avec des coups de bâtons. Ils sont accusés d'assassinat, de trahison, ou encore d'espionnage. Il y a de nombreuses *montoneras* dans les provinces de Fajardo et Cangallo qui agissent entre 1822 et 1824<sup>380</sup>.

En 1824, Bolívar et Sucre sont à Andahuylas après avoir battu les royalistes à Junín en août. Le Libertador se dirige à Lima, et confie donc le reste des troupes à Sucre. C'est le moment que choisit La Serna pour envoyer son armée commandée par le général Valdez. Celui-ci arrive au fleuve Pampas en novembre, les deux armées sont chacune sur une rive et Sucre est en bien mauvaise posture. Les *montoneras* attaquent alors les royalistes et empêchent leur avancée, Sucre en profite pour traverser le fleuve. Furieux de cette défaite les Péninsulaires attaquent finalement leurs ennemis en décembre 1824. Une fois de plus les *montoneras* interviennent et permettent à Sucre de limiter ses pertes et de sortir du défilé dans lequel il se trouve. Les Espagnols vont poursuivre les patriotes dans les jours qui suivent jusqu'à la bataille d'Ayacucho. Durant ce laps de temps, les *montoneras* ne vont pas arrêter d'attaquer les royalistes, provoquant des incendies et volant leur bétail. Les communautés indigènes participent donc à l'émancipation et espèrent que celle-ci signifiera pour elles la fin de l'exploitation et de l'injustice dont elles sont victimes<sup>381</sup>. Les *montoneras* des morochucos (d'Ayacucho) sont en activité depuis 1814.

Les communautés indigènes se battent pour leur liberté depuis la révolte de Túpac Amaru et jusqu'en 1824 sous la forme de *montoneras*. Ces guerriers indiens sont structurés selon l'organisation de leurs communautés, alors que les guérillas et les *partidas* sont des soldats organisés de manière plus occidentale et elles ne font leur apparition qu'en 1820, lors de la première campagne du général Arenales au Pérou. Elles sont composées de soldats patriotes, bien que de nombreux indigènes s'enrôlent dans leurs rangs. Les *partidas* ont pour consignes d'intercepter les communications ennemies. Quant aux guérillas, ce sont des

<sup>379</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, "El papel de las comunidades indígenas en la guerra...".

<sup>380</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, "El papel de las comunidades indígenas en la guerra...".

<sup>381</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, "El papel de las comunidades indígenas en la guerra...".

organisations militaires, tous les membres doivent donc avoir une préparation militaire, être en bonne santé et respecter la discipline qui les régit. Ces guérillas ne sont pas composées uniquement d'indigènes<sup>382</sup>.

c) Des soldats anonymes

Les révoltes sont assez nombreuses au Pérou, et les indigènes y participent allègrement, n'oublions pas que c'est une zone à forte population indienne. García Camba nous raconte comment les militaires espagnols préférèrent se retirer en avril 1815 pour réunir leurs forces et revenir à la charge quand ils seront plus nombreux que les rebelles. Le Pérou est un pays très instable, plein de «cabecillas que acaudillaban grandes grupos de indios sublevados»<sup>383</sup>. Les Indiens représentent donc ici la majeure partie de la population soulevée, mais nous remarquons qu'ils forment le gros des troupes et non les chefs. Les leaders indigènes sont très peu nombreux, Pumacahua étant le plus célèbre d'entre eux, et la population indienne est donc utilisée comme chair à canon, ils servent à se battre mais pas à diriger. Les mouvements indépendantistes, rappelons-le, ne sont pas des mouvements indiens mais créoles, les dirigeants de cette révolution sont très rarement des aborigènes. Ils se laissent diriger, et même influencer, par les Blancs qui les utilisent dans leurs seuls intérêts.

Les Indiens sont ceux qui se font tuer en premier généralement lors des combats, comme nous le démontre José Coroleu lorsqu'il nous raconte la bataille qui a lieu à Ica entre royalistes et indépendantistes. Au début les patriotes mènent le combat grâce au colonel Arenales qui vainc Manuel Quimper, mais ensuite Arenales laisse Francisco Bermúdez à Ica et le commandant Pardo lui inflige la même défaite écrasante que ce que les Espagnols ont souffert quelques jours plus tôt. Ensuite, à Huancayo Bermúdez subit une nouvelle défaite, infligée cette fois par le brigadier Mariano Ricafort. Le patriote s'est réfugié à Huancayo après l'échec d'Ica afin de reformer ses troupes, de nombreux indigènes s'unissent alors à lui, mais pendant le combat contre Ricafort,

«los indios llevaron la peor parte en esta refriega, pues la mortandad que hizo en ellos Ricafort fue terrible»<sup>384</sup>.

Nous constatons donc que les Indiens sont ceux qui ont l'indice de mortalité le plus élevé, ce sont les soldats qui meurent en premier, peut-être parce qu'ils sont en général les plus nombreux, c'est-à-dire qu'ils forment la majorité des troupes, mais nous pouvons nous demander s'ils ne sont pas postés en première ligne de manière volontaire, dans le but justement de préserver les soldats blancs. Nous pouvons aussi supposer que cette tendance à mourir en grand nombre peut aussi être la conséquence de plusieurs causes réunies, comme par exemple qu'ils ne soient pas toujours bien armés, nous l'avons déjà vu, ils ont souvent des lances, des arcs ou des frondes, et qu'ils ne soient pas non plus vraiment formés en tant que soldats alors que les armées espagnoles sont des armées professionnelles, entraînées.

Notons aussi que les Indiens ne sont jamais appelés autrement que «indios», «indígenas» et autres synonymes. Leurs noms ne sont jamais écrits alors que pour les Blancs

<sup>382</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, «El papel de las comunidades indígenas en la guerra...».

<sup>383</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.213.

<sup>384</sup>: COROLEU, José, ..., *América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, p.210.

(espagnols et américains), la documentation que nous avons nous détaille leurs noms et grades alors que les indigènes ne sont qu'un groupe anonyme. Pumacahua est un des seuls leaders indigènes nommés.

Dans l'intérieur du pays les révoltes indiennes sont plus que fréquentes (la capitale est beaucoup plus fidèle au Roi espagnol), et certaines sont plus importantes que d'autres. Les deux principales sont celles qui ont lieu à Huánuco et Huamalies en 1812 et celle de 1814 au Cuzco, dont nous parlerons juste après. Ces deux révoltes comptent avec la participation des indigènes. La rébellion de Huánuco commence en février de 1812 et se finira en avril de la même année. Cette révolte n'est pas exclusivement indienne puisque des métis, ainsi que des clercs se joignent aux aborigènes. Le nombre d'indigènes n'est pas très précis, Marie-Danielle Demélas nous dit qu'ils sont entre 1 400 et 10 000<sup>385</sup>. Cette estimation des plus approximatives nous montre à quel point il y a peu de documentation sur les Indiens ainsi que son manque de précision. Ces indigènes se rassemblent et commencent par s'en prendre aux Européens, puis aux Créoles, et pour finir aux métis. Ils prétendent nommer un Inca par la suite pour gouverner le Pérou. Ce soulèvement est général puisque les deux provinces de Huánuco et Huamalies se soulèvent, les rebelles envahissent les villages et obligent leurs habitants à s'unir à leur cause<sup>386</sup>. A Huánuco les communautés n'ont pas d'argent et certaines de leurs terres sont vendues aux enchères, ce qui crée un certain ressentiment contre les élites et les autorités et les poussent à envahir la ville. Ce sont les habitants de Huánuco qui tentent de les empêcher d'entrer, mais en vain, et les 800 hommes pillent la ville. Il faut remarquer que leur chef est un Créole, une fois de plus les Indiens ne sont que les «soldats» guidés par un chef blanc. Les indigènes continuent de saccager la province pendant que la ville de Huánuco commence à s'organiser pour se défendre, en créant une junte. En mars la ville est reprise et les Indiens sont vaincus, ils vont donc rentrés chez eux. Certaines communautés demandent pardon et livrent les chefs de la rébellion<sup>387</sup>. En avril la révolte est bel et bien terminée, tous les accusés parlent, quelques uns sont condamnés à mort mais la plupart sont condamnés à des travaux forcés. C'est l'opposition des Créoles et des Péninsulaires qui pousse les Indiens à envahir et piller Huánuco, ils ne sont que des instruments utilisés par les Blancs<sup>388</sup>. De plus, à Huánuco la révolte est commencée par ceux de la ville, qui vont ensuite recourir aux Indiens comme renfort<sup>389</sup>.

### 3. Les caciques

Nous avons vu que la répression, tout comme les révoltes, a toujours été présente au Pérou, et nous allons maintenant parler de trois des caciques les plus importants qui dirigent les grandes rébellions de l'émancipation péruvienne.

---

<sup>385</sup>: DEMÉLAS, Marie-Danielle, *L'Invention politique: Bolivie, Équateur, Pérou au XIXe siècle*, Paris, Édition Recherche sur les civilisations, 1992, p.191.

<sup>386</sup>: DEMÉLAS, Marie-Danielle, *L'Invention politique: Bolivie, Équateur, Pérou au XIXe siècle*, p.192.

<sup>387</sup>: DEMÉLAS, Marie-Danielle, *L'Invention politique: Bolivie, Équateur, Pérou au XIXe siècle*, p.193.

<sup>388</sup>: DEMÉLAS, Marie-Danielle, *L'Invention politique: Bolivie, Équateur, Pérou au XIXe siècle*, p.194.

<sup>389</sup>: DEMÉLAS, Marie-Danielle, *L'Invention politique: Bolivie, Équateur, Pérou au XIXe siècle*, p.497.

#### a) Mateo García Pumacahua

Au Cuzco, un complot se forme pour renverser le gouvernement espagnol, et en août 1814 les rebelles renversent les autorités royales pour former une junte. Cette junte est composée entre autre de Mateo García Pumacahua, un Indien qui a participé à la répression d'un de ses semblables: Túpac Amaru II. Pumacahua est un cacique de Chincheros qui a donc collaboré avec les Espagnols avant les guerres d'Indépendance, mais qui se retourne contre eux une fois la guerre déclarée. Il a beaucoup d'influence auprès des indigènes et beaucoup le suivent donc dans sa lutte contre les Péninsulaires. José Angulo forme lui aussi parti de cette junte (ses deux frères Vicente et Mariano participent eux aussi à la Révolution péruvienne et tous sont morts pendant cette guerre d'émancipation)<sup>390</sup>.

En 1815, Pumacahua (qui signifie «regard de puma») est le protagoniste d'une bataille contre Ramírez près du Cuzco, à Humachirí. L'armée de Ramírez est décrite comme bien organisée, armée et préparée, alors que celle de Pumacahua n'est qu'un groupe d'hommes mal armés et d'Indiens armés de bâtons. Les troupes du cacique indigène s'élèvent à 25 000 hommes. Cependant dès le début du combat les aborigènes s'enfuient, ce qui provoque la terreur du peu d'hommes qui restent et qui auraient pu résister. C'est ainsi que finit la révolte de Pumacahua qui est vaincu par la faute de la lâcheté de ses troupes. Ici les Indiens sont présentés comme des êtres peureux, lâches, incapables de combattre, ce qui conduit les royalistes à la victoire et les rebelles à la défaite. Mateo García Pumacahua après des années de collaboration avec les Péninsulaires, a enfin décidé de se rebeller, mais la lâcheté des aborigènes l'a conduit tout droit au désastre. Les Indiens sont les responsables de la défaite des patriotes, il semble que tout le monde veuille les rendre coupables des événements tragiques<sup>391</sup>.

L'intervention de Pumacahua, un cacique péruvien, qui après avoir collaboré avec les Espagnols pour réprimer les révoltes indiennes, et particulièrement celle de Túpac Amaru, quelques décennies avant les guerres d'Indépendance (1780-1781), a finalement décidé de changer de camp et est devenu l'un des leaders de la révolution péruvienne, reste l'une des grandes révoltes indigènes de l'émancipation. Il s'unit à d'autres chefs indigènes et ensemble ils se rebellent contre les royalistes (1814), ils arrivent jusqu'à Arequipa (ils sont partis du Cuzco). Cependant il est capturé par les Péninsulaires qui l'exécutent en 1815.

García Camba nous donne quelques détails quant au rôle de Pumacahua dans cette guerre d'émancipation, mais à cette époque il collaborait encore avec les Espagnols, le général espagnol nous parle de sa trahison en ces mots «del hasta entonces fiel cacique de Chincheros don Mateo Pumacahua»<sup>392</sup>. Ce cacique était d'une aide très précieuse puisqu'il apportait un grand nombre de soldats aux troupes espagnoles. Les caciques ayant une influence assez forte, il est donc indispensable aux deux camps de s'attirer les faveurs du plus grand nombre de chefs indigènes possible. Ici les Indiens qui arrivent du Cuzco et qui

<sup>390</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, p.376.

<sup>391</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, p.379.

<sup>392</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.105.

s'engagent dans l'armée espagnole doivent rejoindre les troupes de Pumacahua en tant qu'auxiliaires. Une fois arrivés ils reçoivent (d'un Espagnol) toutes leurs instructions. Le vice-roi de l'époque semble avoir confiance en Pumacahua, ou peut-être veut-il seulement éviter les conflits au sein de sa propre armée en montrant que les indigènes sont dignes de confiance, toujours est-il qu'il confie au cacique la répression d'un groupe d'aborigènes «sin armas y sin disciplina»<sup>393</sup>. Une fois encore les Indiens sont présentés comme des sauvages sans manières, et dans le cas qui nous intéresse ils n'ont même pas d'armes.

Comme nous pouvons nous l'imaginer, de nombreux auteurs écrivent sur le cacique indien, un des plus célèbres après Túpac Amaru. Le changement de camp de Pumacahua a fait couler beaucoup d'encre, car c'est un des plus fidèles alliés de la Couronne espagnole, et il décide finalement de prendre la tête d'une révolte contre cette même Couronne. Nous savons que le chef indigène a très bonne réputation parmi les Indiens et beaucoup le suivent dans ses choix de loyauté, ce qui arrange les Espagnols dans un premier temps. Ses «sujets» l'admirent tant «que lo designaban con el nombre de inca»<sup>394</sup>. Grâce à son soutien pendant la révolte de Túpac Amaru il a rapidement gravi les échelons de la hiérarchie militaire espagnole. Au début de la guerre d'Indépendance il continue à collaborer avec les Péninsulaires, comme il le fait avec le général Goyeneche dans le Haut Pérou avec ses quelques 3 500 hommes, la plupart indigènes, ce qui lui vaut le grade de brigadier. Pumacahua est même chargé de certaines fonctions dans l'administration (gouverneur et président d'Audience, toutes deux des fonctions temporaires). C'est alors que se produit le changement, il s'unit aux révolutionnaires du Cuzco, qui réussissent ainsi à obtenir le soutien d'un grand nombre d'Indiens (ne rappelons plus l'influence des caciques), et même certains déserteurs de l'armée espagnole se joignent à eux. Les insurgés se préparent, organisent leurs forces et rassemblent des armes. Ils se dirigent ensuite à Puno puis à La Paz, mais aussi à Arequipa (Pumacahua est à la tête de ce bataillon) et Huamanga. Dans leurs rangs se trouvent des officiers de l'armée péninsulaire qui ont finalement changé de camp, mais aussi le prêtre Ildelfonso de las Muñecas, ou encore d'autres «célébrités» telles que les frères Angulo, José, Vicente et Mariano. Pendant que ses frères combattent, José (la tête pensante de cette révolte) est avec le vice-roi, et l'informe des événements, sans vraiment lui dire qu'ils renient Fernando VII, mais Abascal (le vice-roi de l'époque) se rend bien compte de la révolte<sup>395</sup>. La révolution gagne de l'ampleur et même les prêtres commencent à soutenir les rebelles, incitant les aborigènes à rejoindre les rangs de Pumacahua. José Coroleu nous dit que les insurgés atteignent alors le nombre de 30 000, plus les rebelles avancent, plus il y a de monde qui se joint à eux. Pumacahua entre dans Arequipa en novembre 1814. Abascal réunit donc des troupes et les envoie au Cuzco sous les ordres du lieutenant colonel Vicente González, et il demande au général Osorio d'abandonner sa campagne au Chili afin de revenir réprimer la révolte<sup>396</sup>.

Le colonel Saturnino Castro, royaliste, loyal jusqu'ici à la Couronne espagnole, se propose d'aider Pumacahua et il essaye de soulever les troupes royalistes contre les Péninsulaires. Mais la population du Cuzco le dénonce, et il se fait fusiller par ces mêmes soldats qu'il voulait rebeller. Nous voyons donc que Pumacahua réussit à avoir des appuis

---

<sup>393</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.106.

<sup>394</sup>: COROLEU, José, ..., *América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, p.193.

<sup>395</sup>: COROLEU, José, ..., *América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, p.193.

<sup>396</sup>: COROLEU, José, ..., *América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, p.194.

jusque dans les hauts gradés de l'armée péninsulaire, son influence est donc assez importante, tant sur les Indiens que sur les Espagnols. En novembre les Espagnols reprennent La Paz, de là l'armée royaliste se dirige à Puno, qu'elle reconquiert sans difficulté, et part pour Arequipa, où elle va affronter Pumacahua. Mais celui-ci sachant qu'il ne pourrait leur résister se replie au Cuzco. Il a fait prisonniers les généraux Picoaga et Moscoso, qu'il emmène avec lui avant de les faire exécuter au Cuzco. Les royalistes sont très bien accueillis à Arequipa et ils s'y arrêtent donc deux mois pour retrouver leurs forces, avant de se diriger vers l'ancienne capitale inca. Pendant ce temps les rebelles essayent de reformer leur armée, mais l'enthousiasme populaire du début n'est plus d'actualité<sup>397</sup>. Certaines décisions du cacique ont en effet refroidi l'ardeur populaire, comme les exécutions des généraux espagnols ou encore la facilité avec laquelle Ramírez regagne les villes prises par les insurgés. En mars Ramírez arrive à Humachiri, où sont stationnées les troupes de Pumacahua, qui sont formées de

«seiscientos hombre armados de fusiles, treinta y siete cañones y unos veinte mil indios armados de picas, hondas y macanas»<sup>398</sup>.

Une fois de plus nous constatons que les indigènes forment le gros des troupes de Pumacahua. Malgré cette troupe des plus impressionnantes, le général espagnol ne recule pas et lance l'attaque. Les indigènes fuient lâchement à la première attaque, et il ne reste plus personne pour défendre la position. Pumacahua, ainsi qu'Angulo, réussissent à s'échapper et à fuir vers le Cuzco, mais le cacique est capturé sur la route et remis au lieutenant général Juan Ramírez qui le pend, puis envoie sa tête au Cuzco et son bras droit à Arequipa. José Angulo est lui aussi capturé, puis fusillé en mars, tout comme son frère Vicente. Mariano quant à lui mourra au combat. En ce qui concerne la troupe envoyée à Huamanga, elle est formée de 5 000 indiens qui ne résistent même pas quand le lieutenant colonel González les attaque, ils se dispersent immédiatement malgré leur supériorité numérique sur l'ennemi, 600 sont morts<sup>399</sup>.

Cette révolte avait pourtant bien commencé, les Indiens la soutiennent, ils sont la majorité des rebelles, au début ils ont l'air plutôt motivés et n'ont peur de rien, mais avec le temps la rébellion s'est «essoufflée» et a perdu de la vigueur et l'enthousiasme du début a finalement laissé sa place à l'habituelle couardise des indigènes. Le récit est présenté de telle façon que nous avons vraiment l'impression que les Indiens sont les responsables de cette défaite, ils ont tout pour gagner, des troupes, le soutien de la population, et ils sont bien plus nombreux que l'armée espagnole, mais la nature des indigènes a fait qu'ils n'ont pas su rester unis, ils ont abandonné avant d'avoir réussi leur révolte, et comme d'habitude avec la répression, les leaders se sont fait exécuter comme représailles pour leur trahison. Dans leur cruauté les Espagnols sont allés jusqu'à couper en morceaux le corps du cacique Pumacahua pour montrer ce qui arrive aux rebelles qui osent se révolter contre l'autorité espagnole. Pumacahua sert d'exemple pour effrayer la population et éviter de nouvelles révoltes.

---

<sup>397</sup>: COROLEU, José, ..., *América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, p.195.

<sup>398</sup>: COROLEU, José, ..., *América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, p.196.

<sup>399</sup>: COROLEU, José, ..., *América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, p.196.



Les rebelles sont très mal équipés en armement pour combattre les Péninsulaires, ils ont les mêmes armes que les indigènes ont l'habitude d'avoir, José Coroleu nous dit qu'ils sont «armados en su mayoría de lanzas, picas y hondas»<sup>400</sup>, mais aussi:

«los insurrectos [...] contaban con quinientos hombres armados de fusiles y tres mil quinientos de lanzas y macanas»<sup>401</sup>.

Les insurgés sont mal armés, tout comme les Indiens la plupart des fois où ils affrontent les Espagnols. Remarquons également que les leaders de la rébellion ne font pas très bonne figure à la fin, en particulier Pumacahua qui n'hésite pas à s'enfuir et à abandonner ses hommes, ou plutôt ceux qui restent, devant l'ennemi. Dans sa hâte pour sauver sa vie il s'est malgré tout fait attrapé (par la population locale) et il n'a pu se mettre à l'abri.

Le général Ramírez décide de vaincre cette rébellion du Cuzco menée par Pumacahua et Angulo. Chacun des deux leaders a à sa disposition «muchos miles de indios a pie y a caballo»<sup>402</sup>. Les révoltes ont généralement un certain soutien indigène, mais avec Pumacahua c'est un peu différent, la majeure partie de son soutien est constitué d'aborigènes, c'est une révolte essentiellement indienne. Malgré ce «rassemblement» des masses indigènes réussi par Mateo Pumacahua, les royalistes les vainquent, et c'est ainsi que sont capturés et exécutés les leaders de la révolte du Cuzco commencée en 1814, ce qui inclut notre cacique. Il convient de mentionner que ce sont des Indiens qui capturent Pumacahua et qui le remettent aux Espagnols, tout comme lui avait fait avec Túpac Amaru. L'ironie est assez flagrante, non seulement il s'est fait attraper par des aborigènes qui collaborent avec les Péninsulaires, mais quelques années avant il était à la même place qu'eux. Le général Ramírez le fait exécuter à Sicuani et après sa décapitation, il envoie sa tête au Cuzco, comme réponse à la révolte commencée<sup>403</sup>. Les autres leaders de cette révolution sont eux aussi punis avec beaucoup de sévérité. Au début de la révolte, les insurgés ont eux aussi exécuté des officiers de l'armée espagnole, avec ce geste Ramírez veut donc se venger des insurgés mais aussi faire craindre la répression espagnole et ainsi dissuader la population de se rebeller à nouveau. La terrible répression faite pendant l'émancipation a fait bien des dégâts, les exécutés sont nombreux mais les révoltes continuent malgré tout.

Ces répressions servent d'exemple pour tous les rebelles et leurs alliés, et dans ce cas-là, la répression est si terrible que beaucoup d'Indiens se rendent «acogiéndose al indulto»<sup>404</sup>. Les autorités espagnoles sont donc sûres que le retour à la normale ne devrait pas tarder au Cuzco. Les aborigènes ne semblent pas très fiables ni courageux, une fois de plus dès que les choses se compliquent ils se précipitent pour demander pardon et espèrent que les Espagnols les pardonneront et ne les puniront pas. Non seulement ils ne sont pas capables de gagner leurs combats, mais en plus ils trahissent leur compatriotes et les abandonnent dès que l'occasion de se faire gracier se présente. Comme lors de toutes les révoltes, après les premières victoires espagnoles, la répression commence. Les rebelles sont remis aux autorités

---

<sup>400</sup>: COROLEU, José, ..., *América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, p.193.

<sup>401</sup>: COROLEU, José, ..., *América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, p.195.

<sup>402</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.205.

<sup>403</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.209.

<sup>404</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.210.

et les Indiens participent largement à ces dénonciations, José Angulo, Béjar et Becerra sont remis aux Espagnols par les aborigènes, et même Pumacahua est dénoncé par les aborigènes de Ayavirí. Le cacique est décapité à Sicuani et ses membres sont envoyés en différents endroits. Sa tête est accrochée au Cuzco et un de ses bras est envoyé à Arequipa. Angulo et Béjar sont eux aussi exécutés<sup>405</sup>.

Dans son *Pensador del Perú*, Bernardino Ruiz recueille une lettre de José Angulo adressée au vice-roi du Pérou dans laquelle le révolutionnaire somme le vice-roi de rendre les armes. Il lui explique qu'il a dans son armée "millares de indios, oficiales experimentados, y soldados que han acreditado su valor"<sup>406</sup>, et que tous ces hommes sont prêts à se battre auprès de ceux du Río de la Plata venus leur porter secours. Là encore nous pouvons nous demander si Angulo n'exagère pas le nombre d'hommes à sa disposition afin d'effrayer le vice-roi et ainsi le convaincre de retirer ses troupes et éviter ainsi l'affrontement armé. Les Indiens sont ici de valeureux guerriers prêts à sacrifier leurs vies pour sauver leur patrie des griffes espagnoles. Quant ils ont besoin d'eux, ils les présentent toujours de façon assez flatteuse. Dans ce cas-là ils servent à essayer de faire peur aux adversaires, à dissuader l'ennemi de continuer à se battre contre lui. Il est prêt à s'allier aux troupes venues les aider depuis la Vice-royauté voisine pour en finir avec l'occupation espagnole, et il semble que les aborigènes le soutiennent.

Pumacahua est donc l'un des principaux rebelles qui complique la mission de l'armée espagnole, sa révolte restera une référence aussi bien pour les rebelles que pour les Indiens, la «légende» du cacique restera très présente dans les esprits. De fausses informations circulent souvent dans les provinces de toutes l'Amérique du Sud, et Pumacahua est lui aussi victime des rumeurs, l'une d'entre elles nous dit que le cacique a réussi à prendre la ville de La Paz avec ses soldats (4 000) et ses 30 000 Indiens alors qu'il était déjà mort à cette époque<sup>407</sup>. Même après sa mort le chef indigène réussit à donner de l'espoir aux insurgés, ils continuent à parler de lui comme s'il était encore en vie. Les Espagnols l'ont certes exécuté, mais Mateo García Pumacahua restera très longtemps dans les mémoires. La mort du cacique est un épisode important sur lequel nous devons revenir. Il semblerait qu'une autre rumeur ait circulé à propos de Pumacahua, rumeur qui dit que le cacique est mort écartelé, comme l'avait été Túpac Amaru avant lui, or il est pendu. Cette rumeur serait apparue peu après son exécution<sup>408</sup>. Remarquons l'analogie qui est rapidement faite entre Túpac Amaru et Mateo García Pumacahua, dès que ce dernier meurt, le peuple lui attribue le même sort que celui du dernier rebelle inca.

Il convient également de remarquer qu'à la fin de cette révolte de nombreux indigènes sont dépouillés de leurs terres afin de récompenser les Espagnols qui participent à la répression des rebelles. Ces royalistes se voient octroyer des terres pour avoir réprimer une rébellion indigène, et ces terres appartiennent bien évidemment aux Indiens. En 1825, Bolívar, lorsqu'il promulgue plusieurs décrets en faveur des Indiens, n'oublie pas ceux qui se

---

<sup>405</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, p.380.

<sup>406</sup>: RUIZ, Bernardino, *El Pensador del Perú*, Lima, 1815, p.189.

<sup>407</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.215.

<sup>408</sup>: DEMÉLAS, Marie-Danielle, *L'Invention politique: Bolivie, Équateur, Pérou au XIXe siècle*, p.212.

sont fait voler lors cette révolte, et il déclarera que les aborigènes qui se sont vus enlever leurs terres en cette occasion seront compensés en ayant droit à plus de terrain que les autres<sup>409</sup>.

Mateo Pumacahua est un personnage clé car en plus d'avoir participé à la défaite de Túpac Amaru, il a également contribué à vaincre la Junte de La Paz en 1809-1810 ainsi que Juan José Castelli à Guaqui. Mais en août 1814, il va brusquement changer de camp. Pour les Espagnols il symbolise jusqu'alors l'union de l'empire hispanique, union qui a été difficile à réaliser mais qu'ils ont finalement réussi<sup>410</sup>. Ce retournement de situation n'est autre qu'un échec pour les Espagnols et leur politique d'intégration. Pour les rebelles le cacique est le symbole de la liberté de l'Amérique. Les raisons du revirement du cacique restent encore aujourd'hui un mystère<sup>411</sup>. Lorsqu'il est interrogé après sa capture il dira qu'il croyait le Roi espagnol mort, et donc que le Cuzco n'avait plus de lien avec la métropole, ce qui implique qu'il n'y avait plus de raison de rester loyal à une cause qui n'existait plus. Un des problèmes de Pumacahua, tout comme l'avait expérimenté Túpac Amaru, est le racisme qui se met peu à peu en place. Son mouvement part d'une union de toutes les races contre l'ennemi, mais de nombreux massacres sont commis par les indigènes qui tuent de nombreux Blancs. Les troupes de Pumacahua, initialement rassemblées pour unir les Créoles, les Indiens et les métis, se lancent finalement dans une guerre xénophobe<sup>412</sup>. José Angulo veut étendre la révolte aux Andes, mais les communautés indiennes, sous les ordres du brigadier Pumacahua menacent d'exterminer les Blancs. De plus la volonté d'indépendance du Cuzco n'est pas sans rappeler la gloire passée sous les Incas<sup>413</sup>.

Michel Berveiller nous raconte lui aussi la révolte de Pumacahua (qu'il écrit «Poumacahoua») après une brève mention de la révolte de Huánuco. Le brigadier tente de soulever le peuple contre l'administration coloniale, et entre Arequipa et Puno il arrive à recruter 40 000 hommes, mais il parvient également à trouver des alliés de toutes les classes, comme des bourgeois ou encore des membres du clergé. Chaque classe à ses revendications, les bourgeois s'allient au cacique pour des raisons politiques alors que les Indiens le font pour des raisons socio-économiques et raciales. Mais ils sont vaincus par le général Ramírez à Umachiri en mars 1815. Le général royaliste s'empresse d'exercer des représailles bien cruelles, de nombreux prisonniers auront les oreilles coupées<sup>414</sup>.

Luis Alberto Sánchez est un des nombreux autres auteurs qui nous raconte ce qui s'est passé pendant la révolte du Cuzco. Cette rébellion du cacique Pumacahua (ou Pumacahua) est la grande révolte indienne de l'Indépendance, et l'une des principales avec celle de Túpac Amaru. Les principaux leaders (à part notre cacique), sont les frères Aguilar, ainsi que les prêtres Béjar et Muñecas. Leurs troupes sont essentiellement composées d'Indiens et de métis, et avec elles, ils conquièrent le Cuzco, Arequipa ainsi que Puno. Sánchez nous dit que la bataille de Umachiri (mai 1815) est gagnée par «los mejor armados: los realistas»<sup>415</sup>, il oppose les deux armées, «el improvisado y tumultuoso de Pumacahua, y el disciplinado de

---

<sup>409</sup>: BOLÍVAR, Simón, *Doctrina del Libertador*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1979, p.202.

<sup>410</sup>: DEMÉLAS, Marie-Danielle, *L'Invention politique: Bolivie, Équateur, Pérou au XIXe siècle*, p.210.

<sup>411</sup>: DEMÉLAS, Marie-Danielle, *L'Invention politique: Bolivie, Équateur, Pérou au XIXe siècle*, p.211.

<sup>412</sup>: DEMÉLAS, Marie-Danielle, *L'Invention politique: Bolivie, Équateur, Pérou au XIXe siècle*, p.212.

<sup>413</sup>: DEMÉLAS, Marie-Danielle, *L'Invention politique: Bolivie, Équateur, Pérou au XIXe siècle*, p.497.

<sup>414</sup>: BERVEILLER, Michel, *Mirages et visages du Pérou*, Paris, Hachette, 1959, p.144.

<sup>415</sup>: SÁNCHEZ, Luis Alberto, *Historia general de América*, Santiago de Chile, Ediciones Ercilla, 1956, p.27.

Ramírez»<sup>416</sup>. La cause de la défaite des indigènes est une fois encore leur manque d'organisation, d'entraînement et d'armement, les troupes espagnoles sont des troupes professionnelles, entraînées et armées alors que celle de Pumacahua ne sont qu'un regroupement d'indigènes armés de frondes et de lances. Les *montoneras* des Andes vont également agir avec Pumacahua<sup>417</sup>.

#### b)Pucatoro

Le deuxième cacique qui nous intéresse est le chef indien connu sous le nom de Pucatoro. William Bennet Stevenson est le premier à nous en parler, il commence par nous avouer que les royalistes volent les patriotes, tout comme les Européens ont volé les Indiens en arrivant en Amérique. Ces vols sont commis dans le but de s'enrichir, apparemment en Espagne il a été dit aux soldats que ce serait une façon assez simple de faire fortune, «como en el siglo XVI enriqueció a sus antepasados el robo a los indios»<sup>418</sup>. Ces vols provoquent de nombreux conflits, et même des assassinats, de façon que les autorités en viennent même à craindre pour leur propre sécurité. Ces «activités» sont aussi dues au fait que durant certaines périodes les soldats n'ont pas grand-chose à faire. Les rébellions ont au moins l'avantage de maintenir les armées occupées. A Huamanga la révolte de Pucatoro de 1813 oblige 200 soldats péninsulaires à se déplacer pour aller réduire le cacique rebelle. Cependant le chef indigène réussit à vaincre les Espagnols et aucun soldat ennemi n'en réchappe. Nous constatons ici la ruse des Indiens qui réussissent à tendre un piège aux Espagnols alors que ceux-ci les sous-estiment, ils pensent juste devoir affronter des «sauvages» et pas des stratèges qui pourraient les faire tomber dans une embuscade en les attirant en bas d'un défilé dans le but de pouvoir leur jeter des pierres depuis les hauteurs. Mais les Indiens ne s'arrêtent pas là, ils continuent à lancer des pierres jusqu'à enterrer complètement leurs ennemis. Les indigènes sont présentés comme de véritables soldats, prêts à tout pour battre leurs adversaires, ils élaborent des plans afin de vaincre, et leur stratégie semble marcher, même s'il est possible que la victoire ait aussi été due au fait que les Péninsulaires n'ont jamais pris les aborigènes au sérieux, pour eux ce ne sont que des êtres humains primitifs et sauvages, et le fait de les sous-estimer les a conduit en plus d'une occasion à leur perte. L'auteur nous les décrit comme «los indios victoriosos»<sup>419</sup>, ce qui est très rare, en général les documents insistent sur les défaites des aborigènes, nous pouvons nous demander si les Indiens ont réellement perdu autant de batailles que ce que les royalistes veulent nous le faire imaginer ou si c'est seulement que la documentation dont nous disposons de nos jours ne recueille que certaines informations. Nous pouvons néanmoins supposer que les indigènes ont sûrement gagné beaucoup plus de combats que ce qui nous est raconté, étant donné leur nombre, leur connaissance du terrain, ainsi que la ferveur avec laquelle certains ont lutté contre les Européens au fil des siècles, il est fort probable que certaines de leurs victoires aient été passées sous silence. Nous nous devons aussi de remarquer que le nom du cacique est précisé. Comme nous l'avons déjà dit, ce phénomène est assez rare puisque la documentation préfère

---

<sup>416</sup>: SÁNCHEZ, Luis Alberto, *Historia general de América*, Santiago de Chile, Ediciones Ercilla, 1956, p.27.

<sup>417</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, "El papel de las comunidades indígenas en la guerra...".

<sup>418</sup>: STEVENSON, William Bennet, *Memorias de William Bennet Stevenson...*, p.49.

<sup>419</sup>: STEVENSON, William Bennet, *Memorias de William Bennet Stevenson...*, p.50.

généralement nous donner les noms des Blancs (aussi bien créoles que péninsulaires) plutôt que celui des Indiens. Nous constatons en effet l'abondance de renseignements sur l'identité des Péninsulaires ainsi que des Créoles, il y a tant de noms que l'on se perd quelques fois, mais quand il s'agit des aborigènes, la rareté et la rétention d'informations deviennent les mots clés. Ainsi Pucatoro n'est que le deuxième chef indien dont le nom est cité, après Pumacahua. Malgré cette victoire, Pucatoro n'a guère le temps de la savourer très longtemps, les Espagnols ont en effet envoyé une troupe du Cuzco qui réussit à vaincre le cacique, il est alors pendu et mis en pièces à Huamanga, là où sa révolte a commencé. Les Péninsulaires aiment bien punir les rebelles dans la ville où a débuté le soulèvement, cela permet non seulement d'envoyer un message, mais aussi de montrer ce qui arrive à ceux qui désobéissent. Notons que Stevenson le qualifie de «verdaderamente patriota»<sup>420</sup>, pour une fois les aborigènes sont montrés comme loyaux et sûrs d'eux-mêmes, d'habitude quand ils prennent parti pour l'un ou l'autre camp cette décision n'est jamais très durable, ils peuvent en changer à tout moment, mais cette fois le cacique a des principes et des idées claires et il va aller jusqu'à mourir pour ses idéaux. Il est décrit comme un héros même s'il est vrai que l'auteur ne s'attarde guère sur son récit puisqu'il nous raconte l'histoire du cacique en un seul paragraphe. Nous remarquons que les détails sur les agissements des Indiens sont très peu nombreux, et les descriptions assez courtes, ce qui n'est évidemment pas le cas dès qu'il s'agit de parler des Espagnols, et particulièrement quand l'auteur prend le parti de l'un des deux camps.

Mais le cacique Pucatoro n'a pas toujours été un insurgé, José Coroleu dans son ouvrage *América: historia de su colonización, dominación e independencia* nous raconte comment Pucatoro change finalement de camp après la défaite de Humachiri et s'unit aux royalistes pour réprimer la fin de la révolte du Cuzco<sup>421</sup>. C'est un chef indigène opportuniste, qui change de camp quand les événements prennent une tournure qui ne lui plaît pas. Il s'allie aux vainqueurs dès qu'il voit que ses alliés, ou plutôt ceux qu'il considérerait ses alliés quand ils arrivaient encore à mettre en échec les Espagnols, sont en train de perdre, il préfère sauver sa vie à se battre pour ses principes et ses convictions. C'est encore une trahison que nous donne en exemple le chef aborigène. Il ne semble pas digne de ceux qui ont donné leurs vies pour leurs idéaux durant cette révolte.

### c) José Manuel de Minoguye Inca, Atahualpa, Huascarriaga

Le colonel Juan Manuel Espora nous raconte que les aborigènes participent régulièrement aux combats de l'émancipation. Nous avons déjà vu que les Indiens ne sont jamais dénombrés, ou très rarement, et que les caciques ne sont que très exceptionnellement nommés, jusqu'à présent nous n'en avons vu que deux (Pumacahua et Pucatoro), mais Espora nous donne certains détails à propos de la collaboration d'un autre cacique. En septembre 1819, le chef indien José Manuel de Minoguye Inca, Atahualpa, Huascarriaga, fait un geste tout à fait surprenant par lequel il montre ouvertement son soutien aux patriotes qui se battent pour les libérer du joug espagnol. Le cacique a plusieurs postes à sa charge dans la

---

<sup>420</sup>: STEVENSON, William Bennet, *Memorias de William Bennet Stevenson...*, p.50.

<sup>421</sup>: COROLEU, José, ..., *América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, p.197.

Vice-royauté du Pérou, et, comme preuve de son patriotisme et de sa haine envers les envahisseurs espagnols, il envoie des troupes aux indépendantistes. Il leur «offre» trente milles indigènes venus de la Pampa. Ces nouveaux venus utilisent leurs armes traditionnelles. Il propose ses services afin que les patriotes puissent vaincre les Espagnols sans dépenser tous les fonds dont ils disposent, ce qui signifie que les aborigènes ne sont pas payés pour leurs services, ils travaillent gratuitement pour les rebelles. José Manuel de Minoguye s'offre à prêter des soldats, mais ces soldats ne sont pas rémunérés, ce qui n'est pas très équitable pour les indigènes. Le problème des payes est un problème qu'il nous faut commenter, les Indiens sont bien souvent beaucoup moins rémunérés pour leurs services que les autres soldats (dans quelques camps que ce soient), et nous voyons qu'ils ne sont même pas payés cette fois-ci, ce qui n'est pas rare en temps de guerre, mais il semblerait que les indigènes soient les plus propices à ne pas être payés. Finalement les indigènes proposés par le cacique n'ont pas besoin de se battre puisque l'expédition prévue a été annulée. Il convient aussi de remarquer que le chef indien a proposé son aide dès le début de la Révolution, nous voyons donc qu'il est réellement impliqué dans la cause indépendantiste et n'hésite pas à collaborer avec les patriotes<sup>422</sup>. La haine envers les Espagnols est un thème qui revient souvent, il semble que cette haine pousse de nombreux indigènes à passer du côté des patriotes. Le ressentiment après plusieurs siècles de conquête et de quasi-esclavage semble être toujours très présent dans le cœur des autochtones. Cependant il convient de remarquer que c'est un Argentin qui nous raconte cet épisode. Espora veut nous montrer que même les Indiens d'autres Vice-royautés, dans ce cas-là le Río de la Plata, soutiennent les indépendantistes péruviens.

Nous remarquons donc l'importance des révoltes indigènes, aussi bien avant que pendant l'émancipation. Les aborigènes se soulèvent de nombreuses fois et toutes leurs révoltes sont réprimées dans le sang, ce qui ne les effraye pas puisqu'ils recommencent malgré le fait qu'ils ne soient pas organisés comme il se doit. Ils sont mal armés et ne sont pas formés comme soldats, mais cela ne les arrête pas et ils prennent quand même les armes contre leurs ennemis. Les grandes révoltes, celles qui ont eu le plus d'impact sont celles qui ont été menées à bien par un cacique, tel que Pucatoro ou encore Pumacahua. Les chefs indigènes ont une grande influence malgré le fait que beaucoup étaient détestés par «leurs» Indiens en raison des nombreux abus commis. Cependant quelques uns se préoccupent réellement de leur peuple et essaient d'améliorer leur condition en se révoltant pour se faire entendre. Malheureusement aucune des rébellions indigènes n'atteint son but, la plupart des leaders se font exécuter, même si elles ont généralement «fait beaucoup de bruit», les Espagnols ont eu du mal à les réprimer. De plus certaines d'entre elles restent encore aujourd'hui très connues.

---

<sup>422</sup>: ESPORA, Juan Manuel, *Episodios nacionales*, Buenos Aires, Imprenta de Mayo, 1889, p.88-89.

# Chapitre V: Le rôle des Indiens

Dans les chapitres précédents nous avons parlé de pourquoi les Indiens participent à la guerre d'émancipation du Pérou, ainsi que de la vision que nous donne les documents de l'époque sur cette participation, mais aussi des grandes révoltes. Nous allons maintenant étudier le rôle des indigènes dans ce conflit, nous tenterons d'expliquer ce qu'ils apportent à chaque camp. Pour cela nous parlerons d'abord de leur implication principale en tant que soldats, nous verrons ensuite quel est leur participation en ce qui concerne la communication, et nous finirons avec toutes les autres tâches qui leur sont régulièrement confiées. Dans ce chapitre nous verrons donc quel est le rôle concret des Indiens dans cette guerre, et comment ils apportent leur aide à chacun des deux adversaires.

## 1. Soldats

Nous allons commencer par parler du rôle principal des Indiens, c'est-à-dire celui de guerriers, qui bien que ce ne soit pas le seul rôle des indigènes, cela reste malgré tout leur «fonction» fondamentale.

### a) Les particularités des soldats indiens

Il nous est dit que “aunque estaban a merced de ámbas causas no pertenecían a ninguna”<sup>423</sup>, c'est-à-dire que malgré leur participation forcée, leur rôle n'est pas reconnu, les aborigènes n'ont pas le choix, ils sont forcés de participer à la guerre, cependant leurs mérites ne sont même pas reconnus, c'est comme s'ils n'existaient pas. L'utilisation des indigènes dans ce conflit est clairement définie par cette phrase, ce ne sont que des objets, mais nous pouvons également dire que les aborigènes ne s'impliquent pas toujours. Les indépendantistes utilisent les Indiens comme «ramasseurs» de royalistes, José Arenales nous dit:

“Durante la marcha de los patriotas, siempre que se encontraban con indios, inmediatamente les encargaban recorriesen el país y trajesen los realistas prófugos que vagaban por él, los cuales habiendo tirado las armas, se rendían sin resistencia. Para estimular a los indios a este servicio les daban dinero, y de cuando en cuando una mula cansada que les permitían retener, entregando un prisionero español en Moquegua.”<sup>424</sup>

---

<sup>423</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Tomo II, Santiago de Chile, 1888, p.458.

<sup>424</sup>: ARENALES, José, *Memoria histórica sobre las operaciones e incidencias de la División Libertadora, a las órdenes del General Don Juan Antonio Álvarez de Arenales en su segunda campaña a la sierra del Perú, en 1821*, Buenos Ayres, Imprenta de la Gaceta Mercantil, 1832, p.156.

Ici le rôle des indigènes apparaît clairement, ils réunissent les derniers Espagnols qui «traînent» encore dans les parages. Ils sont chargés de remettre tous les royalistes aux patriotes, mais cette participation ne semble pas très volontaires puisqu'elle est rémunérée, les aborigènes ont plutôt le rôle de mercenaires qui ne participent à cette guerre que pour être payés. Leur loyauté est à vendre et ils ne semblent pas dignes de confiance.

Certains bataillons sont composés exclusivement ou en grande partie d'Indiens, l'un d'eux est celui des *Fajineros*, composé d'Indiens chargeurs du Callao qui n'ont apparemment pas beaucoup d'organisation militaire<sup>425</sup>. Quand l'Indépendance est proclamée à Puno, une nouvelle troupe est levée, faite de nombreux aborigènes, mais aussi de déserteurs royalistes, le général Alvarado est aux commandes de cette troupe ainsi que de la province<sup>426</sup>. Nous pouvons aussi mentionner le bataillon de Huamanga (sous les ordres directs du vice-roi La Serna après l'apparition de quelques rivalités entre Valdés et Canterac) qui est composé de 3 000 hommes dont 1 200 Indiens appartenant au corps d'infanterie. Ils sont décrits comme encore «frais», nous comprenons donc qu'ils n'ont pas encore, ou peu, combattu, mais ils ne ressemblent pas vraiment à des soldats, ils manquent de discipline et de cohésion, ce qui explique que ce bataillon reste au Cuzco en tant que garnison. San Martín crée un nouveau corps dans son armée, connu comme la Légion péruvienne. Il y a un bataillon d'infanterie, la cavalerie et l'artillerie. L'infanterie est formée par des déserteurs royalistes ainsi que par quelques centaines de recrues et 600 Indiens<sup>427</sup>. Búlnes nous informe que la majeure partie de l'armée du Pérou est formée surtout par des Indiens (de la *sierra*) et des Chiliens, même s'il ne nous précise pas en quelles proportions les aborigènes participent à la formation de cette armée<sup>428</sup>. En 1823 Joaquin Rubin de Celis fait part à son supérieur, le brigadier don Juan Loriga de l'affrontement qui les a opposé aux Indiens. Ceux-ci accompagnent les cavaliers ainsi que l'infanterie. Nous pouvons constater que les Indiens semblent être une troupe à part, ils ne font parti d'aucun groupe spécifique si ce n'est celui des indigènes. Ils servent de renfort sans avoir vraiment de «titre» qui les définisse plus concrètement<sup>429</sup>.

Mais selon le général Dumouriez, il est important de mélanger les «races» dans chaque troupe. Il nous explique cette théorie dans une lettre rédigée en décembre 1810 et adressée à Cornelio de Saavedra, un indépendantiste argentin. Suivant cette théorie, il est important de mélanger les indigènes au reste des soldats, tout comme il faut mélanger Espagnols péninsulaires et Espagnols créoles, pour éviter dans la mesure du possible de créer des troupes où tous les soldats sont de la même race, «más por razón política que por conveniencia militar»<sup>430</sup>. Selon cet auteur il est primordial de combiner les différentes strates sociales afin

---

<sup>425</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Tomo II, p.404.

<sup>426</sup>: ARENALES, José, *Memoria histórica sobre las operaciones e incidencias...*, p.201.

<sup>427</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Tomo II, p.236.

<sup>428</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, Santiago de Chile, Imprenta i Encuadernación Barcelona, 1897, p.43.

<sup>429</sup>: *Colección de los principales partes y anuncios relativos a la campaña del Perú desde 29 de enero de 1821 en que tomó el mando el Señor de La Serna hasta fin de marzo de 1824 dispuesta por el Estado Mayor Jeneral del Ejército*, 1824?, p.39-40.

<sup>430</sup>: CALVO, Carlos, *Colección histórica completa de los tratados, convenciones, capitulaciones, armisticios y otros actos diplomáticos y políticos de todos los Estados de la América Latina, comprendidos entre el golfo de Méjico y el cabo de Hornos, desde el año 1493 hasta nuestros días*, Madrid, 1864, p.258.



d'éviter un isolement par la classification, si par exemple les Indiens ne se retrouvent qu'entre Indiens il est possible qu'ils fomentent une rébellion contre les autres. Pour éviter tout problème et tout complot, le mieux est donc de métiliser les troupes.

Les indigènes participent dans les deux camps, nous savons par exemple que San Martín a de nombreux alliés indigènes<sup>431</sup>, tout comme le royaliste Valdés (il y en a environ 2 000 avec lui<sup>432</sup>), mais également que les aborigènes ne sont généralement pas payés<sup>433</sup>. Le général Canterac lui aussi a de nombreux alliés indigènes<sup>434</sup>, c'est ainsi que près de Huamanga, les patriotes se sont retrouvés bloqués par le fait que les Indiens de la région leur sont totalement hostiles<sup>435</sup>, et dans le sud du pays, ils sont également alliés avec les Espagnols, ce qui donne beaucoup de fil à retordre aux indépendantistes<sup>436</sup>. Les indigènes de certaines régions, comme par exemple à Huando ou encore Huanta, sont entièrement fidèles au Roi espagnol, ce qui pose certains problèmes aux patriotes. Santa Cruz doit rester dans la province de Huancavelica avec une troupe afin de résister à ces aborigènes<sup>437</sup>. D'ailleurs, les indiens de Huanta ont continué à se révolter même après l'Indépendance et ont provoqué de nombreux conflits dans cette zone. Mais certains préfèrent le camp adverse, le patriote Miller arrive à Ica en août 1821 et il fait fuir Santalla qui se sauve «harcelé» par les Indiens, ce qui l'oblige à retourner sur la côte<sup>438</sup>. Otero attaque le colonel Loriga au Cerro de Pasco en décembre (1821), et ce à l'aide de quelques centaines de vétérans et de 5 000 Indiens, cependant, malgré l'attaque surprise et le nombre des assaillants, Loriga réussit à gagner et massacre bon nombre d'indépendantistes<sup>439</sup>. Bermúdez quant à lui dispose d'une armée d'environ 2 000 hommes, peu instruits comme soldats, et de 10 000 Indiens frondeurs mal armés<sup>440</sup>. Certains Indiens ne sont ni pour un camp ni pour l'autre, ils sont plutôt «sauvages» et ne prennent pas vraiment parti dans la guerre d'Indépendance. Par exemple, le vice-roi La Serna, lorsqu'il part de Lima pour aller vers le sud, est obligé de passer par Huarochiri et Yauyos, où les indigènes sont assez hostiles envers ceux qui passent par là. Etant donné le terrain, les aborigènes peuvent en toute liberté jeter des pierres à La Serna et à ses hommes qui ne peuvent rien faire pour se défendre puisqu'ils passent par des chemins assez escarpés<sup>441</sup>.

Nous savons aussi que les Indiens sont de fidèles alliés pour certains Libertadores comme Sucre ou même pour les vice-rois tels que José de la Serna. Les deux camps profitent donc des indigènes et les forcent même souvent à devenir soldat. La division péruvienne est en grande majorité composée d'Indiens, ils combattent entre autres à Ayacucho sous les ordres du général La Mar (qui a changé de camp et qui est passé du côté des patriotes). Ces

---

<sup>431</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Tomo II, p.255.

<sup>432</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.259.

<sup>433</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, p.409.

<sup>434</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Tomo II, p.255.

<sup>435</sup>: LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú desde la proclamación de la Independencia*, Tomo I 1821-1827, Lima, 1876, p.273.

<sup>436</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, p.136.

<sup>437</sup>: LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú desde la proclamación de la Independencia*, Tomo I, p.262.

<sup>438</sup>: LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú desde la proclamación de la Independencia*, Tomo I, p.21.

<sup>439</sup>: LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú desde la proclamación de la Independencia*, Tomo I, p.41.

<sup>440</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Tomo II, p.42.

<sup>441</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Tomo II, p.179.

alliés sont d'une aide précieuse et indispensable dans la guerre d'Indépendance du Pérou<sup>442</sup>. García Camba retranscrit une lettre de Juan Ramírez (général en chef de l'armée du Haut Pérou) dirigée au Ministre de la Guerre dans laquelle il raconte comment Ricafort a battu une troupe de trois ou quatre mille Indiens. San Martín a envoyé Arenales à Huancavelica et Huamanga pour étendre la révolution à ces régions, le but n'est pas tout à fait atteint mais à Cangallo ils réussissent à recruter ces quelques milliers d'Indiens qui ont malheureusement été battus par Ricafort<sup>443</sup>. Celui-ci a une attitude bien cruelle envers ses ennemis et ne manque pas d'égorger et de détruire quiconque se trouve sur son passage, ce qui ne manque pas de provoquer la colère de la population, les aborigènes répondent à cette cruauté en ne faisant plus de prisonniers, ils tuent directement leurs ennemis en les décapitant et ils mettent ensuite leurs têtes sur des piques<sup>444</sup>.

Les Indiens réalisent donc un labeur important dans les deux armées, ils ont un statut assez particulier puisqu'ils sont indispensables, mais que leur rôle n'est pas valorisé comme il se doit, ils sont la majorité des troupes et participent dans les deux camps, ils s'affrontent les uns aux autres. Les Indiens sont en général assez efficaces pour bloquer l'avancée des troupes ennemies, et Bolívar va le vivre en personne. En 1822 alors qu'il se dirige vers le Pérou pour aider à sa libération, les indigènes de Pasto vont réussir à retenir l'armée libératrice quelques mois grâce «aux techniques de l'embuscade et du harcèlement»<sup>445</sup>, ce qui fait rager notre Libertador.

## b) Ayacucho

Manuel Antonio López nous parle de la composition des armées ennemies lors des guerres émancipatrices, il nous dit:

“Indios y mulatos abundaban bajo nuestras banderas, pero no había menos indígenas bajo las españolas, aunque no tantos como deja entender el historiador Torrente cuando asegura (tomo III, página 489) que "las tropas de los realistas eran todas del país, excepto 500 europeos", falsedad que se cae por su peso al recordar que ellos no tenían en Ayacucho cuerpos exclusivamente de americanos; que sus jefes y oficiales eran generalmente españoles, y el *Burgos*, *Cantabria*, los dos *Geronas* y *Fernando VII*, casi en su integridad; y que en la misma página dice Torrente que para corregir la desertión hacían marchar las tropas *encerradas en cuadros formados por los europeos*; de donde rectamente se deduce que los últimos no bajaban de 3.000 ó 3.500 hombres.”<sup>446</sup>

---

<sup>442</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.493.

<sup>443</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba para la historia de las armas españolas en el Perú 1809-1821*, Madrid, Editorial-América, 1916, p.498.

<sup>444</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Tomo II, p.50.

<sup>445</sup>: Henri FAVRE, «Bolívar et les Indiens», *Cahiers de l'Herne*, p.272-285, in dirigé par TACOU, Laurence, *Simón Bolívar*, Paris, Edition de l'Herne, 1986, p275.

<sup>446</sup>: LÓPEZ, Manuel Antonio, *Recuerdos históricos de la guerra de la Independencia Colombia y el Perú (1819-1826)*, Madrid, Editorial-América, 1919, p.218.

L'auteur nous explique que les aborigènes se sont mis dans les deux camps, sans spécialement en préférer l'un à l'autre, il semble que le partage ait été plus ou moins équitable. Chaque tribu choisit de participer ou non au conflit, et chacun choisit son camp. Cependant il semble que notre auteur ne soit pas d'accord avec certains historiens qui selon lui exagèrent les chiffres dans le but de faire croire que la plupart des Américains sont royalistes. Nous apprenons par la même occasion que lors de la bataille d'Ayacucho les Espagnols n'ont aucune troupe composée exclusivement d'Américains. Les officiers de l'armée royaliste sont souvent péninsulaires, tout comme dans l'administration les Créoles n'ont pas accès à certains postes, c'est d'ailleurs une des raisons de leur révolte, et la plupart des soldats sont espagnols. Il semble que certains écrits sur les Indépendances ne soient pas tout à fait exacts, les chiffres ne sont pas les mêmes suivant les auteurs et tous les historiens de l'époque ne sont pas d'accord. Nous pouvons supposer que les chiffres varient selon les sources, comme la documentation dont nous disposons, étant donnée la provenance des documents utilisés, il faut tenir compte des opinions des auteurs, ils ne racontent en effet pas les mêmes faits de la même façon selon s'ils sont royalistes ou indépendantistes. Les auteurs retranscrivent ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils savent, mais c'est ensuite à l'historien d'analyser ces textes et de séparer le vrai du faux, nous l'avons vu nous-mêmes, les patriotes et les Péninsulaires nous racontent les mêmes faits mais de manière distincte, les chiffres ne sont pas les mêmes, et les explications sur les causes diffèrent aussi très souvent, rejetant la faute sur l'adversaire dans le but de valoriser son camp et de montrer que les ennemis sont les fautifs et que ce sont eux qui ont provoqué le conflit.

Quelques mois avant la bataille d'Ayacucho, bataille qui, rappelons-le, mis un terme à la lutte pour l'Indépendance, les Espagnols et les patriotes, menés par La Serna et Sucre respectivement, s'affrontent de manière plutôt indirecte pendant quelques temps, l'un avançant, l'autre reculant, attaquant de côté, esquivant, etc. Durant cette valse de mouvements, les Péninsulaires en profitent pour s'allier aux Indiens afin d'affaiblir les indépendantistes. Les indigènes ont pour mission d'attaquer indirectement les insurgés, ils doivent les déranger en ne leur procurant plus de vivres ni de bétail. Nous constatons donc à quel point les deux camps s'appuient et comptent sur les aborigènes pour le ravitaillement, c'est une «petite» mission des plus délicate et vitale puisque sans vivres une armée ne peut survivre très longtemps, et dans des régions montagneuses telles que celles où se trouvent nos deux armées, cela peut vite se transformer en un gros problème. En plus de couper l'approvisionnement des indépendantistes, les Indiens doivent également tuer tous ceux qui ne suivraient pas la troupe, tous ceux qui resteraient derrière, les retardataires qui se trouveraient isolés du reste du groupe<sup>447</sup>. Les royalistes confient donc aux indigènes une mission des plus importantes, il s'agit de fragiliser l'adversaire par des attaques indirectes et beaucoup moins meurtrières qu'une attaque frontale, mais tout aussi essentielles, les vivres représentent la survie de la troupe et le fait de tuer quelques hommes, à part le fait évident que cela amoindrit la troupe, a un effet sur le moral des soldats, tout comme le manque d'approvisionnement. Il s'agit d'une guerre psychologique, beaucoup plus cruelle qui consiste à démoraliser l'ennemi pour le vaincre plus facilement. Peu après, en décembre, les deux armées s'affronteront enfin,

---

<sup>447</sup>: COROLEU, José, completada por ARANDA Y SANJUÁN, Manuel, *América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, Barcelona, 1896, p.270.

et nous savons tous comment cela finit, il semble que la stratégie espagnole n'ait pas fonctionné, cela ne leur a pas servi car ils n'ont pas réussi à vaincre les patriotes.

Dans son livre d'histoire, le journaliste Manuel J. Calle nous raconte lui aussi la dernière bataille de la guerre émancipatrice de l'Amérique espagnole continentale, la bataille d'Ayacucho, qui a lieu sur le sol péruvien. Comme nous le savons déjà, les patriotes sont alors commandés par le général Sucre et les royalistes par le vice-roi La Serna. Cette campagne dure depuis un mois et les deux armées sont épuisées. Les indépendantistes ont souffert de lourdes défaites, et la fatigue et la faim ne facilitent pas la marche des soldats. En plus de tous les désagréments soufferts, les Indiens n'aident pas les patriotes et ne font que les affaiblir encore plus en assassinant les blessés et ceux qui se retrouvent malencontreusement éloignés de la troupe quelques instants<sup>448</sup>. Les indigènes ne font que s'en prendre à des soldats épuisés et faibles, ils fragilisent encore plus le moral de la troupe, mais ces agissements n'ont finalement pas servi aux royalistes puisque malgré l'aide des aborigènes, ils ont perdu cette dernière bataille qui a octroyé l'Indépendance tant anhelée aux patriotes.

En décembre 1824, peu avant Ayacucho, les indépendantistes enchaînent plusieurs défaites, et les indigènes participent encore plus à la baisse de moral des troupes. En effet ceux-ci sont incités par les royalistes à se rebeller contre les patriotes et ils n'hésitent pas à les affronter indirectement. C'est ainsi qu'ils tuent les blessés et les gardes qui les escortent, ainsi que ceux qui transportent les bagages. Le général García Camba nous dit que le nombre de blessés ainsi assassinés s'élève à plus de cent. Un des hommes du général Miller, le capitaine Smith, a même été fait prisonnier par les indigènes à Huanta, mais il réussit finalement à s'échapper «después de haberle maltratado mucho y de tres días de prisión»<sup>449</sup>. Le commandant Chirinos subit le même sort que Smith, il s'enfuit «después de haber sufridos los más horribles tratamientos»<sup>450</sup>. Les indigènes sont cruels avec leurs prisonniers, ils n'hésitent pas à les torturer. Mais ils vont encore plus loin et s'approchent encore plus des troupes afin de leur voler du bétail. Les aborigènes vont même attaquer les troupes patriotes qui viennent rejoindre les autres, ainsi que d'autres «convois» de blessés. L'attaque ayant lieu la nuit, les indépendantistes doivent battre en retraite après avoir perdu de nombreux hommes<sup>451</sup>.

Nous constatons le rôle important qu'ont joué les indigènes juste avant la bataille finale, ils affaiblissent les troupes indépendantistes, collaborant ainsi avec les royalistes, mais malgré le fait qu'ils soient en très mauvaise position, les patriotes réussissent à vaincre leurs ennemis le 9 décembre 1824.

## 2. La communication

---

<sup>448</sup>: CALLE, Manuel J., *Leyendas del tiempo heroico: episodios de la Guerra de la Independencia americana*, Madrid, Editorial-América, 1905, p.199.

<sup>449</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, Tomo II y último, p.297.

<sup>450</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, Tomo II y último, p.297.

<sup>451</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, Tomo II y último, p.298.

Les Indiens sont utilisés par les Créoles et les Péninsulaires pour toutes sortes de services, en particulier pour transmettre les messages, ou encore comme espions. Les indigènes rebelles bloquent par exemple les communications des Espagnols qui se retrouvent isolés et sans information de leurs compagnons<sup>452</sup>. Les Indiens sont souvent chargés des communications, ils doivent porter les messages d'un endroit à l'autre, généralement les Blancs leur font confiance et leur confient cette mission, ce qui démontre une grande confiance dans leurs alliés indigènes. Les communications sont très importantes, elles permettent aux alliés de se maintenir informés des avancées réalisées ou au contraire des défaites essuyées, c'est donc une grande responsabilité confiée aux indigènes. Cela démontre la confiance que les patriotes leur accordent malgré tous les défauts que les écrits de l'époque prêtent aux Indiens<sup>453</sup>.

Le général royaliste García Camba nous raconte le siège subi par Lima. La capitale se trouve dans une position des plus difficiles, la nourriture commence à manquer, des massacres sont commis par les indépendantistes, et les patriotes marchent également sur Huancavelica, prennent des prisonniers en route, et s'approchent de plus en plus de Lima. Les communications sont également rendues plus difficiles par les rébellions indiennes à Huarochirí, Yauyos y Jauja<sup>454</sup>. Les Indiens contribuent à la mauvaise situation dans laquelle se trouvent les Espagnols, ils aident, ou du moins semblent aider les patriotes. Ils ne facilitent pas la tâche aux Péninsulaires et contribuent à la victoire indépendantiste puisque les royalistes se retrouvent non seulement assiégés dans Lima, mais en plus ils ne peuvent pas communiquer avec l'intérieur des terres, ce qui les empêche de pouvoir demander de l'aide. Nous voyons ici l'importance des communications, et les conséquences quand celles-ci fonctionnent mal. Bolívar par exemple va rester à Puno, sans nouvelles de ses troupes à cause des Indiens qui ont intercepté les messages destinés au Libertador<sup>455</sup>.

La Serna, une fois nommé vice-roi, envoie des troupes combattre les indigènes rebelles afin de récupérer la communication avec toutes les provinces péruviennes. Une fois encore c'est le brigadier Ricafort qui est chargé de cette mission, et de Huancavelica il part à Concepción où il bat les aborigènes rebelles qui s'y trouvent en mars 1821. Ensuite le colonel Valdés le rejoint à l'ouest du Jauja pour vaincre les autres indigènes insurgés qui avancent peu à peu vers Lima. Ces Indiens rebelles sont aidés par des troupes de San Martín<sup>456</sup>. Nous avons ici l'impression que ce sont les aborigènes qui commandent et que cette fois ce sont les Blancs qui les aident, d'habitude ce sont les Indiens qui appuient les troupes révolutionnaires, mais cette fois c'est le contraire, les hommes du Libertador argentin sont là pour soutenir les indigènes. Cela nous prouve qu'ils ne sont pas totalement passifs, eux aussi mènent des attaques contre les Péninsulaires.

Les Indiens tuent de nombreux messagers, Búlnes nous parle du lieutenant colonel Medina que Sucre renvoie à Lima après avoir eu son message. Durant son voyage de retour il

---

<sup>452</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.215.

<sup>453</sup>: O'LEARY, Daniel Florencio, O'LEARY, Simón Bolívar, *Memorias del General O'Leary publicadas por su hijo Simón B. O'Leary, Tomo XV*, Caracas, 1881, p.97.

<sup>454</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Apuntes para la historia de la revolución del Perú,...*, p.17-18.

<sup>455</sup>: Henri FAVRE, «Bolívar et les Indiens»,...

<sup>456</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.505.

est assassiné par les aborigènes de Huanta, et il n'arrivera donc jamais à destination<sup>457</sup>. Ces «interceptions» de messagers posent de nombreux problèmes, les émissaires étant le seul moyen de communication à cette époque, les échanges sont souvent interrompus par ces actions<sup>458</sup>. Medina est assassiné par les Indiens qui célèbrent la défaite de Matará alors qu'il devait rejoindre Bolívar et lui annoncer la victoire de Sucre, mais Le Libertador tarde à apprendre la nouvelle alors que cette campagne l'inquiète<sup>459</sup>.

Mais les indigènes espionnent aussi les indépendantistes dans le but d'aider les royalistes à les vaincre. Ils connaissent très bien le terrain et arrivent à passer inaperçus<sup>460</sup>. Les Indiens espionnent souvent les rebelles pour les royalistes, c'est le cas en 1824, à Chuquibamba. Les indigènes informent Valdés de la position du général Miller et du colonel Althaus ainsi que de leurs 200 hommes, stationnés non loin de la position des Péninsulaires. Eux aussi sont là pour espionner les Espagnols, mais il semblerait que les Indiens soient plus furtifs que les patriotes en ce qui concerne l'espionnage. Suite à cela, le colonel Althaus sera remis aux royalistes par la population locale<sup>461</sup>.

### 3. L'aide apportée aux troupes

Mais les indigènes ne sont pas que de simples soldats ou de simples «coursiers» qui transmettent des messages ou coupent les communications de l'ennemi, ils ont de nombreux autres rôles. Beaucoup se réfugient dans les montagnes pour échapper aux troupes espagnoles, ils fuient et se cachent chez les Indiens de la *sierra*<sup>462</sup>. Les patriotes trouvent souvent refuge chez les Indiens, comme c'est le cas de Lanza, qui, une fois vaincu par le brigadier Jerónimo Valdés dans la vallée de Yungas, «tuvo que refugiarse entre los indios infieles fronterizos»<sup>463</sup>. Ils servent donc d'échappatoire aux indépendantistes qui veulent se cacher quelques temps de leurs ennemis. Ces Indiens ne sont pas beaucoup appréciés par les Espagnols et il semblerait que les patriotes ne recourent aux aborigènes qu'en cas d'extrême urgence, quand ils sont vraiment désespérés, dans ce cas-là parce qu'ils doivent se replier pour ne pas tous se faire massacrer.

Les aborigènes ne sont pas recrutés que comme soldats, Sucre se sert d'eux comme forgerons, cordonniers ou encore tailleurs afin d'équiper correctement ses troupes, et les Espagnols font de même<sup>464</sup>. Ils servent également de porteurs, surtout quand les armées sont

---

<sup>457</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.567.

<sup>458</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.634.

<sup>459</sup>: LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú desde la proclamación de la Independencia, Tomo I*, p.285.

<sup>460</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.526.

<sup>461</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba..., Tomo II y último*, p.281-282.

<sup>462</sup>: ARENALES, José, *Memoria histórica sobre las operaciones e incidencias...*, p.52.

<sup>463</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba..., Tomo II y último*, p.29.

<sup>464</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.493.

en déplacement, les Indiens sont notamment chargés de porter les vivres<sup>465</sup>. García Camba nous dit qu'ils sont utilisés comme porteurs au même titre que les mules et les lamas<sup>466</sup>. Les aborigènes aident les militaires avec le peu qu'ils ont, nous savons qu'à Cachicachi ils fournissent les armées en bois, ce qui est indispensable étant données les basses températures et le vent glacial<sup>467</sup>. García Camba nous informe également que les indiennes sont chargées de filer la laine, qui sera ensuite utilisée par l'armée royaliste pour se faire des uniformes<sup>468</sup>. Búlnes nous explique que certains généraux royalistes prennent les choses en main et organisent tout, comme Araldes, il entraîne les hommes dans les montagnes, d'autres réparent les vieux fusils, fabriquent des lances grâce aux fers des grilles des fenêtres. Pour habiller les soldats ils se servent de la laine des troupeaux des indiens et de leurs *obrajes* pour les tisser. Quant aux vivres elles sont réquisitionnées, c'est ainsi que les soldats royalistes survivent pendant plusieurs années. Nous constatons ici que les habiletés des indigènes sont utilisées pour survivre, les Espagnols s'en servent lorsqu'ils sont désespérés, ils n'ont aucune communication avec le monde extérieur et doivent se débrouiller avec ce qu'ils ont<sup>469</sup>. Bolívar écrit au Ciudadano Comisionado General en 1817 depuis Angostura. Dans cette lettre nous apprenons que les Indiens sont payés pour leurs services, c'est-à-dire que les services qu'ils rendent aux patriotes (ils fournissent du bois pour construire des embarcations) sont des travaux rémunérés et non volontaires. Les aborigènes semblent profiter de la situation pour en tirer quelques profits même si nous pouvons supposer que les «Blancs» vont une fois de plus les voler, puisqu'ici ils les payent avec des outils et «otros objetos»<sup>470</sup>. Les indigènes servent donc à fournir aux armées toute sorte de matériel, mais ils sont également utiles pour leurs habiletés en médecine. En effet, étant données les conditions de vie durant la guerre, les troupes (royalistes et patriotes) n'ont pas forcément de médecin à disposition ou assez de médecins, les aborigènes sont donc appréciés pour leurs connaissances des plantes médicinales<sup>471</sup>.

Un des rôles essentiels des indigènes est le ravitaillement en vivres, nous savons par exemple que certaines indiennes vendent de la nourriture aux troupes<sup>472</sup>. Il semble que les aborigènes se soient malgré tout bien intégrés à la société créée par les Espagnols depuis leur arrivée en Amérique, ils ont l'air d'avoir au moins compris la partie commerciale et semble en jouer dans les moments où les armées en ont le plus besoin puisque le problème des vivres et toujours assez problématique pendant la guerre. Les Indiens vendent souvent de la nourriture, comme par exemple en mars de 1818 lorsque des bateaux de guerre chiliens accostent à Huacho, le gouverneur les autorise à aller sur la côte pour vendre quelques vivres, ce qui ne semble pas plaire au commandant des milices qui exhorte Lord Cochrane à reprendre la route le plus vite possible. Finalement, suite à la prise de Huacho le commerce est rétabli. Cependant cinq indigènes sont arrêtés, jugés en cour martiale, puis condamnés et fusillés. Ce

---

<sup>465</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.523.

<sup>466</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.156.

<sup>467</sup>: ARENALES, José, *Memoria histórica sobre las operaciones e incidencias...*, p.111.

<sup>468</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, Tomo II y último, p.12.

<sup>469</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.221.

<sup>470</sup>: BLANCO, José Félix, *Documentos para la historia de la vida pública del Libertador de Colombia, Perú y Bolivia, Tomo VI*, Caracas, Imprenta de "La Opinión Nacional", 1876, p.67.

<sup>471</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.495.

<sup>472</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba...*, p.527.

châtiment est exécuté comme exemple dans le but d'éviter que les aborigènes (ainsi que le reste de la population) collaborent avec les insurgés<sup>473</sup>. La cruauté des Espagnols est mise en avant, ils veulent se faire craindre afin d'éviter toute révolte, et ce sont les Indiens qui font les frais de cette campagne de «prévention». Ils servent de bouc-émissaires pour toute la population. Il convient aussi de remarquer qu'à cette époque le protecteur général des Indiens est Manco-Yupanqui, nom des plus traditionnels, cependant celui-ci ne peut pas faire grand-chose pour éviter les abus et cruautés commis contre les aborigènes. Les indigènes fournissent également les troupes de passage en leur offrant le gîte et le couvert, comme les Indiens de Pucará, ainsi que les autres habitants du village, qui accueillent le Libertador Bolívar avec joie et enthousiasme<sup>474</sup>. Arenales lui aussi est accueilli à Tarma par les indigènes, et le reste de la population, qui lui offrent logement et nourriture lorsqu'il est dans la région pour recruter des volontaires pour son armée<sup>475</sup>.

Nous remarquons donc le rôle important des Indiens pendant l'émancipation péruvienne, ils participent beaucoup en tant que soldats, mais pas seulement. Les aborigènes ont de nombreuses responsabilités, les Créoles et les Péninsulaires leur confient toutes sortes de missions, en particulier ce qui concerne les communications, ils sont chargés de remettre des messages, mais aussi d'espionner l'ennemi. Il semblerait que pour ces missions, les aborigènes soient plus efficaces que les Blancs, sûrement parce qu'ils connaissent mieux le terrain et qu'ils ont des techniques de furtivité plus efficaces que les leurs. Ils sont aussi souvent chargés du ravitaillement en vivres, tâche essentielle pour les armées, surtout en tant que guerre, la nourriture a tendance à se faire rare. Les indigènes ont donc de nombreux rôles durant ce conflit, ce qui montre que les Espagnols leur font confiance, ou alors qu'ils sont vraiment désespérés, quoi qu'il en soit, la participation des Indiens est primordiale, ils ont de nombreuses utilités, aussi bien sur le champ de bataille qu'en dehors et les Européens se servent de leurs capacités sans vraiment reconnaître leur valeur.

---

<sup>473</sup>: STEVENSON, William Bennet, *Memorias de William Bennet Stevenson sobre las campañas de San Martín y Cochrane en el Perú*, Madrid, Editorial-América, 1917, p.63.

<sup>474</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, p.659.

<sup>475</sup>: BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Tomo II, p.149.



# Conclusion

Nous pouvons donc dire que les Indiens font partie intégrante de cette guerre d'émancipation, ils y participent au même titre que tous les autres, et pourtant on ne parle pas beaucoup de leur contribution. Les indigènes ont un rôle primordial qui n'est pas reconnu, s'ils n'avaient pas participé le résultat aurait pu être bien différent. De plus, l'émancipation ne leur a pas apporté grand-chose, toutes les promesses faites pendant la guerre sont vite oubliées une fois que les Créoles obtiennent ce qu'ils désiraient tant. La participation indigène est indéniable et décisive, les nombreuses révoltes dont ils sont les protagonistes le prouvent. Les aborigènes compliquent la tâche des autorités même si généralement ils finissent par subir une dure répression. Au Pérou la population indigène est importante, et cette population se voit entraînée dans un conflit où les deux adversaires tentent de s'allier aux Indiens. De grands caciques se révèlent pendant cette période, et certains, comme Pumacahua, créent la surprise en changeant de camp lorsque les protagonistes ne s'y attendent pas. Aujourd'hui la population péruvienne (mais aussi celle de tout le continent hispano-américain) descend de tous ces participants (Indiens, Noirs, mais aussi Blancs), ce qui crée un métissage assez varié. Les indigènes ont leurs raisons pour participer à la guerre d'Indépendance, et ce dans les deux camps. Certains veulent se venger des Espagnols pour les avoir colonisés, et leur avoir fait subir toutes sortes d'abus, alors que d'autres veulent rester fidèles au roi d'Espagne, ce qui sont deux opinions diamétralement opposées. Mais nous savons que depuis l'arrivée des Espagnols les Indiens se sont divisés, certains se sont plus ou moins intégrés au système colonial, et d'autres l'ont féroce­ment combattu pendant des siècles. Remarquons que les deux armées nous parlent de la participation des indigènes comme s'ils n'avaient participé qu'avec l'un ou l'autre des camps, or nous savons que les Indiens ont collaboré avec les deux belligérants.

Nous pouvons remarquer que la vision des Indiens n'évolue pas beaucoup au fil du temps, nos auteurs, aussi bien ceux du XIXème que ceux du XXème siècle, semblent être d'accord sur la majorité des points. Tout d'abord, ils s'accordent sur le fait que les Indiens forment la majorité de la population américaine, et également sur le fait qu'ils ont rejoint les deux camps, bien que les auteurs laissent généralement penser que les aborigènes participent plus avec un camp qu'avec l'autre. C'est-à-dire que quand ils nous expliquent que les indigènes collaborent avec l'un ou l'autre camp, nous avons l'impression qu'ils ne le font qu'avec l'un des deux adversaires. Bulnes par exemple commence par nous dire que les aborigènes soutiennent essentiellement les indépendantistes, mais un peu plus loin il semblerait qu'ils ne collaborent plus qu'avec les royalistes. Les différents auteurs se rendent également bien compte de l'importance de la population indienne, les deux ennemis les emploient alors qu'ils sont désespérés pour gagner cette guerre. Les indigènes sont aussi très influençables et manipulables, c'est pour cela qu'ils changent régulièrement de camp. Les révoltes indiennes sont également craintes, ce qui explique que les royalistes et les

indépendantistes fassent tout leur possible pour les éviter. Ceux-ci comptent également sur les aborigènes pour certaines missions (telles que le ravitaillement en vivres), mais ils leur mentent et ne leur font pas confiance. Les Indiens sont présentés comme des êtres simples qui ne semblent pas comprendre ce qui se passe, et d'ailleurs leur principale motivation pour participer à la guerre est la vengeance. Les indigènes détestent les Espagnols en raison de ce que ces derniers leur ont fait subir tout au long de ces nombreuses années, cependant ils recherchent également des avantages, comme l'abolition du tribut par exemple. Selon nos auteurs cette guerre ne concerne pas les Indiens, même s'ils finissent par y participer. Le passé précolombien est régulièrement mentionné afin de les attirer, mais la confiance est un gros problème, les Blancs se méfient des Indiens, et les Indiens se méfient des Blancs. De plus les Indiens sont souvent décrits comme des sauvages, ils sont peu organisés et ils sont lâches. Les Indiens sont méprisés et décrits comme des barbares, des êtres cruels qui se seraient rendus coupables de nombreux massacres. Les aborigènes sont présentés comme simples d'esprit, peu efficaces et traîtres de surcroît, car ils désertent, fuient ou changent de camp dès que l'occasion se présente. Mais en certaines circonstances ils se révèlent être également de courageux guerriers, en dépit de leurs armes rudimentaires et de leur manque de formation militaire, ils peuvent se montrer volontaires et très fidèles. Leurs révoltes sont nombreuses et régulières, et les répressions qu'ils subissent ne les dissuadent pas de recommencer. Les indigènes sont généralement organisés en *montoneras*, et sont décrits comme une masse de soldats anonymes. Remarquons également que les chefs indigènes sont peu nombreux, les caciques qui sont mentionnés sont rares. Il est étonnant de constater que la vision donnée des Indiens a si peu évolué au fil du temps. Nous constatons que les différents auteurs, indépendamment de l'époque à laquelle ils appartiennent, nous donnent, à quelques détails près, la même version des faits, de nombreux points communs ressortent.

Nous avons vu que pendant toute la période de l'émancipation (mais aussi avant), les Indiens sont les protagonistes de nombreuses rébellions, et force est de constater que ces révoltes ne s'arrêtent pas avec l'Indépendance. À Iquicha par exemple, les Indiens vont continuer à se révolter bien après Ayacucho, qui est considérée comme la dernière bataille pour l'Indépendance de l'Amérique continentale. Cependant d'autres indigènes vont, contrairement aux *iquichanos*, aider à vaincre les derniers Espagnols résistants, comme par exemple le font les aborigènes qui aident Bolívar durant le siège du Callao. Après l'Indépendance apparaît également le culte des figures héroïques, les Libertadores (Bolívar, San Martín, Sucre, Artigas, O'Higgins et autres leaders) deviennent des héros, ils sont aujourd'hui encore honorés sur tout le continent. C'est pourquoi dans les manuels d'histoire ils sont souvent décrits comme de valeureux soldats, ils sont complimentés, et leurs défauts tombent aux oubliettes, c'est comme s'il ne restait plus que la légende. Face à ce culte des héros, nous nous trouvons aussi devant le fait qu'aucun de ces Libertadores n'est indien alors que beaucoup ont lutté pour l'émancipation. Tous les héros de l'Indépendance sont des Blancs, généralement de bonne famille. L'émancipation va aussi réveiller la «guerre des castes», en effet, les différentes races ne se sont jamais très bien entendues depuis la «découverte», elles se supportent néanmoins pendant la guerre afin de vaincre un ennemi commun. Mais, l'Indépendance une fois obtenue, les Blancs vont tenter d'éloigner les autres «races» du pouvoir.

Les indigènes ne sont pas très présents dans les écrits sur l'Indépendance, et pourtant ils ont un rôle plus qu'essentiel, ils accomplissent toutes sortes de missions mais ne sont pas récompensés, après la guerre, tout ce qu'ils obtiennent c'est le maintien du tribut, le vol de leurs terres ainsi que leur marginalisation. La nouvelle Nation péruvienne a encore aujourd'hui bien du mal à intégrer cette partie de la population. Après la guerre leur situation ne s'améliore en rien, ils changent juste de gouvernement. Il convient néanmoins de parler des différentes tentatives pour améliorer la situation des indigènes. San Martín va par exemple supprimer le mot «Indien» au profit de «Péruvien» ou indigène. L'Argentin interdit le terme d'Indien car il le trouve trop discriminatoire, le terme de «peruano» ne s'applique désormais qu'aux Indiens, et le reste de la population est désignée par le terme de «españoles»<sup>476</sup>. En 1821 San Martín supprime également les services personnels et proclame l'égalité des citoyens<sup>477</sup>, décrets qui ne sont pas respectés puisque Bolívar devra les promulguer à nouveau, sans succès une fois encore.

En 1825 Simón Bolívar publie un décret qui reconnaît la citoyenneté des Indiens au Pérou. Ce décret, signé au Cuzco, proclame l'égalité de tous les citoyens péruviens<sup>478</sup>, ce qui implique que les Indiens ne sont plus soumis au service personnel. Ils ne peuvent pas non plus être employés contre leurs grés dans des travaux comme la mita. Ce décret tente d'établir l'égalité entre tous les citoyens péruviens puisque les aborigènes ne peuvent plus être soumis aux travaux sans qu'ils soient d'accord, et sans être payés, ils ne sont désormais plus tenus de payer plus d'impôts que le reste de la population<sup>479</sup>. Le Libertador tente ainsi d'atténuer les injustices dont les indigènes sont victimes depuis des siècles, mais il faudra du temps avant que la situation des aborigènes ne s'améliore, les Indiens continueront à être exploités, et aujourd'hui encore des inégalités persistent. Le même jour (le 4 juillet 1825) et toujours dans l'ancienne capitale inca, Simón Bolívar, promulgue un autre décret par lequel il ordonne la distribution de terres à tous les indigènes, afin de leur rendre ce qui leur a été volé. Cette mesure s'applique à «cada indígena, de cualquiera sexo o edad que sea»<sup>480</sup>. Il décrète également que l'autorité des caciques n'est plus reconnue par la République, les chefs indigènes n'ont pas non plus le droit de recevoir des terres. Afin de protéger les Indiens, il est également précisé que ces terres ne pourront être vendues avant 1850<sup>481</sup>. Dans la pratique ces dernières seront vendues bien avant la limite imposée par Bolívar. En outre ces terres appartiennent en réalité aux communautés, et elles vont donc être réparties entre les membres de celles-ci. L'État a ainsi trouvé le moyen de faire disparaître le mode de vie communautaire aborigène, en «démembrant» les terres des communautés indigènes, les autorités vont à l'encontre de la notion amérindienne du «nous», du groupe, au profit de la notion occidentale, beaucoup plus égoïste, du «je», ce qui va provoquer de nombreux abus, dont les Indiens seront une nouvelle fois les victimes. Nous pouvons penser que Bolívar se veut défenseur des Indiens, cependant le croire serait faire preuve de naïveté, dans son article «Bolívar et les

---

<sup>476</sup>: Henri FAVRE, «Bolívar et les Indiens», Cahiers de l'Herne, p.272-285, en dirigé par TACOU, Laurence, *Simón Bolívar*, Paris, Edition de l'Herne, 1986.

<sup>477</sup>: Henri FAVRE, «Bolívar et les Indiens»,...

<sup>478</sup>: RUDEL, Christian, *Les Combattants de la liberté*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1991, p.78.

<sup>479</sup>: BOLÍVAR, Simón, *Doctrina del Libertador*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1979, p.198-200.

<sup>480</sup>: BOLÍVAR, Simón, *Doctrina del Libertador*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1979, p.202.

<sup>481</sup>: BOLÍVAR, Simón, *Doctrina del Libertador*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1979, p.200-202.

Indiens<sup>482</sup>, Henri Favre dresse un portrait assez inhabituel du Libertador. Il le décrit avec un œil très critique, montrant que tout ce qu'il publie ou dit à propos des Indiens n'a qu'un seul but: les manipuler. De fait, les décrets de Bolívar ne protègent en rien les Indiens, et ses discours font certes allusion au passé précolombien, mais jamais après l'Indépendance le Pérou, ou un quelconque autre État, ne tentera de prendre modèle sur l'Empire Inca. De plus l'image que se fait Bolívar des Indiens est pleine de stéréotypes qui passent du bon sauvage au sauvage tout court. Il se méfie des indigènes et est parfois assez radical dans ses propos. En effet le Libertador s'oppose vigoureusement au métissage, qu'il considère comme une dépravation responsable du déclin de l'Amérique. Henri Favre nous parle d'un Bolívar peu souvent décrit, celui qui se cache derrière l'image du grand homme créé par son titre de Libertador. Sous la plume d'Henri Favre il apparaît plus humain, avec ses défauts et ses opinions, même si elles peuvent être parfois assez discriminatoires et loin de celles qui voulaient une Amérique unie. Il a une bien piètre opinion des Indiens qu'il considère comme des hypocrites et des êtres dénués de tout sens moral. Il va jusqu'à supprimer le statut indigène en 1825.

Quant au tribut, il faudra attendre plusieurs décennies avant qu'il soit réellement supprimé. En 1821 San Martín l'abolit au Pérou (ainsi qu'en Bolivie) mais il est rapidement rétabli. Il est à nouveau supprimé avec l'émancipation, mais il réapparaît quelques années plus tard sous le nom de contribution (indigène ou personnelle), ce qui va provoquer de nouvelles rébellions<sup>483</sup>. Les problèmes financiers du Pérou (comme ceux des autres pays) contribuent au maintien de ce tribut qui représente une partie non négligeable des rentrées fiscales, et au Pérou il ne sera supprimé qu'avec l'essor du guano<sup>484</sup>. L'égalité entre les citoyens n'est pas non plus à l'ordre du jour. L'intégration n'a pas lieu, il faudra attendre le XXème siècle pour que les Nouveaux États se préoccupent d'intégrer les Indiens au suffrage par exemple. Les indigènes sont marginalisés, ils n'ont pas ou peu de terres et ils ne pourront pas voter avant de nombreuses années car ils sont souvent analphabètes, «la única libertad que han obtenido es la de morir de hambre»<sup>485</sup>.

---

<sup>482</sup>: Henri FAVRE, «Bolívar et les Indiens»,...

<sup>483</sup>: MALAMUD, Carlos, *Historia de América*, Madrid, Alianza Editorial, 2005, p.336.

<sup>484</sup>: MALAMUD, Carlos, *Historia de América*, Madrid, Alianza Editorial, 2005, p.343.

<sup>485</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, "El papel de las comunidades indígenas en la guerra de la Independencia del Perú", in edición preparada por GIL NOVALES, Alberto, *Homenaje a Noël Salomon. Ilustración española e independencia de América*, Barcelona, Universidad autónoma de Barcelona, 1979, p.217-240.

# Bibliographie

## Sources primaires:

- AMUNÁTEGUI, Miguel Luis, *Camilo Henríquez*, Santiago de Chile, Imprenta Nacional, 1889.
- ANDRÉ, Marius, *El fin del imperio español en América: causas y caracteres*, Barcelona, Araluce, 1922.
- ARENALES, José, *Memoria histórica sobre las operaciones e incidencias de la División Libertadora, a las órdenes del General Don Juan Antonio Álvarez de Arenales en su segunda campaña a la sierra del Perú, en 1821*, Buenos Ayres, Imprenta de la Gaceta Mercantil, 1832.
- BLANCO, José Félix, *Documentos para la historia de la vida pública del Libertador de Colombia, Perú y Bolivia, Tomo VI*, Caracas, Imprenta de “La Opinión Nacional”, 1876.
- BOLÍVAR, Simón, *Doctrina del Libertador*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1979.
- BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Santiago de Chile, 1887.
- BÚLNES, Gonzalo, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822), Tomo II*, Santiago de Chile, 1888.
- BÚLNES, Gonzalo, *Últimas campañas de la Independencia del Perú (1822-1826)*, Santiago de Chile, Imprenta i Encuadernación Barcelona, 1897.
- CALLE, Manuel J., *Leyendas del tiempo heroico: episodios de la Guerra de la Independencia americana*, Madrid, Editorial-América, 1905.
- CALVO, Carlos, *Anales históricos de la revolución de la América Latina, acompañados de los documentos en su apoyo. Desde el año 1809 hasta el reconocimiento de la independencia de ese extenso continente, Tomo IV*, París/Madrid, 1865.
- CALVO, Carlos, *Colección histórica completa de los tratados, convenciones, capitulaciones, armisticios y otros actos diplomáticos y políticos de todos los Estados de la América Latina, comprendidos entre el golfo de Méjico y el cabo de Hornos, desde el año 1493 hasta nuestros días*, Madrid, 1864.

- CALVO, Carlos, *Colección histórica completa de los tratados, convenciones, capitulaciones, armisticios y otros actos diplomáticos y políticos de todos los Estados de la América Latina, comprendidos entre el golfo de Méjico y el cabo de Hornos, desde el año 1493 hasta nuestros días, Tomo II*, Madrid, 1864.
- CALVO, Carlos, *Colección histórica completa de los tratados, convenciones, capitulaciones, armisticios y otros actos diplomáticos y políticos de todos los Estados de la América Latina, comprendidos entre el golfo de Méjico y el cabo de Hornos, desde el año 1493 hasta nuestros días, Tomo III*, Madrid, 1864.
- CANGA ARGÜELLES, José, *Breve respuesta a la representación de los comerciantes de Londres, y a varios artículos depresivos del honor del monarca español, insertos en el periódico "El Times", sobre el reconocimiento de la independencia de las Américas españolas*, Londres, 1829.
- Colección de los principales partes y anuncios relativos a la campaña del Perú desde 29 de enero de 1821 en que tomó el mando el Señor de La Serna hasta fin de marzo de 1824 dispuesta por el Estado Mayor Jeneral del Ejército, 1824?*.
- COROLEU, José, completada por ARANDA Y SANJUÁN, Manuel, *América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, Barcelona, 1896.
- DÍAZ, José Domingo, AMARITA, León, *Cartas al Sr. Abate De Pradt, por un indígena de la América del Sur, traducidas del francés al castellano de orden del General en Jefe del Ejército expedicionario de Costa-Firme por Don José Domingo Díaz, en Caracas, año de 1819, impresas el mismo año en aquella ciudad, y seguidas del Manifiesto que presentaron al mundo los Ayuntamientos, Cabildos y Diputaciones de las seis provincias de Venezuela por la propia época. Dado de nuevo a luz por D. León Amarita, con varias adiciones del Traductor*, Madrid, Imprenta del Editor, 1829.
- ESPEJO, Gerónimo, *Apuntes históricos sobre la expedición libertadora del Perú 1820*, Buenos Aires, Imprenta de Mayo, 1868.
- ESPORA, Juan Manuel, *Episodios nacionales*, Buenos Aires, Imprenta de Mayo, 1889.
- GARCÍA CAMBA, Andrés, *Apuntes para la historia de la revolución del Perú, sacados de los trabajos del Estado-Mayor del ejército de operaciones*, Lima, Imprenta del Ejército, 1824.
- GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba para la historia de las armas españolas en el Perú 1809-1821*, Madrid, Editorial-América, 1916.
- GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba para la historia de las armas españolas en el Perú 1822-1825, Tomo II y último*, Madrid, Editorial-América, 1916.
- GRAHAM, María, *Diario de su residencia en Chile (1822) y de su viaje al Brasil (1823): San Martín, Cochrane, O'Higgins*, Madrid, Editorial-América, 1916.

- LARRAZÁBAL, Felipe, BOLÍVAR, Simón, *La vida y correspondencia general del Libertador Simón Bolívar enriquecida con la inserción de los manifiestos, mensajes, exposiciones, proclamas, & & publicados por el héroe colombiano desde 1810 hasta 1830*, New York, Imprenta de El Espejo, 1878.
- LÓPEZ, Manuel Antonio, *Recuerdos históricos de la guerra de la Independencia: Colombia y el Perú (1819-1826)*, Madrid, Editorial-América, 1919.
- LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú bajo los Borbones, 1700-1821*, Lima, 1871.
- LORENTE, Sebastián, *Historia del Perú desde la proclamación de la Independencia, Tomo I 1821-1827*, Lima, 1876.
- O'LEARY, Daniel Florencio, O'LEARY, Simón Bolívar, *Memorias del General O'Leary publicadas por su hijo Simón B. O'Leary, Tomo XIII*, Caracas, Imprenta de la "Gaceta Oficial", 1881.
- O'LEARY, Daniel Florencio, O'LEARY, Simón Bolívar, *Memorias del General O'Leary publicadas por su hijo Simón B. O'Leary, Tomo XV*, Caracas, Imprenta de la "Gaceta Oficial", 1881.
- PRADT, Dominique de, PINARD, Jean-Baptiste, *De las colonias, y de la revolución actual de la América, Tomo II*, Burdeos, 1817.
- Reflexiones en contestación al artículo comunicado inserto en El Universal número 169: o sea la que se dice resolución de las cuestiones sobre América, propuestas por Don Valentín Ortigosa en 1813, reimpresas en el propio periódico núm. 157*, Madrid, Imprenta de I. Sancha, 1821.
- RUIZ, Bernardino, *El Pensador del Perú*, Lima, 1815.
- STEVENSON, William Bennet, *Memorias de William Bennet Stevenson sobre las campañas de San Martín y Cochrane en el Perú*, Madrid, Editorial-América, 1917.
- VERGARA, Saturnino, SCARPETTA, Miguel Leonidas, *Diccionario biográfico de los campeones de la libertad de Nueva Granada, Venezuela, Ecuador i Perú: que comprende sus servicios, hazañas i virtudes*, Bogotá, Imprenta de Zalamea, 1879.

#### Sources secondaires:

- BERVEILLER, Michel, *Mirages et visages du Pérou*, Paris, Hachette, 1959.

- BETHELL, Leslie, ANNA, Timothy, BUSHNELL, David, LYNCH, John, MOYA PONS, Franck, THOMAS, Hugh, WADDELL, D.A.G., *Historia de América latina, Tomo V, La Independencia*, Barcelona, Editorial Crítica, 1991.
- BUSANICHE, José Luis, *Bolívar visto por sus contemporáneos*, México, Fondo de cultura económica, 1960.
- CAIRE-JABINET, Marie-Paule, *Introduction à l'historiographie*, Paris, Armand Colin, 2008.
- CARR, Edward Hallett, *¿Qué es la historia?*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1967.
- DEMÉLAS, Marie-Danielle, *L'Invention politique: Bolivie, Équateur, Pérou au XIXe siècle*, Paris, Édition Recherche sur les civilisations, 1992.
- LEFEBVRE, Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971.
- MALAMUD, Carlos, *Historia de América*, Madrid, Alianza Editorial, 2005.
- MARAVALL, José Antonio, *Teoría del saber histórico*, Madrid, Revista de Occidente, 1967.
- OFFENSTADT, Nicolas, *L'Historiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1992.
- RUDEL, Christian, *Les Combattants de la liberté*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1991.
- SÁNCHEZ, Luis Alberto, *Historia general de América*, Santiago de Chile, Ediciones Ercilla, 1956.
- SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Claudio, *Ensayos sobre historiología. Historia y libertad*, Madrid, Ediciones Júcar, 1974.
- TOYER, Nicole, *Rumbo a la América hispánica*, Paris, Masson, 1972.

#### Articles:

- Marie-Cécile BENASSY-BERLING, “Notes sur quelques aspects de la vision de l'Amérique Hispanique en France pendant la première moitié du XIXème siècle”, *Caravelle*, 1992, n°58, p.39-48, in *L'Image de l'Amérique latine en France depuis cinq cents ans*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1992.



-Francisco de BOFARULL, “Necrología. José Coroleu é Inglada, correspondiente de la Real Academia de la Historia y de número de la de Bellas Letras de Barcelona”, 2 de abril de 1897, Barcelona, in [www.cervantesvirtual.com/.../necrologa---jos-coroleu-e-inglada-0/](http://www.cervantesvirtual.com/.../necrologa---jos-coroleu-e-inglada-0/), consulté le 10/08/2012.

-Henri FAVRE, “Bolívar et les Indiens”, Cahiers de l’Herne, p.272-285, in dirigé par TACOU, Laurence, *Simón Bolívar*, Paris, Edition de l’Herne, 1986.

-Bernardo de MONTEAGUDO, “Diálogo entre Atahualpa y Fernando VII en los Campos Eliseos”, 1809, in *Pensamiento político de la emancipación (1790-1825)*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1985, p.64-71.

-Bernardo O’HIGGINS, “A los habitantes del Perú”, 1820, in *Pensamiento político de la emancipación (1790-1825), Tomo II*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1985, p.203-204.

-Abdón YARANGA VALDERRAMA, “El papel de las comunidades indígenas en la guerra de la Independencia del Perú”, in edición preparada por GIL NOVALES, Alberto, *Homenaje a Noël Salomon. Ilustracion española e independencia de América*, Barcelona, Universidad autónoma de Barcelona, 1979, p.217-240.

-Le Secrétaire général délégué, “Lettre adressée à Son Excellence Monsieur le ministre des Affaires étrangères”, 1825, Cahiers de l’Herne, p.444-449, in dirigé par TACOU, Laurence, *Simón Bolívar*, Paris, Edition de l’Herne, 1986.

.

#### Sites Internet:

[http://200.2.12.132/SVI/prensainde/index.php?option=com\\_content&task=view&id=129&Itemid=](http://200.2.12.132/SVI/prensainde/index.php?option=com_content&task=view&id=129&Itemid=), consulté le 18/08/2012.

-[http://el.tesorodeoviedo.es/index.php?title=Jos%C3%A9\\_Canga\\_Arg%C3%BCelles](http://el.tesorodeoviedo.es/index.php?title=Jos%C3%A9_Canga_Arg%C3%BCelles), consulté le 10/08/2012.

[http://www.alcantarilla.es/alcantarilla/Sabio\\_Lorente.aspx?AspxAutoDetectCookieSupport=1](http://www.alcantarilla.es/alcantarilla/Sabio_Lorente.aspx?AspxAutoDetectCookieSupport=1), consulté le 10/08/2012.

-[http://www.appl-lachaise.net/appl/article.php3?id\\_article=561](http://www.appl-lachaise.net/appl/article.php3?id_article=561), consulté le 10/08/2012.

[http://www.banrepcultural.org/blaavirtual/exhibiciones/america\\_exotica/biografias/williamstevenson.htm](http://www.banrepcultural.org/blaavirtual/exhibiciones/america_exotica/biografias/williamstevenson.htm), consulté le 09/08/2012.

-<http://www.biografiasyvidas.com/biografia/c/calle.htm>, consulté le 18/08/2012.

- <http://www.e-corpus.org/fre/notices/88451-Lettres-de-Marius-Andre-a-Gasquet.html>, consulté le 19/08/2012.
- <http://www.elhistoriador.com.ar/biografias/m/monteagudo.php>, consulté le 21/08/2012.
- <http://www.gluv.org/proceres%20masones/Daniel%20Florencio%20O%27Leary.htm>, consulté le 10/08/2012.
- <http://www.mcnbiografias.com/app-bio/do/show?key=alvarez-de-arenales-jose-ildefonso>, consulté le 09/08/2012.
- <http://www.mcnbiografias.com/app-bio/do/show?key=garcia-camba-buenaventura-andres>, consulté le 10/08/2012.
- <http://www.memoriachilena.cl/temas/dest.asp?id=intelectualesmigueluisamunategui>, consulté le 10/08/2012.
- [http://www.memoriachilena.cl/temas/index.asp?id\\_ut=laguerradelpacifico%281911-1919%29:gonzalobulnespinto](http://www.memoriachilena.cl/temas/index.asp?id_ut=laguerradelpacifico%281911-1919%29:gonzalobulnespinto), consulté le 10/08/2012.
- [http://www.memoriachilena.cl/temas/index.asp?id\\_ut=marygraham%281785-1842%29](http://www.memoriachilena.cl/temas/index.asp?id_ut=marygraham%281785-1842%29), consulté le 18/08/2012.
- <http://www.reporterodelahistoria.com/2007/11/nota-de-prensa-conversatorio-sebastin.html>, consulté le 10/08/2012.
- <http://www.uchile.cl/portal/presentacion/historia/grandes-figuras/otras-figuras-ilustres/8012/miguel-luis-amunategui>, consulté le 10/08/2012.
- [http://www.venezuelatuya.com/biografias/blanco\\_jose\\_felix.htm](http://www.venezuelatuya.com/biografias/blanco_jose_felix.htm), consulté le 09/08/2012.
- [http://www.venezuelatuya.com/biografias/felipe\\_larrazabal.htm](http://www.venezuelatuya.com/biografias/felipe_larrazabal.htm), consulté le 19/08/2012.

# **Annexes**

# Annexe 1

Mateo García Pumacahua, 1814<sup>486</sup>

El brigadier Pumacahua, con cuyo nombre es conocida también la revolución del Cuzco, era cacique de Chinchero, pueblo de aquel departamento, y gozaba de gran predicamento entre los indios, que lo designaban con el nombre de inca. Al frente de gran número de ellos había prestado grandes servicios a la causa real contribuyendo a sofocar la rebelión encabezada en 1780 por Tupac-Amaru, y por los cuales fue recompensado primero con el nombramiento de coronel de milicias y en 1809 con el de coronel de ejército. En 1811 auxilió eficazmente al frente de tres mil quinientos hombres, indios en su mayoría, al general Goyeneche en su empresa de pacificar el Alto Perú y con este motivo el virrey Abascal lo recomendó al rey para que le ascendiese a brigadier del ejército español, grado que en efecto se le concedió por real despacho a fines de aquel año. Al siguiente, el mismo virrey le confirió interinamente el cargo de gobernador y presidente de la Audiencia del Cuzco, el cual desempeñó con toda lealtad hasta que fue sustituido por el brigadier Concha. Entonces se retiró a sus posesiones, y en ellas se verificó una repentina mudanza en sus ideas, mudanza que le indujo a seguir en su conducta una marcha diametralmente opuesta a la hasta entonces observada por él. Hallábase tranquilo en una de sus fincas, cuando llamado por los revolucionarios del Cuzco, aceptó el puesto que en el nuevo gobierno se le ofrecía y coadyuvó con todas sus fuerzas al mejor éxito del movimiento.

---

<sup>486</sup>: COROLEU, José, completada por ARANDA Y SANJUÁN, Manuel, *América: historia de su colonización, dominación e independencia, Tomo IV*, Barcelona, 1896, p.192-193.

## Annexe 2

La capture des leaders de la révolution du Cuzco, l'exécution du cacique Pumacahua, 1815<sup>487</sup>

En efecto, recibida en el Cuzco la noticia de la insigne victoria de Humachiri, y cuando los jefes de los insurrectos se preparaban todavía a la resistencia, el espíritu realista ó español cobró aliento, y el 18 de Marzo estalló una decidida contrarrevolución, de cuyas resultas fueron presos los cabezas Angulo, Béjar, Becerra y Rosel; se restableció el Gobierno legítimo y la ciudad dio inmediatamente cuenta de este suceso al general victorioso, en marcha ya para dicha capital. Como después de aquella gloriosa jornada los indios de Ayaviri apresasen al fugitivo cacique y brigadier por S. M. Pomacahua y lo entregasen al general, éste lo hizo pasar por las armas en Sicuani y remitió su cabeza al Cuzco en respuesta del mensaje recibido. El 25 del mismo mes entró el general Ramírez en la capital del Cuzco, acompañado de su valerosa división, cubierta de laureles, y cuatro días después, el 29, fueron castigados como merecían todos los referidos caudillos. Parecía de todo punto justo que, además de la vindicta pública, que reclamaba el pronto y ejemplar castigo de los crímenes que habían cometido esos malvados, recibiesen esa satisfacción expiatoria los manes de los ilustres general Picoaga é intendente Moscoso. Estos dos distinguidos españoles americanos que, como se ha dicho, tuvieron la desgracia de caer en poder de los enemigos después de la derrota de la Pacheta, y fueron conducidos presos al Cuzco, así que los revolucionarios se convencieron de que no les era posible obtener de su heroica fidelidad, ni con halagos, ni con ruegos, ni con amenazas, que aceptaran los grandes partidos que les proponían, los mandaron bárbaramente ejecutar, con escándalo general y con notorio sentimiento de muchos de los sublevados.

---

<sup>487</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba para la historia de las armas españolas en el Perú 1809-1821*, Madrid, Editorial-América, 1916, p.209-210.

## Annexe 3

Le début de la guerre d'Indépendance, 1817<sup>488</sup>

Si la empresa, formada por Tupac-Amaro, hubiera sido coronada por el éxito, la dominación española habría desde entonces acabado en América; mas en el día la cosa es muy diferente: ya no son los naturales los que, con las armas en la mano, persiguen a sus señores; son los Españoles mismos, que, reunidos con una parte de estos naturales, combaten a la metrópoli, y piden a los antiguos Americanos que les ayuden a romper su yugo. La escena ha cambiado del todo, y la acción camina a un desenlace bien diferente. Desde el reyno de Tierra-Firme, de donde partió el impulso, el movimiento se ha comunicado a todo este vasto continente en un abrir y cerrar de ojos: tan preparado estaba todo a este grande acontecimiento. Para llevarle a su complemento, se ha aprovechado la ocasión de las circunstancias difíciles, en que la España se encontraba en Europa. Apenas ésta se ha visto libre, ha querido ocuparse de sus Américas; mas ha encontrado en estas un pueblo que, después de haber resistido como ella a la dominación de Josef, se disponía a rechazar la suya, y no quería nada de la España, como ésta no había querido nada de la Francia.

---

<sup>488</sup>: PRADT, Dominique de, PINARD, Jean-Baptiste, *De las colonias, y de la revolución actual de la América, Tomo II*, Burdeos, 1817, p.155.

## Annexe 4

Lettre du vice-roi Pezuela au Ministre de la Guerre espagnol, 1818<sup>489</sup>

Las ocho provincias que desde el Desaguadero a Guayaquil, forman el territorio de este Virreinato están, quietas y conformes al parecer en su presente sumisión al Rey y a las legítimas autoridades; pero no tanto, que pueda tenerse, ni se tenga una completa confianza de que no son susceptibles de novedad. No son pocos en cada una de ellas los hombres conocidos por infidentes, a cuyo extrañamiento no puedo proceder, sea porque tal vez no pueda justificarles sus delitos, a pesar de su notoriedad pública, o sea porque estrechando a los muchos de su clase, que hay en cada pueblo, quedarían éstos muy disminuidos de habitantes; pero la permanencia de tales hombres debe ocupar la vigilancia de los Gobernadores porque no perderían la ocasión de perturbar la paz, si se les presentase.

Los indios, en especial aquellos que se han levantado contra la causa y derechos del Rey, manifiestan bastante repugnancia para sujetarse a la contribución, sustituida al tributo y ha sido preciso la fuerza armada para restablecerle en muchos: son naturalmente inclinados a toda clase de maldades; la religión católica, en mi concepto, no la conocen; su aversión a la autoridad del Rey y la adhesión a sus Incas, son indelebles y tan arraigadas como en los primeros años de su conquista; por eso es que están siempre dispuestos a oír y seguir las sugerencias de los perversos, que los inducen a la rebelión y que tan ferozmente odian a los Españoles que se oponen a sus ideas. Los Cholos (que son una casta mixta) son algo menos malos que los Indios puros y no se llevan generalmente entre sí, aunque se reúnen con frecuencia contra los Españoles, esperanzados unos y otros, en que si logran destruir a éstos, conseguirán hacer lo mismo con sus precarios compañeros. De cholos se componen la mayor parte de estos regimientos de milicia, que siendo muchos, de alguna instrucción y disciplina, con otras tantas reuniones formales y permanentemente prontas a obrar siempre que sus jefes los induzcan a un levantamiento. De este principio se han originado en muchas partes las explotaciones de la insurrección, casi simultáneas, a las mayores distancias y el riesgo será mayor en adelante, porque todos, ya en nuestros ejércitos o ya entre los rebeldes, han recibido una enseñanza militar más completa, que puede ser fatalísima al Estado. Me parece pues conveniente reducir el número de estos cuerpos de milicias y se hace preciso para conservar la paz restituida a los pueblos mantener guarniciones de más o menos fuerzas en las capitales de Provincias, porque llegarían tarde desde ésta a cualquiera punto en que hubiese movimiento, por la grande extensión de este Virreinato y la inevitable morosidad con que en estos países

---

<sup>489</sup>: Abdón YARANGA VALDERRAMA, “El papel de las comunidades indígenas en la guerra de la Independencia del Perú”, in edición preparada por GIL NOVALES, Alberto, *Homenaje a Noël Salomon. Ilustración española e independencia de América*, Barcelona, Universidad autónoma de Barcelona, 1979, p.217-240, p.234-235.

puede realizarse cualquier expedición, a pesar de la mayor actividad y eficacia, por la escasez de transportes, para emprender y continuar las marchas.

Todo lo que digo, está ajustado a la exactísima verdad, menos en la idea de confianza que aparento tener en los habitantes y en las tropas que están a mis órdenes. No puede haberla en la generalidad de los primeros, porque los buenos son apáticos, la opinión de los Cholos e Indios, especialmente, sin excepción, está abiertamente decidida por los rebeldes, de cuya mano esperan la libertad. Tampoco puedo contar con las tropas del país que tengo reunidas, no tanto por muy recientes reclutas, como porque temo su desertión antes de este caso, a vista de la escandalosa, continua e inextinguible que se experimenta en todos los cuerpos de esta Capital y de los que guarnecen la costa, la que es tan monstruosa, que a la vuelta de poquísimos días causa en ellos bajas enormes, que es preciso estar perpetuamente reponiendo, con indecibles dificultades, fatigas y costos; por lo que he llegado presumir que pueden haber seductores ocultos que las promuevan.

(Comunicación inédita del Virrey D. Joaquín de la Pezuela, al Ministro de la Guerra, fecha de Lima,                      noviembre                      cinco                      de                      1818.)



## Annexe 5

Les armes des Indiens, bataille de Huancayo, 1820<sup>490</sup>

Deslumbrado, sin duda, Bermúdez, con el bulo de la gente que le obedecía, esperó en posición a Ricafort en las inmediaciones de Huancayo; 300 infantes, 100 caballos y como 10.000 indios, armados de lanzas, chuzos, hondas y macanas, formaban su fuerza, atreviéndose, temerariamente, con tal muchedumbre, a dar la cara a tropas regladas y acostumbradas al uso de las armas. La resistencia de los enemigos no fue de larga duración; pero fue sangriento su resultado, porque nuestros irritados soldados mataron e hirieron muchos indios. Después de este señalado escarmiento, verificado el 30 de Noviembre, en el que tuvieron ocasión de distinguirse los granaderos de la Guardia, que mandaba el teniente coronel Ferraz, cruzaron las tropas vencedoras la cordillera y descendieron a Lima, de donde el brigadier Ricafort tornó al interior con nueva comisión del gobierno.

---

<sup>490</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba para la historia de las armas españolas en el Perú 1809-1821*, Madrid, Editorial-América, 1916, p.459-460.

## Annexe 6

Les Indiens royalistes, la stupeur des Espagnols, 1821<sup>491</sup>

Al anochecer, no obstante el excesivo frío que hacía, volvió a adelantarse la mencionada pequeña vanguardia, tomando la ruta por Canipaco, debiendo al día siguiente dirigirse Canterac a Carhuacallanga por Tucle; y al amanecer de este mismo día ocupó Camba el pueblo de indios de Potaca en la quebrada de Huasicancha. Los españoles entraron fingiéndose *patriotas*, y se apoderaron así de todos los indios del pueblo; pero no tardaron éstos en saber la verdad, y con mucha satisfacción suya, porque se preciaban de realistas, y todos lo acreditaron bien, prestando en seguida utilísimos servicios, ya espiando a los enemigos, ya conduciendo pliegos con celeridad adonde se les mandaba.

Así fue que cuando la división Canterac vio acercársele un indio sobre la marcha, no sólo con aire de completa confianza, sino preguntando por el general con interés, quedaron todos los circunstantes agradablemente sorprendidos, y lo fue más Canterac cuando el indígena le entregó una comunicación del teniente coronel Camba, exigiéndole respuesta o recibo. El país estaba todo conmovido, y era éste el primer habitante que saludaba la división después que había dejado la costa.

---

<sup>491</sup>: GARCÍA CAMBA, Andrés, *Memorias del general García Camba para la historia de las armas españolas en el Perú 1809-1821*, Madrid, Editorial-América, 1916, p.526-527.

# Sommaire

Introduction	p.2
Partie I: Méthodologie	p.6
Chapitre I: Histoire et historiographie	p.8
1.Définitions	p.8
a)L'Histoire	p.8
b)L'historiographie	p.10
2.Les débuts de l'Histoire	p.11
a)L'Antiquité	p.12
b)Le Moyen Âge	p.13
c)L'Epoque Moderne	p.15
3.L'historien	p.21
a)Ses sources	p.22
b)Son travail d'investigation	p.23
4.Les faits historiques	p.25
5.Les causes	p.26
6.Le temps	p.28
7.Une science?	p.30
Chapitre II: Les sources primaires	p.32
1.Ceux qui ont participé aux guerres d'Indépendance	p.33
a)Les patriotes	p.33
b)Les royalistes	p.40
2.Ceux qui n'ont pas de participation directe	p.41
a)Les Américains	p.41

b)Les Espagnols	p.47
c)Les Européens	p.50
Partie II: Analyse	p.54
Chapitre I: L'Indépendance du Pérou	p.56
Chapitre II: Comment et pourquoi s'attirer l'alliance des Indiens?	p.61
1.Les indigènes nécessaires	p.61
2.La manipulation	p.64
3.Les causes de la guerre	p.72
a)La haine des Espagnols	p.73
b)Le but recherché	p.77
Chapitre III: L'ambivalence de la vision des Indiens	p.79
1.La vision négative	p.79
a)La barbarie	p.79
b)L'inefficacité	p.82
c)La désertion	p.84
d)La trahison	p.87
2.La vision positive	p.92
a)Le courage	p.92
b)La barbarie	p.95
c)La fidélité	p.96
Chapitre IV: Les révoltes indiennes	p.98
1.La répression	p.98
a)Des représailles sanglantes	p.98
b)Les excuses	p.100

2.L'armée indigène	p.102
a)Les armes	p.102
b)Les <i>montoneras</i>	p.102
c)Des soldats anonymes	p.105
3.Les caciques	p.106
a)Mateo García Pumacahua	p.107
b)Pucatoro	p.113
c)José Manuel de Minoguye Inca, Atahualpa, Huascarriaga	p.114
Chapitre V: Le rôle des Indiens	p.116
1.Soldats	p.116
a)Les particularités des soldats indiens	p.116
b)Ayacucho	p.119
2.La communication	p.121
3.L'aide apportée aux troupes	p.123
Conclusion	p.126
Bibliographie	p.130
Annexes	p.136
Annexe 1: Mateo García Pumacahua, 1814	p.137
Annexe 2: La capture des leaders de la révolution du Cuzco, l'exécution du cacique Pumacahua, 1815	p.138
Annexe 3: Le début de la guerre d'Indépendance, 1817	p.139
Annexe 4: Lettre du vice-roi Pezuela au Ministre de la Guerre espagnol, 1818	p.140
Annexe 5: Les armes des Indiens, bataille de Huancayo, 1820	p.142
Annexe 6: Les Indiens royalistes, la stupeur des espagnols, 1821	p.143

## Résumé

Dans ce travail nous allons essayer de déterminer quel est le rôle des Indiens pendant la guerre émancipatrice du Pérou. Rappelons que l'Amérique espagnole se soulève contre la métropole au XIX<sup>ème</sup> siècle afin d'obtenir son Indépendance. Les aborigènes forment la majorité de la population du continent, bien que les Noirs et les métis soient une autre composante majoritaire de l'Amérique. Les Blancs sont donc minoritaires et pourtant ce sont eux qui contrôlent le continent, les Créoles vont d'ailleurs se révolter parce que les Péninsulaires ont plus de droits qu'eux, et ce conflit va entraîner une guerre de plusieurs décennies. En 1808, avec l'invasion de la Péninsule par Napoléon, des Juntas vont se former dans les colonies américaines, et c'est à partir de là que commence la guerre, qui ne finira qu'en 1824 avec la bataille d'Ayacucho. Étant donnée l'étendue de cette guerre, nous pouvons nous demander pour quel camp (indépendantiste ou royaliste) vont se décider les Indiens. Nous verrons également pourquoi ils décident de s'impliquer dans ce conflit qui, en principe, concerne les Blancs (la vision traditionnelle est qu'il s'agit d'une guerre entre Créoles et Péninsulaires et que les autres «races» ne sont pas concernées). Nous savons que certains indigènes se sont «adaptés» au système colonial alors que d'autres ont passé des siècles à se rebeller contre les envahisseurs européens, et nous allons voir qu'une fois de plus les aborigènes vont se diviser. Certains vont choisir le camp espagnol, et d'autres vont préférer le camp indépendantiste. Nous allons tenter d'expliquer pourquoi ils participent, et ce qui les décide à collaborer avec l'un ou l'autre des adversaires. Nous allons donc voir comment réagissent les aborigènes du Pérou, une zone fortement peuplée d'indigènes, en raison de l'ancien Empire Inca. Le Pérou est une région où la population indienne a toujours été très importante, et l'arrivée des Espagnols ainsi que la victoire de ces derniers sur les Incas n'y a rien changé.

## Mots clés

Indiens, Pérou, Indépendance, royalistes, indépendantistes, Créoles, Péninsulaires, caciques, rôle des indigènes, vision des Indiens, révoltes indiennes